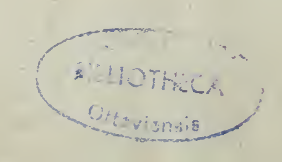








MEMOIRES
DE M. LE MARQUIS
DE FEUQUIERE,
LIEUTENANT GENERAL
DES ARMÉES DU ROI.

TOME TROISIÉME.

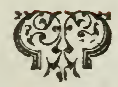
MEMOIRES
DE M. LE MARQUIS
DE FEUQUIERE,
LIEUTENANT GENERAL
DES ARME'ES DU ROI;

Contenans ses Maximes sur la Guerre, & l'application des Exemples aux Maximes.

NOUVELLE EDITION,

Revûe, & corrigée sur l'Original; augmentée de plusieurs additions considérables; ensemble d'une Vie de l'Auteur donnée par M. le Comte de Feuquiere son frere, & enrichie de Plans & de Cartes.

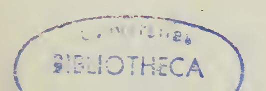
TOME TROISIE'ME.

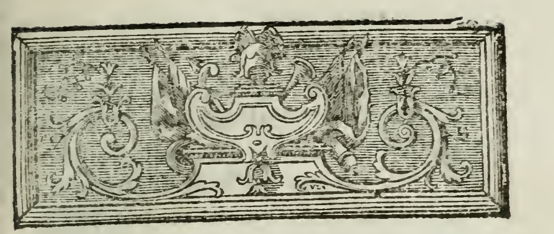


A LONDRES,

Chez PIERRE DUNOYER, Libraire à l'Enseigne d'Erasme, dans le Strand.

M. DCC. XXXVI.



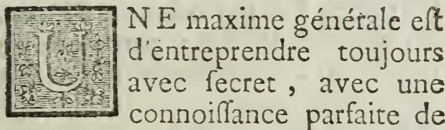


MEMOIRES
DE
M. LE MARQUIS DE FEUQUIERE.

TROISIE'ME PARTIE.

CHAPITRE LXIV.

Des Surprises en général.



UNE maxime générale est d'entreprendre toujours avec secret, avec une connoissance parfaite de l'entreprise méditée, de la diligence dans la marche, de la vivacité dans l'exécution, & beaucoup de prévoïance dans la retraite.

Le ſecret doit être gardé avec ſoin, même à l'égard de ſes propres Troupes, de peur qu'il ne ſoit révelé à l'Ennemi, ou par quelque Eſpion, ou par quelque Déſerteur.

Il doit auſſi être couvert par quelque démonſtration qui, en cas qu'elle parvienne à la connoiſſance de l'Ennemi, détourne ſon attention du véritable projet, & la lui faſſe porter ſur un objet différent de celui qu'on veut exécuter.

On doit avoir une exacte connoiſſance du païs, qui conduit à l'objet de l'entrepriſe, de ſa ſituation, de ſa force naturelle, de celle des Troupes ennemies ſur leſquelles on veut entreprendre, de leur négligence, ou précaution à ſe garder, & de la protection qu'elles peuvent recevoir, ſoit par le voiſinage de l'Armée, ſoit par celui des Places, ou quartiers voiſins; parce que de toutes ces connoiſſances dépend la réuſſite du projet.

La marche vers l'objet de l'entrepriſe doit être faite avec un grand ſecret, & beaucoup de diligence, & ſon prétexte couvert de quelque deſſein apparent.

L'exécution doit être faite avec vivacité & ſans confuſion ; de maniere que chaque Commandant d'un Corps, ou d'un Détachement, ſoit en arrivant conduit au lieu préciſément par lequel il doit attaquer, & inſtruit de ce qu'il faut qu'il faſſe, ſoit que l'on réuſſiſſe dans l'entrepriſe, ſoit que le ſuccès en ſoit malheureux par quelque accident imprévû.

La retraite, ſoit que l'on ait réuſſi, ſoit que l'on ait manqué l'entrepriſe, doit auſſi être faite avec toutes les précautions requiſes, que je ne puis preſcrire ici, parce qu'elles dépendent de trop de circonſtances différentes, & qu'il eſt à préſupoſer qu'un homme qui ſe trouve chargé d'une entrepriſe, a été jugé capable de la bien conduire.

Le Général doüé d'un eſprit vif, cherche continuellement les moïens de multiplier les petits avantages ſur ſon Ennemi ; parce que par-là il ſe prépare à réuſſir dans un grand événement. Il forme des pratiques ſecretes contre les Places & Armées ennemies ; il ſurprend, s'il peut,

une Place, un gros quartier, un convoi, un fourage, un paſſage, une garde, une colonne de bagages, une Armée même entiere, ſoit dans ſa marche, ſoit dans ſon Camp.

Par les pratiques ſecretes qu'il a dans une Place, il ſçait la force de ſa garniſon, ſon exactitude, ou ſa négligence à ſe garder, l'état de ſes magazins de Guerre & de bouche, & le caractere d'eſprit de ceux qui y commandent. Sur toutes ces connoiſſances, il forme ſon entrepriſe, & n'oublie rien de tout ce qui la peut rendre heureuſe.

Par celle qu'il a dans les Armées, il en connoît le véritable état, le nombre & la qualité des Troupes & de l'Artillerie, ſon abondance pour les vivres & les fourages, ſes précautions dans ſes Marches, dans ſes Campemens, dans ſes Convois, dans ſes Fourages & dans ſa Garde. Sur toutes ces connoiſſances il forme ſon deſſein, pour entreprendre ce qui lui paroît le plus aiſé à exécuter; & il réuſſit, quand il a les talens dont je viens de parler.

Ce que l'on peut dire en général,

eſt que celui qui a le plus d'eſprit & de vûës, eſt celui qui embraſſe mieux tout ſon projet; qui prévoit mieux tous les petits obſtacles, qui pourroient faire manquer, ou retarder ſon expédition, afin de les ſurmonter; qui eſt le plus vif dans le moment de l'expédition, parce qu'il avoit tout prévû, & qui eſt le plus précautionné dans ſa retraite, lorſque ſon entrepriſe eſt de nature à ne pouvoir reſter dans le lieu, où il a exécuté ſon projet.

On trouve dans les Chapitres ſuivans, ce que l'on peut dire en particulier, ſur les différentes manieres de ſe conduire dans les exécutions de toutes les eſpéces de ſurpriſes. Il n'en faut négliger aucune, mais bien plûtôt y ajoûter tout ce que le bon eſprit pourra fournir, & qui n'a pû être prévû dans ce diſcours.

CHAPITRE LXV.

Des ſurpriſes de Places.

UNe Place de Guerre eſt très-rarement emportée de vive

force par ſurpriſe, ſoit par eſcalade, ſoit par petards, ſoit enfin par quelque autre maniere. Mais elle ſe peut dire ſurpriſe, ſi elle ſe trouve inveſtie, ou dans un tems que ſa garniſon aura été conſidérablement affoiblie par la ſortie de ſes Troupes pour quelque expédition, ou par la foibleſſe de la garniſon, ou par les maladies qui y regnent, ou par le manque de munitions de Guerre ou de bouche, ou par l'éloignement, ou l'impoſſibilité du ſecours, ou lorſqu'elle eſt enfin attaquée dans un tems, où elle manque des choſes eſſentielles à une bonne défenſe, & dans une conjoncture qui n'aura pas été prévûë.

Ainſi je ne propoſerai point ici de manieres, pour parvenir à la ſurpriſe d'une Place de Guerre, autres que celles dont je viens de parler, qui tombent dans le cas de pouvoir faire dire, qu'une Place de Guerre a été ſurpriſe, parce qu'elle a été attaquée dans un tems de quelques-uns des beſoins, dont je viens de parler.

Que ſi pourtant un Gouverneur étoit aſſez négligent dans la garde

de ſa Place, pour s'expoſer à laiſſer ſurprendre une porte après ſon ouverture, ou à y laiſſer attacher un petard pendant la nuit, ou à être emporté d'eſcalade, ou par le ſecours d'une riviere, ou par quelque ſoûterrain qui n'eſt point gardé: voici à peu près la conduite qu'il faut tenir dans l'exécution de toutes ces différentes manieres de ſurprendre une Place de Guerre.

En général rien ne doit être tenté, ſans une certitude preſque ſûre de réuſſir. Il faut avoir donc exactement fait reconnoître par des Eſpions fidéles, & capables, le terrain des environs de la Place, & tous les manquemens dans ſa garde.

Voici les fautes qui ſe peuvent commettre dans la Place, à l'ouverture des portes. Si elles ſont ouvertes trop matin, ou avant la chûte d'un grand brouillard; ſi on baiſſe les Ponts-levis, & qu'on ouvre les barrieres ſans les refermer, après qu'on aura fait ſortir des gens, tant à pied, qu'à cheval, pour faire une ſoigneuſe découverte; ſi la Garde de la Porte, ou celle de la Place, a

posé les armes au corps-de-garde avant le retour des gens sortis pour la découverte ; si on ne laisse pas la nuit un poste dehors dans l'ouvrage qui couvre la porte ; si la Garde d'Infanterie de la Place n'est pas sous les armes, & celle de Cavalerie à cheval, jusqu'à ce que toutes les clefs des portes soient revenuës chez le Gouverneur, & qu'on lui ait rendu compte du dehors de sa Place ; si les jours de marché, on laisse entrer en foule les gens qui viennent aussi-tôt après l'ouverture des portes ; & si pendant que le marché tient, toutes les Gardes ne sont pas sous les armes.

En tous ces cas, on peut exécuter une surprise de vive force, en faisant, à l'ouverture des portes, entrer assez de gens déguisés, pour se saisir d'une porte, & la tenir ouverte, jusqu'à ce qu'on ait introduit dans la Place un assez gros Corps, pour y être plus fort que la garnison, en cas que le terrain des environs ait donné le moïen de tenir ce Corps à couvert proche de la Place.

Que si cette Place n'a point d'ou-

vrages extérieurs gardés de nuit, qui en couvrent la porte, & qu'elle n'ait point de fossés, qu'enfin on puisse aborder la porte sans être découvert par les Sentinelles, on peut attacher un petard, dont l'effet peut être suivi par une colonne d'Infanterie partagée par divisions, avec des Officiers sûrs à la tête de chaque division, qui auront été instruits des postes ausquels ils doivent marcher, & les occuper à mesure qu'ils entreront dans la Place. On doit, à la tête de chaque division, placer des Soldats avec des haches & des serpes, pour couper ce qu'il sera nécessaire de couper, comme herses, ou autres empêchemens. Il faut aussi empêcher, qu'aucun Soldat ne quitte son rang, ou se débande pour piller.

Que si par quelque endroit de la Place négligée pour la garde, on peut approcher de la muraille, assez basse pour être escaladée, ce lieu étant reconnu pour la hauteur des échelles par le dehors & le dedans, pour la commodité de se mettte en bataille, il faut arriver de nuit

avec un grand ſilence, placer les échelles, tout le plus près les unes des autres qu'il eſt poſſible, faire monter avec diligence, ſe former ſur le terrain reconnu en dedans de la Place, avoir ſes Troupes partagées par diviſions comme il a été dit, & les faire toutes marcher en même tems, pour occuper les poſtes néceſſaires à l'exécution de l'entrepriſe, ſe ſaiſir de la porte la plus voiſine, l'ouvrir aux Troupes qui ſeront reſtées dehors, empêcher qu'elles ne ſe debandent en y entrant, & les conduire avec ordre & ſilence ſur les Places de la Ville où elles doivent ſe former, pour empêcher la Garniſon qui voudra prendre les armes, de ſe former & de ſe communiquer.

Dans toutes les ſurpriſes il faut le plus diligemment qu'il ſe peut, ſe ſaiſir de la perſonne du Gouverneur, des Officiers Majors & Commandans des Corps, dont il faut ſçavoir les demeures bien préciſément, parce que, eux pris, il ne ſe pourra plus donner d'ordres, pour repouſſer les Troupes entrées.

Lorſque la ſurpriſe eſt faite à la faveur d'une riviere, ou de conduits ſoûterrains, le même ordre pour les mouvemens doit être tenu. Si on arrive par eau, il faut en approchant, ſe laiſſer aller au courant, ſans ramer que pour aborder.

Si c'eſt par des ſoûterrains, il faut avoir par des intelligences dans la Place quelque grand couvert, dans lequel on ait pû faire entrer un nombre d'hommes, à la ſortie du défilé, pour de-là les faire marcher aux lieux qui leur auront été ordonnés, comme il a été dit ci-deſſus. Que ſi la Garniſon eſt logée dans des corps de Cazernes, c'eſt-là où les Troupes entrées doivent marcher d'abord, & s'en rendre maîtreſſes.

REMARQUES.

J'ai dit qu'une Place de Guerre pouvoit être ſurpriſe de pluſieurs manieres; ſoit de vive force, lorſque la fortification ne la met pas hors d'inſulte,* ou que quelque accident imprévû a détruit une partie de ſa fortification *; ſoit par des

intelligences avec le dedans de la Place; ſoit enfin par la négligence du ſervice, ou lorſqu'elle ſe trouve inveſtie dans un tems, où elle manque de Garniſon ſuffiſante pour la défendre, de vivres, ou de munitions de Guerre.

J'ai propoſé des maximes certaines pour ſe garentir des ſurpriſes, autant qu'il eſt poſſible à un Gouverneur de le faire par ſes attentions pour le dedans, ou pour le dehors de ſa Place. Ainſi je ne rapporterai ici que quelques exemples, qui feront connoître quelles ont été les fautes, qui de mon tems ont été faites contre les régles que j'ai propoſées, pour ſe garentir de toutes les eſpéces de ſurpriſes, dont je viens de parler.

Les Places les plus expoſées à être inſultées de vive force, ſont celles dont les fortifications ne ſont point revêtuës; parce que ſi la fortification de terre n'eſt point entretenuë, & que les foſſés n'en ſoient pas à fond de cuve, ou fort fangeux, il n'eſt point impoſſible de ſurprendre ces Places de vive force,

lorſqu'on peut ſe porter devant avec aſſez de ſecret, pour que l'Ennemi ne ſoit point averti de l'entrepriſe.

Surpriſe de Loo en 1676.

Le premier exemple que j'ai vû d'une pareille entrepriſe heureuſement exécutée, eſt celle qu'en 1676. M. de la Breteſche alors Colonel d'un Régiment de Dragons en garniſon à Maſtrick, fit ſur Loo, Place Eſpagnole ſur le Demer.

Il ſçavoit que la Garniſon de cette Place de terre étoit aſſez foible, & qu'elle ſe négligeoit dans ſa garde du dedans, & ſur les attentions du dehors, ſe confiant en l'éloignement où elle ſe trouvoit de nos Places, & dans les eaux dont elle étoit entourée.

Sur toutes ces connoiſſances, M. de la Breteſche forma ſon projet & ſa diſpoſition. Il arriva avec ſes Troupes avant le jour autour de la Place; entra dans le chemin couvert; mit dans le foſſé de petits bateaux d'ozier, ou plûtôt de grandes manes couvertes de toiles cirées, & fit

paſſer une partie de ſon Infanterie, reſervant le reſte pour faire feu ſur la Garniſon, qui viendroit s'oppoſer à cette attaque.

L'Infanterie paſſée coupa la fraiſe, & monta ſur le haut du baſtion. L'Infanterie reſtée paſſa, dès qu'elle vit que celle qui étoit paſſée étoit maîtreſſe du haut du baſtion. Après quoi M. de la Breteſche étant plus fort dans le dedans de la Place, que la Garniſon qui avoit été ſurpriſe, il s'en rendit le maître, & conſerva la Place au Roi juſqu'à la paix de Nimégue.

Cet exemple de la ſurpriſe d'une Place de Guerre non revêtuë, juſtifie la vérité de mes régles, pour ſe garentir de pareilles ſurpriſes de vive force dans une Place qui n'eſt pas revêtuë.

Surpriſe de Gand en 1678.

En l'année 1678. le Roi ſurprit l'inveſtiture de Gand, ſans quoi il ne lui auroit pas été poſſible d'en former le Siége, par la difficulté de ſa circonvallation, ſi l'Ennemi avoit

eu le tems de s'y porter pour l'empêcher.

Le dessein de ce Siége fut couvert par des démonstrations, & des mouvemens de Troupes sur les Places ennemies, qui étoient le plus éloignées de celle-ci. Le Roi porta même sa personne jusqu'à Metz, pour faire mieux croire à ses Ennemis que c'étoit Luxembourg, ou Namur qu'il vouloit attaquer.

Cependant toute son Armée de Flandres étoit en mouvement, & paroissoit avoir dessein sur Ypres. Ces trois Places en même-tems menacées furent ainsi les objets d'attention de nos Ennemis, qui n'imaginerent pas que dans la fin de l'hiver, il fût possible de faire la circonvallation de Gand par la difficulté de la communication des quartiers.

C'est ce qui fit réussir cette entreprise, qui est dans l'espéce des Places qu'on peut dire avoir été surprises, parce qu'elles ont été attaquées dans le tems qu'elles étoient dépourvûës, ou d'une Garnison suffisante, ou des autres choses né-

ceſſaires à leur défenſe.

Surpriſe de Savillan en 1691.

Le troiſiéme exemple d'une ſurpriſe de Place, qui a réuſſi par l'enlévement de ſa Garniſon, mais qui fut abandonnée ſur le champ, parce qu'elle étoit hors de portée de pouvoir être gardée, eſt celui de la ſurpriſe de Savillan au mois de Janvier 1691.

Je commandois cet hiver à Pignerol, & M. le Duc de Savoïe, dans l'établiſſement des quartiers d'hiver de ſes Troupes, avoit mis ſes quatres Compagnies de Gendarmes dans Savillan, où la Garde ſe faiſoit par des Compagnies de Bourgeois, & de Milices. Je connoiſſois la Place, pour l'avoir pluſieurs fois viſitée la Campagne précedente; & je ſçavois que du côté de la porte de Carmagnole, il y avoit un baſtion de terre attaché à la muraille de la Ville, où il y avoit une porte, qu'on ſe contentoit de fermer la nuit, ſans y laiſſer de Gardes.

Sur ces connoiſſances, je réſolus d'enlever

d'enlever cette Gendarmerie ſi peu attentive à ſe faire garder. Je pris pour cela le tems d'une forte gelée, parce qu'il falloit paſſer le foſſé du baſtion, qui étoit plein d'eau. J'introduiſis dans Savillan un Eſpion de confiance, qui la nuit marquée pour l'exécution, avec de petites tenailles arracha en dedans de la ville les cloux, qui tenoient la ſerrure de la porte de la muraille, à laquelle le baſtion étoit attaché en dedans de la Ville.

Je fis une ſi grande diligence avec huit cens chevaux, & cinq cens hommes de pied en croupe, que j'arrivai deux heures avant le jour auprès de ce baſtion. Après avoir fait reconnoître le baſtion, & la porte qui étoit à la muraille de la Ville, pour ſçavoir ſi mon Eſpion avoit exécuté ce que je lui avois ordonné, je fis paſſer mon Infanterie ſur la glace du foſſé, la mis en bataille ſur la Place, me ſaiſis du Corps de Garde de la porte, la fis ouvrir à la Cavalerie, & raſſemblai ſans oppoſition ces quatre Compagnies de Gendarmes, que je rame-

nai toutes entieres dans Pignerol; quoique M. de Savoïe eût pû, s'il avoit soupçonné ou découvert mon dessein, tomber sur moi avec quatre fois plus de Cavalerie que je n'en avois. Je fis ainsi en trente heures de tems plus de vingt-huit lieuës, & passai & repassai trois rivieres, dont le Pô en étoit une.

Je ne rapporte cet exemple d'une action que j'ai exécutée, que pour assurer la régle que j'ai donnée sur cette nature d'expéditions, en disant que la réussite ne dépend pas seulement de la négligence de l'Ennemi pour se garder, ni même de la justesse des mesures prises pour l'exécution de l'entreprise; mais encore bien plus du secret de la marche pour y porter les Troupes, & de la diligence pour le retour, lorsque la Place qu'on a surprise ne peut être gardée.

Surprise de Crémone en 1703.

Le quatriéme exemple que je rapporterai sur cette matiere, est un événement quoique sans suc-

cès, dont le récit ne laiſſera pas d'étonner. C'eſt la ſurpriſe de Crémone au commencement de l'année 1703.

Cette Ville étoit la place d'armes de notre Guerre de Lombardie, où M. le Maréchal de Villeroi avoit établi ſon quartier général pendant l'hiver. Il y tenoit un fort gros Corps d'Infanterie & de Cavalerie, qui outre cela étoit couvert par un Corps conſidérable commandé par M. le Marquis de Créqui, dont les quartiers étoient entre l'Oglio & le Pô, ſur lequel nous avions un pont au-deſſous de Crémone.

La tête de ce pont du côté du Modénois & du Parmeſan étoit couverte d'un ouvrage, qui étoit gardé par la Garniſon de Crémone pour ſa ſureté, contre un Corps de l'Armée de l'Empereur, qui hivernoit dans le Modénois. M. le Prince Eugene avec le reſte de l'Armée de l'Empereur occupoit des quartiers entre l'Oglio, l'Adda, & le Mincio.

Dans cette diſpoſition générale, ce Prince conçût le deſſein d'enlever Crémone par ſurpriſe. Il avoit des intelligences dans le dedans de

la Place, par lesquelles il étoit instruit, que la présence du Général, de plusieurs Officiers Généraux, & de la puissante Garnison, qui y étoit, n'en rendoit pas le service plus régulier, ni la Garde plus exacte, & qu'elle s'y faisoit avec une négligence entiere pour le dedans & pour le dehors.

C'étoit M. le Comte de Revel Lieutenant Général, qui étoit chargé du commandement particulier de la Place, en ce qui regardoit les Troupes Françoises; car il y avoit d'ailleurs un Gouverneur Espagnol.

On ne faisoit sortir personne de la Place pendant la nuit. On ne faisoit dans le dedans, ni ronde sur les remparts, ni patrouille de Cavalerie & d'Infanterie dans les ruës; on se contentoit d'avoir des Corps de Garde aux Portes & sur les Places, sans que ces Corps de Garde se communicassent pendant la nuit par des rondes, ni même qu'ils eussent des sentinelles sur le rempart audessus des Portes, pour voir si quelque chose en approchoit. Enfin l'on étoit dans Crémone sans aucune

attention pour le ſervice ordonné dans toutes les Places.

Un Prêtre qui deſſervoit une petite Egliſe un peu détournée du grand commerce de la Ville, avoit ſa maiſon proche de cette Egliſe. Joignant la cave de ſa maiſon paſſoit un Aqueduc, qui portoit les eaux des rues dans les foſſés de la Ville. Il y avoit dans Crémone un nombre conſidérable de ces ſorties, dont aucune n'étoit grillée. Ce fut ſur l'avis, que ce Prêtre en donna, que M. le Prince Eugene diſpoſa ſon entrepriſe.

Il introduiſit dans Crémone par ces Aqueducs juſqu'à ſix cens hommes, que le Prêtre cachoit dans ſa cave, & dans cette Egliſe, qui n'étoit pas journellement fréquentée. Il fit encore entrer pendant le jour un nombre conſidérable de ſoldats déguiſés en païſans, qui ne reſſortoient pas le ſoir, & étoient recueillis par ce Prêtre, ou par quelques autres conjurés.

* Cet expédient étoit aiſé, parce qu'il n'y avoit point de conſigne aux Portes, & qu'on ne s'informoit

jamais, ſi ce qui étoit entré pendant le jour dans la Ville, en étoit ſorti, ou y étoit reſté. *

Une partie de ces hommes avoient des inſtrumens propres à rompre des ſerrures, & les autres des outils propres à abattre de la maçonnerie.

Deux Portes de la Ville du côté de l'Oglio furent choiſies par M. le Prince Eugene, pour introduire le gros de ſes Troupes. L'une de ces Portes, ſçavoir celle qui étoit la plus proche de la maiſon du Prêtre, avoit été condamnée & murée; & audeſſus de cette Porte ſur le rempart, il y avoit un petit Corps de Garde, où l'on tenoit ſeulement un poſte de huit ou dix hommes, qui par la négligence du ſervice pour les rondes n'avoient point de ſentinelle devant la porte du Corps de Garde.

Ainſi les Ennemis s'étant ſaiſis ſans bruit des hommes qui dormoient paiſiblement dans le Corps de Garde, firent travailler leurs maçons à abattre le mauvais mur de la Porte, ſans être découverts par les rondes, parce qu'il ne s'en faiſoit aucune.

L'autre Porte dont on ſe ſervoit le jour pour le commerce de la Ville, avoit un Corps de Garde en bas, & la Garde de cette Porte étoit plus nombreuſe; mais ſans aucune attention pour les ſentinelles, parce que l'Officier n'avoit point à répondre à des rondes. Il n'y avoit point de herſe, & par conſéquent point de ſentinelle en haut à la herſe, pour, en cas de beſoin, la faire tomber. Nul poſte au-dehors de la porte; pas même une ſentinelle en haut au-deſſus de la Porte, pour voir ſur le grand chemin qui y conduiſoit.

M. le Maréchal de Villeroi qui étoit allé viſiter les quartiers du haut de l'Oglio, repaſſoit par Milan, où il eut avis que M. le Prince Eugene faiſoit des mouvemens dans ſes quartiers les plus éloignés de l'Oglio.

Cela l'engagea à revenir à Crémone le ſoir qui précéda l'exécution de la ſurpriſe; non pas qu'il eût aucune penſée que ces mouvemens puſſent regarder Crémone, mais bien les quartiers que le Marquis de Créqui occupoit le long du bas-

Oglio, dans lesquels M. le Maréchal de Villeroi lui mandoit d'être fort alerte; parce que M. le Prince Eugene occupoit le poste d'Ustiano sur l'Oglio vis-à-vis de Crémone.

Le Marquis de Créqui de son côté avoit fait sçavoir à M. le Maréchal de Villeroi, que tous les quartiers de M. le Prince Eugene étoient en mouvement, & que des Espions l'assuroient, que c'étoit pour un dessein sur Crémone.

* M. le Maréchal de Villeroi avoit aussi appris d'ailleurs, que les quartiers que les Ennemis occupoient dans le Modénois, étoient en mouvement; mais il crut que ce pouvoit être pour exécuter quelque dessein sur Plaisance, dont il donna avis à M. le Duc de Parme. Ainsi on voit que ce Maréchal pensoit à tout, hors à être surpris dans Crémone. *

A la vérité ce Général chargé de toutes les affaires, peut être excusé d'avoir ignoré la négligence dans le service des Troupes qui étoient dans son quartier, puisqu'il en avoit chargé M. le Marquis de Revel.

Enfin

Enfin à l'heure de l'exécution de cette entreprise, M. le Prince Eugéne passa l'Oglio à Ustiano à six lieuës de Crémone, sans que M. le Maréchal de Villeroi, ni aucun de nos Généraux en eussent aucun avis, par toutes les négligences pour le dehors, dont j'ai parlé ci-dessus, qui dans cette circonstance ne peuvent être excusées, parce que, puisque l'on sçavoit que tous les quartiers des Ennemis au-delà de l'Oglio étoient en mouvement, il falloit au moins avoir des Partis de Cavalerie sur Ustiano, qui étoit le seul pont que les Ennemis eussent sur l'Oglio, afin d'être informé si M. le Prince Eugéne passoit cette riviere.

Mais cette petite & triviale attention négligée, ce Prince se trouva devant les deux portes de Crémone avec un corps de Cavalerie & d'Infanterie d'environ sept mille hommes, sans qu'on en eût aucun avis.

Les hommes introduits par l'Aquéduc, ou qui étoient entrés déguisés en païsans, & qui étoient ca-

chés chez le Prêtre, ou ailleurs, se saisirent sans bruit du corps de garde, qui étoit à la porte dont on faisoit usage, l'ouvrirent, & introduisirent une colonne d'Infanterie & de Cavalerie, qui marcha jusques sur la grande Place, où il y avoit une Garde d'Infanterie & une de Cavalerie, aussi négligentes sur la régularité du service, que celle de la porte surprise, & qui par conséquent fut encore saisie sans bruit.

La seconde colonne des Troupes ennemies qui avoit été conduite devant la porte murée, fut introduite par une partie des hommes cachés chez le Prêtre, lesquels s'étoient saisis du petit corps de garde qui étoit sur la porte, qu'ils avoient ensuite démurée avec leurs outils de massons, & en avoient rangé les matériaux, pour ouvrir un passage commode à l'Infanterie destinée à entrer par cette porte.

Cette Infanterie après son introduction dans la Place, devoit suivant les ordres donnés pour la conduite de la surprise, marcher le long des remparts à gauche, pour aller

ſe ſaiſir de la porte du Pô & de ſa Garde ; l'ouvrir enſuite pour faire entrer dans la place un autre Corps de Troupes, qui étoit au bout du pont du côté du Modenois, & qui dans l'ordre donné pour la ſurpriſe, ne devoit attaquer la Garde, qui étoit dans l'ouvrage qui couvroit le pont, qu'à un ſignal, qui devoit ſe faire de la porte du Pô, après que l'on s'en ſeroit rendu maître.

Par ce que je viens de dire, on voit un corps Ennemi de ſept mille hommes au milieu d'une Place de guerre, maître de deux portes, & la Cavalerie en bataille ſur les Places de la Ville, & ſe promenant librement partout, ſans qu'il y eût encore un ſeul homme éveillé, ni qui eût donné l'allarme.

Cependant un incident que M. le Prince Eugéne n'avoit pû prévoir, a fait manquer un projet ſi bien concerté, & ſi heureuſement conduit juſqu'au moment de le croire exécuté.

Le Marquis de Crenan directeur de l'Infanterie arrivé de Milan avec M. le Maréchal de Villeroi,

vouloit voir ce matin là une partie de l'Infanterie. Il avoit pour cet effet ordonné que les Bataillons qui se trouvoient logés du côté de la porte du Pô, fussent sous les armes un peu avant le jour, pour commencer à les voir à la petite pointe du jour.

Quand les nuits sont longues, il est aisé de se tromper sur l'heure de l'approche du jour. Ces Bataillons se trouverent donc sous les armes auprès de la porte du Pô, plûtôt qu'il ne leur avoit été ordonné. Les Troupes ennemies qui venoient le long du rempart, pour se saisir de la porte du Pô, trouvant ces Bataillons sous les armes, crurent la surprise découverte, & les chargerent. Ces Troupes chargées, sans sçavoir par qui, tirerent aussi de leur côté. Elles se reconnurent ensuite pour ennemies, & ce feu commença un combat qui éveilla tout le monde.

Les Bataillons que M. de Crenan devoit voir après ces premiers, logés fort loin de ceux-ci, commençoient à se remuer dans leurs cazernes, & furent bientôt prêts. Quel-

que Cavalerie que M. le Maréchal de Villeroi avoit commandée le ſoir précédent, pour aller du côté de Plaiſance, ſe trouva auſſi prête à monter à cheval.

Toutes ces troupes marcherent aux Ennemis, qui étoient en bataille ſur les Places, qui en occupoient même les avenuës, & qui ne croïoient plus que rien leur pût réſiſter, d'autant plus qu'elles avoient pris M. le Maréchal de Villeroi, qui étoit monté à cheval au premier bruit, l'Intendant de l'Armée, & beaucoup d'autres Officiers apparemment livrés par leurs hôtes.

M. de Crenan, ſorti de chez lui, s'étoit heureuſement jetté à la tête de quelque Infanterie, avec laquelle il marcha à la petite Place, qu'il fit abandonner aux Ennemis, qui ſe retirerent à leur gros, qui étoit ſur la grande Place; ce qui donna moïen aux troupes du Roi, logées dans les quartiers éloignés, de ſe réjoindre.

L'on combattit ainſi par toute la Ville par la ſeule bonne volonté des

Troupes, & celle des Officiers particuliers. Car M. le Maréchal de Villeroi étoit pris, comme je viens de le dire, & M. de Crenan avoit été bleſſé à mort dans les charges qu'il avoit faites. Deux des Colonels même de ces Regimens, qui s'étoient trouvés ſous les armes à la porte du Pô, avoient été tués.

Cependant la mort de deux Officiers des Ennemis fut cauſe que M. le Prince Eugéne ſe trouva quelques heures après forcé à abandonner ſon entrepriſe, & à ſortir d'une Ville, après avoir crû pendant pluſieurs heures en être le maître.

L'Officier Général des Ennemis, qui conduiſoit la colonne qui étoit entrée par la porte démurée, étoit chargé de faire le ſignal de la porte du Pô, pour avertir les Troupes qui venoient du Modenois, d'attaquer l'ouvrage qui couvroit le pont. Il avoit ſeul cet ordre, & étoit chargé des fuſées qui devoient être le ſignal. Cet Officier aïant été tué roide par le feu des Bataillons, que le hazard avoit fait trouver ſous les

armes à la porte du Pô, ne put communiquer à un autre Officier le secret dont il étoit seul chargé ; de sorte que le signal ne fut point fait, ni le pont attaqué dans le tems qu'il auroit dû l'être, pour que le Corps du Modenois passant le Pô, en cas qu'il ne pût être introduit par la porte du Pô, dont les Ennemis ne purent jamais se rendre maîtres, pût au moins entrer dans Crémone par l'une des deux portes occupées par les Ennemis, en faisant le tour de la Ville par le dehors.

L'Officier Général même chargé du commandement des Troupes, qui devoient attaquer l'ouvrage qui couvroit le pont, & qui avoit aussi seul le secret de l'entreprise, ayant eu la jambe emportée d'un coup de canon tiré de l'ouvrage, ne fut plus en état de donner aucun ordre ; de sorte que l'on eut le tems de défaire le pont.

M. le Prince Eugéne d'ailleurs, fort affoibli dans le dedans de la Ville par les pertes de ce long combat, devoit raisonnablement craindre, que M. le Marquis de Créqui

averti de ce qui ſe paſſoit à Crémone, n'y marchât ſur le champ avec toutes ſes Troupes, & ne l'empêchât par ce mouvement de resſortir de la Place, & de ſe retirer.

Ainſi cette crainte bien fondée détermina ce Prince à ſonger à la retraite, pendant qu'il croïoit en avoir encore le tems. Il fit donc retirer ſes Troupes du centre de la Ville vers les deux portes, dont il étoit encore le maître, ce qu'il ne put exécuter que par la perte de presſque toute l'Infanterie qu'il avoit menée avec lui, & de beaucoup de Cavalerie. Il emmena pourtant avec lui M. le Maréchal de Villeroi, M. l'Intendant, & pluſieurs autres Officiers, pris dès le commencement de la ſurpriſe.

Par ce récit, l'on doit demeurer convaincu, qu'il ne faut jamais ſe négliger ſur aucune des attentions ordonnées pour le ſervice des Places, ni par rapport au dedans, ni par rapport au dehors. Car ſi dans Crémone le hazard ſeul n'avoit pas fait trouver ſous les armes les Bataillons trop-tôt prêts pour la re-

vûë qu'ils devoient faire, & cette Cavalerie commandée aussi-tôt prête à monter à cheval, il est certain que la Place auroit été prise, & les Troupes qui y étoient, enlevées par un Corps inférieur, parce qu'elles n'auroient pû se mettre en état de faire la moindre résistance.

CHAPITRE LXVI.

Des Surprises de Postes.

IL n'en est pas de même d'un Poste fortifié à la hâte, soit pour couvrir un païs, soit pour la sûreté des convois. On en doit priver l'Ennemi, autant qu'il est possible, parce que sa perte est toujours de conséquence.

L'enlévement de celui qui couvre le païs, établit sûrement les contributions, & donne aux Partis les moïens de pénétrer, & revenir en sûreté. L'enlévement de celui qui couvre les convois, en entraîne souvent la perte, & cause toujours la difficulté à les faire arriver au Camp, & souvent aussi la nécessité d'abandonner une entreprise,

ou un païs, pour ſe r'approcher des lieux d'où on doit tirer ſa ſubſiſtance.

Ces ſortes de Poſtes ne doivent jamais être attaqués impunément. Il faut, ſuivant leur force & leur ſituation, être muni de tout ce qui en peut rendre l'événement bruſque & prompt, parce qu'il ne faut pas ſeulement les enlever avec vivacité, mais il faut avoir compaſſé le tems de l'expédition, de maniere qu'on ait celui de les détruire, & de ſe retirer ſûrement, ou de les mettre en état d'être conſervés.

C'eſt en ces occaſions qu'on ſe ſert de petard, lorſque l'Ennemi a négligé de couvrir les barrieres, ou portes, de quelques ouvrages extérieurs, qui ſoient hors d'inſulte, ou que le front qu'on attaque eſt petit, & peut-être embraſſé, & les gens qui ſont ſur les murailles, ou remparts, accablés par un feu ſupérieur. La commodité du petard pour ſon tranſport eſt facile.

On peut auſſi ſe ſervir de quelques piéces de canon, pour rompre les portes, ou emporter les pa-

liſſades & parapets, dont on pourroit avoir couvert les portes, & qui n'auroient pas ſuffiſamment d'épaiſſeur pour réſiſter au canon.

On fait auſſi des enlévemens par eſcalades, lorſque ces Poſtes ſont ſimplement fermés de murailles baſſes, & ſans flancs, lorſque les Troupes qui ſont dans ces Poſtes ſe négligent pour la garde de nuit, dans les lieux où elles peuvent être eſcaladées, ou qu'elles n'ont pas aſſez de rondes.

On les enléve auſſi en les attaquant de toutes parts, quand ces Poſtes ne ſont couverts que d'un ſimple retranchement de terre, & quand on peut le faire avec une grande ſupériorité de feu ; ou en ſurprenant une porte à la pointe du jour, lorſque ceux qui ſont dans ces Poſtes les ouvrent, ſans obſerver les précautions preſcrites en pareil cas, & qu'il ſe trouve par hazard quelque lieu proche de la porte, où l'on ait pû s'être embuſqué.

On les ſurprend auſſi par une intelligence, ſoit avec les habitans peu affectionnés, & qui ont obſer-

vé que la garniſon ſe néglige, ou eſt trop foible; ſoit par la corruption de quelques gens de la garniſon; qui livrent une porte à l'Ennemi.

REMARQUES.

Après avoir dit quelles ſont les manieres différentes de réuſſir dans cette nature de ſurpriſes, par rapport à la différente ſituation & force des Poſtes, ou aux précautions que l'Ennemi aura priſes pour leur conſervation, il me paroît néceſſaire de rapporter ici quelques exemples de ces Poſtes, ou manqués, ou enlevés par ſurpriſe, ou de vive force.

Entrepriſe de Bodengrave en 1672.

Dans l'année 1672. M. de Luxembourg, qui commandoit l'Armée du Roi reſtée dans les conquêtes de Hollande, chercha toujours avec attention les moïens de pénétrer dans le cœur du païs. Il ne le pouvoit faire qu'à la faveur des glaces, parce que le païs étoit inondé, & les digues occupées par des Poſtes bien fortifiés par leur tête.

Ce Général prit donc le tems d'une gelée, pour pouvoir prendre à revers les principaux Postes des Ennemis à Bodengrave & à Suivamerdam. Son entreprise lui réussit parfaitement ; mais un dégel subit l'obligea à se retirer, & même à abandonner à son retour les Postes qu'il avoit enlevés aux Ennemis, parce qu'ils étoient ouverts de leur côté.

De cet exemple il faut tirer une instruction considérable, pour la maniere de fortifier des Postes sur des digues, quand le païs a pû être inondé des deux côtés des digues. Dans cette occasion, les Hollandois avoient fait une faute, qui auroit causé la perte entiere de leur République, n'aïant pas eu autant d'attention pour fortifier ces Postes de leur côté, comme de celui par lequel M. de Luxembourg pouvoit les aborder. En voici les raisons.

Ces Postes ainsi fortifiés par leur tête seulement, étoient exposés à être insultés, dès que la gelée seroit assez forte pour soûtenir le poids des Troupes, qui marcheroient sur

la glace. Ainsi les derniers Postes de ces digues du côté de la Hollande par-delà le païs inondé, se trouvant aussi aisément insultés que ceux de la tête, il est certain qu'une gelée auroit rendu, (si elle avoit duré) M. de Luxembourg maître de toutes les grosses Villes du dedans de la Hollande.

Il ne falloit pas même pour cela, que la gelée durât plus long-tems, qu'il n'en auroit fallu pour faire arriver les Troupes jusqu'à ce païs qui n'étoit point inondé, & qui étoit à une fort petite distance du lieu où le dégel les prit.

Ainsi je conclus, que dans une constitution de païs pareille à celle dont je viens de parler, les Postes qu'on veut fortifier sur les digues, le doivent être également des deux côtés, parce qu'il ne leur suffit pas d'être bons, tant qu'il ne gêle point. Il faut qu'ils soient en état de résister assez long-tems pendant un tems de gelée, pour en pouvoir raisonnablement espérer la fin, avant qu'ils soient forcés.

La seule raison que l'on peut

avancer contre mon ſentiment, eſt qu'un Poſte ainſi fortifié ne peut être gardé par un Ennemi, lorſque par un dégel imprévû il eſt obligé de ſe retirer, avant que d'avoir eu le tems d'accommoder ces Poſtes, du côté qu'ils ſont reſtés ouverts, comme ce qui eſt arrivé dans l'occaſion dont je parle, le prouve. Mais cette raiſon ne peut être bonne, que contre un Ennemi qui ne peut avoir pour objet que de faire une courſe; mais contre un Ennemi qui peut penſer à envahir un païs, & à s'y maintenir, cette raiſon n'eſt point recevable.

Car dans cette occaſion, ſi la gelée avoit duré, il eſt certain que M. de Luxembourg ſe feroit rendu le maître de la Haye & de Leyde, & des autres groſſes Villes de la Hollande, toutes ſans défenſe; & qu'il s'y feroit facilement maintenu, en y faiſant avancer toutes les Troupes, qui étoient dans les Provinces d'Oweriſſel & d'Utrecht.

Surpriſe de Kreilsheim en 1688.

En l'année 1688. après la priſe

de Philisbourg, je fus envoïé avec un Corps de Troupes à Heilbron, pour commander ſur le Neckre, & établir des contributions dans la Franconie & la Suabe, entre le Mein, le Regnitz, & le Danube.

La plûpart des Troupes de ces deux Cercles étoient en Hongrie, où elles ſervoient l'Empereur. Il en étoit pourtant reſté aſſez dans le païs, pour empêcher les Partis de pénétrer bien avant. Cependant je marchai avec huit cens hommes de pied & neuf cens chevaux juſqu'à une petite Ville du païs d'Anſpach, nommée Kreilsheim. J'y trouvai deux Bataillons des Troupes du Cercle de Franconie, & je n'aurois pû forcer ce Poſte entouré de murs avec un aſſez bon château; mais le Colonel qui commandoit cette Infanterie, aïant été aſſez imbecile, pour venir me parler hors de ſa Place, ſans prendre ma parole de l'y laiſſer rentrer, je le retins, & l'obligeai d'ordonner à ſa Garniſon de ſe rendre Priſonniere de Guerre, ce qu'elle fit.

Cet exemple de la ſurpriſe d'un

Poste n'est rapporté ici, que pour faire connoître, que quand il est nécessaire de se rendre maître d'un Poste, toutes sortes de moïens y doivent être emploïés, pourvû qu'ils ne deshonorent pas celui qui les emploïe, comme l'auroit fait dans cette occasion le manque de parole à ce Colonel, s'il me l'avoit demandée.

Cet enlévement de Kreilsheim sert aussi à faire connoître, combien aisément la terreur se met dans un païs, qui se croit couvert par des Postes, qui lui sont enlevés par la vigilance, ou l'adresse du Général chargé de pénétrer dans le païs ennemi.

Surprise de Neubourg sur Lentz en 1689.

Au mois de Janvier 1689. après que M. de Montclar eut levé avec trop de précipitation les quartiers qu'il avoit pris dans le Duché de Wirtemberg, je restai pour commander dans Phortzheim sur Lentz. Je me trouvai fort resserré par les quartiers que les Ennemis prirent

dans le Wirtemberg, & principalement par les Postes qu'ils établirent dans les Villes de Neubourg & d'Entzwahingen sur Lentz, au-dessus & au-dessous de Phortzheim. Je surpris & enlevai ces deux Postes, & je les détruisis de maniere, que les Ennemis n'oserent plus se rapprocher de moi.

Ainsi mon quartier de Phortzheim devint si libre, que je contraignis le Duché de Wirtemberg à continuer le païement de la contribution, dont il vouloit se dispenser par la protection des Troupes Imperiales, la disposition de leur Poste, & la foiblesse de la Garnison qui étoit dans Phortzheim. Comme l'enlévement de ces deux Postes, a été exécuté d'une maniere particuliere, & même instructive, je la rapporterai ici.

Neubourg est à trois lieuës de Phortzheim, dans le fond de la Vallé de Lentz, sur le bord de cette riviere. La Ville est entourée d'une bonne muraille hors de l'escalade, avec un Château en dedans de l'enceinte de la Ville. Il y a deux portes à cette Ville; l'une du côté de

Phortzheim; l'autre au côté opposé à celui-ci, ſur le bord de la riviere, ſur laquelle il y a un pont couvert.

Les Ennemis y avoient mis cinq cens hommes de pied, & cent cinquante Dragons. Cette Garniſon étoit fort précautionnée pour ſa garde du côté de Phortzheim, mais aſſez peu du côté de l'autre porte, par où elle ne croïoit pas avoir à craindre, à cauſe de la difficulté des chemins pour y aborder; & pendant le jour elle tenoit ſur une hauteur, à vûë de la porte de Phortzheim, un parti de vingt Dragons, qui ſe retiroit dès qu'on le faiſoit pouſſer, & ſe replaçoit dès que l'on ſe retiroit, de ſorte qu'il ne pouvoit ſortir pendant le jour un homme de Phortzheim, qu'il ne fût vû de ce Parti.

La porte de Neubourg du côté de Lentz, qui tenoit au pont couvert, n'étoit point à pont-levis, & n'avoit aucun ouvrage qui la couvrit. Il y avoit ſeulement une ſentinelle au-deſſus de la porte, & un corps de garde de quinze ou vingt hommes en bas. Il ſe faiſoit pourtant

ſur la muraille de fort fréquentes rondes.

Sur toutes ces connoiſſances de la maniere dont ſe conduiſoient ces incommodes & fâcheux voiſins pour leur garde, je fis ma diſpoſition pour enlever ce poſte par la porte de Lentz; parce que c'étoit le côté où la Garniſon étoit le moins attentive. J'attendis la fin du jour, afin que le Parti de Dragons ne me vit point ſortir. Après quoi je marchai avec ſix cens hommes par des chemins détournés, qui me conduiſoient à cette porte de Lentz.

Il tomboit une quantité prodigieuſe de neige. Cependant ma marche fut ſi ſecrette & ſi diligente, que j'arrivai à minuit auprès de ce pont couvert de Lentz; j'entrai avec mon détachement ſur le pont; & lorſque je fus découvert par la ſentinelle, qui étoit au-deſſus de la porte, je lui repondis en Allemand, me diſant un Parti d'un Regiment, que je ſçavois être en quartier dans le Wirtemberg, & revenir de la Guerre du côté du Fort-Loüis; & je demandai à entrer, n'en pouvant plus de froid.

L'Officier de garde averti par sa sentinelle monta en haut auprès d'elle, & vint me parler, en attendant qu'il eût envoïé avertir le Commandant, qui logeoit dans le Château assez loin de cette porte. Pendant cette conversation l'on attachoit paisiblement le petard, dont l'Officier de la garde ne s'apperçut, que lorsqu'il fut prêt à jouer. Il fit tirer sa sentinelle, & fit battre l'allarme par son tambour, mais trop tard : car la porte fut forcée dans le moment, & je me trouvai en bataille avec tout mon détachement sur la Place, avant que personne de la Garnison fût en état de défense. Elle fut entiérement passée au fil de l'épée, en représailles de ce que les Impériaux avoient massacré un Lieutenant & trente maîtres du Régiment de Villeroi, plusieurs heures après les avoir pris, & leur avoir donné quartier.

On trouva dans cette Ville environ trois cens chevaux, qui furent distribués aux Cavaliers & Dragons de la Garnison de Phortzheim. Après quoi je fis brûler la Ville en

me retirant, afin que les Ennemis ne s'y puſſent rétablir.

L'exemple de l'enlévement & de la deſtruction de ce Poſte eſt rapporté ici, avec les circonſtances dont je viens de parler, pour faire voir qu'il ne ſuffit pas à un Officier, qui commande dans un Poſte de cette nature, de s'y croire en ſûreté, en prenant toutes les précautions raiſonnables, pour ſe garentir de ſurpriſe par la tête de ſon Poſte du côté de ſes Ennemis ; mais qu'il faut qu'il ait les mêmes attentions pour le côté qui lui paroît le moins expoſé ; & ſur-tout, qu'il ne ſe laiſſe jamais approcher la nuit d'aſſez près, pour qu'on puiſſe attacher un petard à une porte qui eſt découverte, & qui n'a intérieurement, ni herſe, ni protection.

Car ſi l'Officier de garde trop confiant n'étoit pas entré en converſation avec moi, & s'il n'avoit pas ſouffert, que ſous prétexte de me garentir de la neige, je me fuſſe mis tout contre la porte avec mes petardiers, je n'aurois pû faire attacher le petard, & enlever tout ce Po-

ſte ſans être découvert, & ſans perdre conſidérablement d'hommes, au lieu qu'il n'y en eut que deux de tués.

Surpriſe d'Entzwahingen dans la même année.

Quant au poſte d'Entzwahingen ſur Lentz au-deſſus de Phortzheim, petite Ville ſituée dans un païs ouvert, ſa Garniſon étoit de cinq cens chevaux, & de cent cinquante homme de pied; & cette Garniſon avoit, comme celle de Neubourg, pendant le jour un Parti ſur une hauteur proche de Phortzheim, pour obſerver tout ce qui auroit pû en ſortir.

Après avoir remonté avec les chevaux, pris dans Neubourg tout ce que j'avois de Cavaliers & de Dragons à pied, je marchai à Entzwahingen dès la nuit ſuivante. J'envoïai ma Cavalerie par l'autre côté de Lentz, pour empêcher que celle des Ennemis ne pût ſe ſauver en paſſant la riviere, pendant que j'attaquerois les deux portes avec mon Infanterie, dont l'une étoit du côté de Phortzheim, & l'autre du côté

de Heilbron, & je marchai à mes deux attaques, avec six cens hommes de pied partagés en deux Corps.

Ces deux portes étoient sans pont-levis, & moins bonnes par leur construction que celle de Neubourg. Elles étoient pourtant couvertes d'un redan palissadé, capable de contenir environ quinze hommes, qui la nuit se retiroient dans la Ville; & ce redan faisoit seulement pendant le jour la protection de la Garde de la porte.

N'y aïant, comme je l'ai dit, que cent cinquante hommes de pied, je jugeai bien que les Gardes des portes seroient foibles, & qu'il falloit aborder ces deux portes avec vivacité. Je fis donner des haches aux gens détachés, qui protegés du feu de l'Infanterie, eurent bientôt rompu les barrieres & les portes; de maniere que les Troupes entrées en bon ordre, malgré la nuit, toute la Garnison fut encore passée au fil de l'épée pour la même représaille. Plus de six cens chevaux furent pris & amenés dans Phortzheim, & la Ville pillée & brûlée.

La raiſon qui m'engage à un détail auſſi exact, eſt pour faire connoître, que comme il eſt preſque impoſſible que deux poſtes occupés par un Ennemi, ſe reſſemblent parfaitement dans leur ſituation, dans la nature & la force de leurGarniſon, & dans ſes attentions pour ſa ſûreté; il eſt de la prudence de ſe conduire différemment dans leur attaque, ou leur enlévement, comme les exemples que je rapporte ſur la matiere de ce chapitre le prouveront avec évidence, puiſqu'il ſe trouve une conduite toute différente dans l'exécution de ces deux entrepriſes.

Surpriſe du Château d'Orbaſſan en 1690.

A la fin de l'Année 1690. M. de Savoïe aïant mis dans le Château d'Orbaſſan, à une lieuë de Turin, une Compagnie de ſon Regiment des Gardes, pour couvrir ſa promenade du cours de cette Ville, & celle de ſa maiſon du Vallentin, cette Compagnie quoiqu'à la vûë

de Turin, & soûtenuë de la Cavalerie qui étoit en Garnison dans cette Ville, & dans Montcallier, fut surprise & enlevée la nuit par moi. J'en petardai la porte, quoique j'eusse été decouvert, & malgré le feu des Ennemis, & les signaux qu'ils faisoient pour avertir qu'ils étoient attaqués.

Voici quelle fut la disposition que je fis, pour enlever ce poste avec sûreté dans le retour, & pendant cette expédition. Je partis de Pignerol à l'entrée de la nuit, avec huit cens chevaux & cinq cens hommes de pied. De cette Cavalerie j'en détachai cinquante maîtres, pour aller jusques sur le bord du Pô vis-à vis de Montcallier, afin d'être averti, en cas que la Cavalerie de ce quartier montât à cheval pour venir me combattre dans ma retraite; & quand je fus auprès d'Orbassan, j'envoïai le reste de ma Cavalerie se mettre en Bataille plus près qu'il lui seroit possible de Turin, afin de s'opposer à ce qui sortiroit la nuit de cette place, pour venir au secours de ce poste. Pour moi je ref-

tai avec mon Infanterie que je plaçai avec un grand ſilence auprès du Château, pour ſoûtenir le Petardier & entrer de force dans le Château après l'effet du petard.

Le Petardier aïant été tué par la Sentinelle qui étoit à une fenêtre auprès de la porte, & la garniſon éveillée, elle fit un grand feu & des ſignaux. Ainſi il n'y avoit plus de tems à perdre, pour exécuter cette entrepriſe avec ſûreté pour le retour. Je fus donc moi-même obligé d'atcher le petard, n'aïant trouvé perſonne qui le ſçût faire.

La Compagnie entiere forcée dans la premiere cour, ne voulut point s'expoſer à l'être dans le principal corps de logis, & ſe rendit priſonniere de Guerre.

L'on voit par le récit de l'enlévement de ce poſte une diſpoſition toute différente de celles dont j'ai parlé ci-deſſus; puiſque les meſures priſes pour la ſûreté de l'exécution de cette ſurpriſe du Château d'Orbaſſan, n'ont été que contre ce qui pouvoit venir à ſon ſecours, & non pour s'aſſûrer contre la garniſon,

qui y étoit enfermée.

Ce qui confirme ma maxime, de ſe conduire dans cette eſpéce d'entrepriſe ſuivant ce qu'elle eſt en elle-même, & ſuivant ce que l'on a à craindre du dehors. Car il eſt certain que ſi j'avois été battu dans ma retraite, après avoir exécuté mon entrepriſe heureuſement, j'aurois avec raiſon été accuſé d'imprudence de l'avoir formée, ſans avoir pris les meſures néceſſaires, pour aſſûrer ma retraite contre des Corps de Cavalerie ſupérieurs au mien, qui pouvoient venir de Turin & de Montcallier.

Surpriſe du Luzerne dans la même année.

Ce même hiver j'enlevai dans Luzerne un Bataillon du Régiment de Loches réfugiés François, que M. de Savoïe y avoit envoïé pour couvrir les Vaudois, qui vouloient ſe maintenir dans le fond de la vallée de Luzerne. L'enlévement de ce poſte s'exécuta d'une maniere différente des autres, dont j'ai parlé,

parce que la ſituation en étoit différente.

La Ville de Luzerne avoit été brûlée au commencement de la Campagne précédente, & ſes murailles razées. Les décombres formoient donc une eſpéce de retranchement autour de cette habitation détruire. Ce Bataillon crut que dans une ſaiſon auſſi rigoureuſe dans les Alpes qu'elle l'eſt au mois de Janvier, il pourroit ſe maintenir dans ces débris, pourvû qu'il y fût fort vigilant pour ſe garder, & que malgré le grand froid, il paſſât toutes les nuits ſous les armes, avec des rondes continuelles, qui écoutoient s'ils entendroient quelques bruits de Troupes au dehors du côté de Pignerol. Mais inſtruit de toutes les attentions de ce Bataillon, je pris pour l'enlever un grand détour.

Je me trouvai entre le pied de la montagne & Luzerne à une heure après minuit. J'attendis dans un grand ſilence que la vigilance des rondes ſe ralentît un peu; ce qui m'aïant paru ſur les deux heures, je marchai par ſix endroits à ce mau-

vais retranchement qui fut forcé ; & tout ce Bataillon passé au fil de l'épée.

Luzerne étoit presque inabordable de trois côtés ; au moins on n'y arrivoit que par des sentiers à marcher seulement deux de front, & sur ces sentiers il y avoit des retranchemens gardés. Il falloit donc, pour faire cet enlevement avec succès, & détruire ce Bataillon, qu'il n'eût pas le tems de se retirer à la montagne, dont le pied n'étoit pas à plus de cent pas de la Ville ; ce qui seroit arrivé, si on l'eût attaqué du côté de ces sentiers. Ainsi ce fut sur la connoissance de la situation de ce poste, & de la maniere dont il étoit gardé, que je fis la disposition de ma marche & de mon attaque, qui se fit entre la montagne & la Ville, par où l'Ennemi n'avoit pû croire qu'il pût être attaqué.

Cette surprise fut donc comme un assaut général, donné sans que l'Ennemi pût être préparé à le recevoir, & dont la nuit favorisoit l'approche des Troupes & l'exécution.

Jusqu'à présent je n'ai rapporté que des exemples de surprises de postes, qui ont eu un succès heureux. Dans le récit que je vais faire l'on en verra un qui n'a point réussi, & dont je dirai les raisons.

Entreprise sur Veillane en 1691.

Au mois de Janvier 1691. M. de Catinat, qui dans ce tems-là étoit à Suze, voulut surprendre & enlever le poste de Veillane, où M. de Savoie tenoit une garnison d'Infanterie dans le Château, qui étoit assez bon pour sa situation, & un Régiment de Dragons dans la Ville, qui n'étoit pas hors d'insulte.

Ce poste est dans la vallée de Suze, & pouvoit être attaqué en même tems par le côté de Suze, & par celui de Rivoli. M. de Catinat se chargea d'y marcher par le côté de Suze, avec un nombre de Troupes & deux piéces de canon de Campagne; & m'ordonna d'y marcher par le côté de Rivoli, avec un nombre de Troupes & deux piéces de canon.

Pour que cette entrepriſe pût avoir une réuſſite heureuſe, il falloit qu'elle fût exécutée avec beaucoup de diligence & de juſteſſe dans les meſures priſes, parce que M. de Savoïe pouvoit en peu d'heures raſſembler beaucoup plus de Troupes pour venir ſecourir Veillane, qu'on ne pouvoit y en avoir mené pour l'attaquer. Ainſi ce fut le manque de juſteſſe dans le moment de l'exécution, qui fut cauſe que l'entrepriſe ne réuſſit pas.

La diſpoſition de M. de Catinat étoit telle que je vais le dire. Les deux Corps qui partoient de Suze & de Pignerol, marchoient par deux côtés ſi différens, que ne pouvant ſe communiquer, ni dans leur marche, ni ſur le point de commencer leur attaque, ils devoient tous deux, & en même tems, attaquer Veillane à la pointe du jour, parce qu'il ne falloit pas donner le tems par une attaque ſucceſſive à ce Régiment de Dragons, que l'on vouloit enlever dans la Ville, de ſe retirer dans le Château.

Je me rendis à l'heure qui m'avoit

été marquée. J'attaquai & emportai la Ville de Veillane de mon côté, qui étoit celui de Turin, & le plus éloigné du Château; mais M. de Catinat s'étant amusé en chemin à faire relever une de ses pieces de canon, qui avoit versé, & ne s'étant pas trouvé à l'heure marquée pour attaquer par le côté de Suze, une partie des Dragons logés du côté du Château, eurent le tems d'y entrer avec leurs chevaux, & la garnison du Château de prendre les armes; de sorte que l'exécution de l'entreprise tirant en longueur, & M. de Savoïe aïant eu le tems d'y arriver avec un Corps considérable sur les quatre heures du soir, il fallut se retirer, après avoir été maîtres de la Ville pendant sept à huit heures.

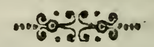
Je fûs même obligé de me servir de la nuit, pour passer avec mes Troupes au travers de la Ville sous le feu du Château, & de reprendre ma marche à Pignerol par la montagne, parce que M. de Savoïe me barroit le retour par la plaine.

Cet exemple fera connoître, que

dans l'exécution de cette eſpéce d'enlévement de poſtes, qui ne ſe peut faire, que par des Troupes, qui partent de différens endroits, & qui ne peuvent ſe communiquer pendant leur marche, ni même dans le tems qu'elles doivent commencer de concert l'attaque du poſte qu'on veut enlever, il faut être exact à ne point manquer à ſe rendre au lieu, & au moment marqué pour celui de l'attaque; ſans quoi il eſt preſque ſûr, que l'entrepriſe ne peut avoir un ſuccès heureux.

J'ai ſouvent vû prendre des poſtes pour aſſûrer des convois; mais comme ces poſtes ſe doivent toujours couvrir de l'armée, & ne doivent jamais être hazardés, je n'en ai point vû enlever.

Le poſte de Poperingue pris en l'année 1708. par quelques Bataillons de l'armée de M. de Malboorough, pourroit être de cette eſpéce; il étoit fort hazardé, auſſi fut-il enlevé.



CHAPITRE LXVII.

Des enlévemens de Quartiers.

LEs enlévemens de Quartiers ſe doivent faire de nuit, ou à la petite pointe du jour. Ils ſont plus aiſez à exécuter, ſi ce ſont des quartiers de Cavalerie, que s'ils étoient d'Infanterie, laquelle eſt ordinairement plus ſoigneuſe à ſe garder, parce qu'elle le peut plus aiſément.

La réſiſtance de ceux de Cavalerie eſt beaucoup moindre, à cauſe de l'embarras des chevaux. Mais comme le butin en eſt plus conſidérable, & plus embarraſſant à ramener en ſûreté, ils doivent être faits d'une maniere toute différente de ceux d'Infanterie. Et comme l'avis de l'entrepriſe peut être plus promptement porté au quartier voiſin, ou même à l'Armée, il ne faut emploïer à l'exécution du deſſein, qu'une petite partie des Troupes, la renvoïer avec le butin en diligence, & faire la retraite avec le gros des Troupes, afin d'être en état de ſoûtenir l'im-

pétuosité de ceux qui peuvent venir au secours, que leur diligence à arriver, empêche presque toujours d'être en état de charger avec succès une grosse Troupe, qui se retire en bon ordre.

Je tiens qu'il est bon & nécessaire pour ces sortes d'enlévemens, de mener avec soi de l'Infanterie en croupe. Elle force plus aisément les barrieres, ou lieux retranchés, empêche la Cavalerie de monter à cheval, tire des écuries les chevaux, les monte; & si dans la retraite il se trouve quelque défilé, elle peut, si on est pressé par l'Ennemi, remettre pied à terre, & faciliter la retraite.

L'enlévement des Quartiers d'Infanterie est difficile à exécuter, à moins qu'on n'attaque ces Quartiers par plusieurs côtés, avec grande supériorité de feu, & de nuit, & lorsque l'on sçait que la Garde est mal disposée, ou trop foible.

Si ce Quartier d'Infanterie ne peut être gardé; il faut d'abord mettre le feu dans tous les endroits, par lesquels il aura pû être abordé, parce que cet embrasement empê-

chera les Troupes de se rassembler & de se former, pour faire plus de résistance, ou quelquefois même de repousser l'attaquant qui sera partagé, & dont le Soldat plus difficile à tenir ensemble de nuit que de jour, pourra s'être débandé pour piller les maisons, avant que de sçavoir si l'on est entiérement maître des Quartiers.

REMARQUES.

J'ai peu vû de mon tems d'enlévemens de Quartiers, qui méritent d'être cités pour exemple, parce qu'ils ont presque toujours été pris avec les précautions requises pour leur sûreté. Ainsi je joindrai à ce Chapitre mes réflexions sur les enlévemens des Corps de Troupes séparés des Armées, qui ont été enlevés par la négligence de ceux qui les commandoient.

Parmi les enlévemens de Quartiers, je rapporterai l'exemple de celui de M. de Monclar arrivé en l'année 1676.

Ce Général aïant voulu faire une course dans la vallée de S. Pierre

derriere Fribourg, fut si négligent pour la Garde de son Quartier pendant la nuit, qu'il fût enlevé, & lui pris caché dans sa maison.

Si M. de Montclar, qui vouloit passer la nuit dans un lieu serré des deux côtés par la montagne, avoit posté plusieurs Gardes, tant aux avenuës du Quartier, que sur la hauteur des deux côtés; que ses troupes eussent fait le biuouaque en disposition de soûtenir les Gardes; & que de sa personne il eût été plus vigilant pendant la nuit, il est certain qu'il ne seroit pas tombé dans l'inconvénient d'être pris deshabillé dans sa maison.

Cet exemple servira à faire connoître, combien la vigilance à la guerre est nécessaire à l'Officier, qui est chargé d'une expédition particuliere, pour prendre ses sûretés pendant le tems du repos, qui est toujours celui que prend un Ennemi, qui cherche à se prévaloir de la nécessité de la nature qui demande du repos, après une longue fatigue.

L'Officier donc qui se trouve dans un quartier de cette espéce, y

doit diſpoſer ſes Gardes de maniere, qu'elles puiſſent donner le tems au Corps des troupes, d'être en état de réſiſter à une ſurpriſe de nuit, où le déſordre ſe met aiſément.

Pour cela elles ne doivent dormir qu'en Bataille & ſous les armes, & pour lui il doit continuellement veiller la nuit, & obliger une partie des Officiers à en faire de même, & ne dormir que le jour; & après qu'il peut être aſſûré qu'il ne peut être approché de l'Ennemi, ſans être aſſez tôt averti, pour avoir le tems de faire ſa retraite, lever ſon Quartier ſans confuſion, ou combattre, s'il croit le pouvoir faire.

En l'année 1693. M. le Comte de Tilly étant venu camper proche de Tongres, pendant que M. de Luxembourg campoit avec ſon armée à l'Abbaïe de Heyleſem ſur la Gethe, ce Général marcha avec un Corps de Cavalerie pour enlever celui de M. de Tilly. Quelques avis qu'il eut de la marche de ces troupes, quoiqu'un peu tard, empêcherent l'enlévement total de ſon camp, qui ne laiſſa pas d'eſſuïer une perte

aſſez conſidérable d'hommes & d'équipages, & n'eut d'autre parti à prendre que celui de la fuite.

Si M. de Tilly avoit eu pendant la nuit pluſieurs Partis ſur l'armée de M. de Luxembourg, il ne ſeroit pas tombé dans cet inconvénient.

En l'année 1694. ce même Comte de Tilly fut enlevé dans un Château, où il avoit pris ſon logement, ſéparé par un marais d'un camp volant, qu'il commandoit près de Tongres.

Exemple qui fait ſentir qu'un homme qui commande, n'eſt jamais excuſable, de ſe loger pour ſa commodité particuliere ſans précaution pour ſa ſûreté, & hors de diſtance de communiquer, ſans aucune difficulté, avec le camp qu'il commande.

En l'année 1707. M. de Vivans campé auprès d'Offembourg avec un Corps de Cavalerie, derriere M. le Maréchal de Villars, qui étoit avec ſon armée à Etlinghen, a été ſurpris dans ſon Camp par ſa négligence pour les attentions requiſes en pareil cas, & totalement enlevé

enlevé avec perte de tous ses bagages. Son Camp étoit fort près des montagnes, & il n'avoit aucun Parti de Dragons à pied dehors de ce côté-là. Il faisoit ce matin là un grand brouillard, ce qui auroit dû augmenter son attention; mais il dormoit tranquilement, & ne put se sauver qu'en chemise dans des vignes proche de sa maison, où il trouva à se cacher.

Cet exemple fait connoître deux choses. La premiere qu'un Général ne doit jamais par prédilection charger du commandement d'un Corps séparé, un Officier Général, en qui il ne connoît pas la vigilance, & l'esprit de précaution requis pour la sûreté de ce Corps.

La seconde, qu'un Officier Général chargé du commandement particulier d'un Corps, se doit continuellement croire en danger d'être surpris par un Ennemi vigilant, & ne doit jamais se relâcher sur les attentions à avoir pour l'entiere sûreté du Corps, dont il est chargé.

CHAPITRE LXVIII.

Des Enlévemens de Convois.

LEs enlévemens des Convois se font, ou dans un païs serré, ou dans un païs ouvert.

Si on attend le Convoi dans un lieu serré, il faut être placé & embusqué long-tems avant qu'il arrive ; soigneux de n'être point découvert ; laisser engager le convoi dans le défilé ; ne l'attaquer que lorsque tout ce qui pourra y entrer y sera entré ; & en charger l'escorte en même tems en tête, au milieu, & en queuë.

Il n'y faut emploïer que de l'Infanterie ; elle se cache plus aisément, dételle les chevaux plus promptement, & se retire avec plus de facilité au gros de l'embuscade, qui doit toujours se tenir ensemble, pour éviter que l'escorte du Convoi ne se rassemble, & ne batte les assaillans.

Si l'on attaque le Convoi dans une plaine, l'embuscade doit être de Cavalerie, éloignée du lieu où

passe le Convoi, cachée ou dans un bois, ou derriere un rideau. Elle doit être séparée en plusieurs Corps; les gros chargéront l'escorte; les petits détachemens dételleront promptement, prendront les devans dans la retraite, & tout le reste de la Cavalerie se réjoindra, pour assûrer le butin, & le ramener en sûreté.

Lorsque j'ai dit, qu'il faut que l'embuscade soit un peu éloignée du lieu où passe le Convoi, c'est parce que l'Officier qui est chargé de sa conduite, pour peu qu'il sçache son métier, a toujours sur les flancs de petits détachemens, pour découvrir ce qui peut venir à lui, & ne s'approche point du bois dans le voisinage duquel il doit passer, qu'il ne l'ait fait fouiller, avec d'autant plus de raison, que comme cette escorte est presque toujours de Cavalerie, & d'Infanterie, lorsqu'elle craint d'être attaquée en plaine par de la Cavalerie, elle s'enferme dans les Chariots, pour s'empêcher d'être forcée; & par le feu de son Infanterie placée derrie-

re les chevaux & Chariots, elle empêche qu'on ne puiſſe dételer aiſément, étant bien rare que l'enlévement du Convoi puiſſe être fait ſi commodément, qu'on en puiſſe ôter à l'Ennemi juſqu'aux chariots, & les conduire avec leurs charges en lieu ſûr, & hors de portée d'être repris par l'Ennemi.

Ainſi comme l'avantage de l'enlévement d'un Convoi, ſoit de vivres, ſoit de munitions de guerre, ne conſiſte qu'à ôter à ſon ennemi les vivres, ou les munitions de guerre, dont le Convoi eſt chargé, il ſuffit preſque toujours d'en amener les chevaux, & d'en brûler, ou rompre les chariots, autant qu'il eſt poſſible de le faire.

REMARQUES.

Je ferai ſeulement remarquer ici par quelques exemples appliqués à mes maximes, quels ont été les inconvéniens des Convois difficiles qu'on a laiſſé paſſer.

Si en l'année 1673. M. de Montecuculli n'avoit pas enlevé le Convoi de pain qui ſortoit de Wirtz-

bourg, pour l'armée de M. le Maréchal de Turenne, il est certain que ce Général Ennemi n'auroit pû forcer M. de Turenne à abandonner la Franconie, pour aller chercher du pain à Philisbourg; & qu'ainsi n'osant laisser l'Armée du Roi au milieu de l'Allemagne, & dans le voisinage des Etats héréditaires de l'Empereur, sans l'observer de près, il lui auroit été absolument impossible de marcher au bas Rhin, d'y arriver avant M. de Turenne, & de se joindre au Hollandois & aux Espagnols.

L'on peut dire qu'en cette occasion, M. de Turenne a eu trop de confiance au traité fait avec M. l'Evêque de Wirtzbourg, qui contre ce traité & sa parole, laissa passer par sa Ville un Corps de Cavalerie de l'armée de l'Empereur, qui enleva ce Convoi au sortir de cette Place.

Si M. le Maréchal de Turenne, à qui il étoit d'une conséquence infinie de tirer son pain de Wirtzbourg, parce qu'il n'avoit point de farine ailleurs plus proche que celles

qui étoient dans Philisbourg, n'avoit pas eu dans cette occasion trop de confiance en un Prince Allemand, dans un tems où il pouvoit être vivement sollicité de manquer à sa parole par M. de Montecuculli, qui étoit avec l'armée de l'Empereur proche de Wirtzbourg aussi, & que M. de Turenne eût eu aux portes de cette Ville un Corps considérable, pour recevoir son Convoi, il est apparent que l'Ennemi n'en auroit pas tenté l'enlévement, parce qu'il ne l'auroit pû faire, sans défiler au sortir de la Ville devant un Corps, qui auroit été en bataille.

On voit par cet exemple d'une faute faite par un des plus grands Capitaines que la France ait eu, de quelle conséquence il est à un Général, de veiller à la sûreté de ses Convois de vivres.

* Les deux convois dont je vais parler, sont ceux qui dans l'année 1708. ont mis nos Ennemis en état de former le Siége de Lille, & de prendre cette importante Place.

Après le combat d'Oudenarde, l'Armée de M. le Duc de Bourgo-

gne s'étoit retirée derriere Gand, & celle de M. de Malboorough s'étoit avancée jusques auprès de Menin, où elle pouvoit avoir des farines pour quelque tems.

L'Infanterie que M. le Prince Eugéne avoit menée d'Allemagne, couvroit Bruxelles; l'Infanterie venuë d'Allemagne avec M. de Berwick étoit dans les Places du Hainaut & de l'Escaut, & la Cavalerie dans celles de l'Artois, pour couvrir ce païs contre les courses de la Cavalerie ennemie de l'Armée de M. de Malboorough.

Dans cette disposition générale des Armées, nos Ennemis conçûrent le dessein du Siége de Lille. Ils firent pour cela venir de Hollande à Bruxelles les vivres & munitions de guerre, qu'ils crurent nécessaires pour commencer ce Siége. Ils assemblérent à Bruxelles sept ou huit mille Chariots, qu'ils chargérent, & les conduisirent jusques au Camp devant Lille, pendant que toutes nos Armées étoient depuis Gand jusques à Tournai.

Je ne m'étendrai point sur ce su-

jet, parce que ſans une volonté déterminée de laiſſer paſſer ce Convoi par mépris pour ſon objet, je ne puis encore comprendre qu'il ait effectivement paſſé, ſans qu'on ait fait la moindre démonſtration pour le troubler dans une marche, dont la file devoit être au moins de cinq lieuës. *

Le ſecond Convoi eſt celui que les Ennemis, pour ce même Siége de Lille, ont tiré d'Oſtende. Il me paroît encore plus ſurprenant. Je n'en répeterai point ici les raiſons, en aïant parlé ailleurs. Pour moi, je crois que la meilleure eſt l'incapacité de M. de la Motthe chargé de l'empêcher de paſſer, lequel non ſeulement ne détruiſit pas ce Convoi avec un Corps infiniment ſupérieur à celui qui lui ſervoit d'eſcorte, mais trouva le moïen de faire battre ſes Troupes par cette foible eſcorte.

Evénement des plus rares! Car il s'eſt vû aſſez ſouvent, qu'un Convoi hazardé a paſſé heureuſement, par la diligence & le ſecret de ſa marche; mais il ne s'étoit point encore vû, qu'un Convoi attaqué par un

Corps

Corps infiniment ſupérieur à celui de ſon eſcorte, ait non ſeulement paſſé tout entier, mais que ſa foible eſcorte ait battu le Corps ſupérieur par lequel elle étoit attaquée. M. de la Motthe étoit réſervé pour un exemple auſſi ſingulier.

CHAPITRE LXIX.

Des Enlevemens de Fourageurs & Pâtureurs.

LEs Fourageurs & Pâtureurs d'une Armée s'enlévent de différentes manieres, ou en détail, ou en général.

Si c'eſt en détail, cela s'exécute par de petits Partis, qui à la faveur des païs couverts, pénétrent dans les fourages ou pâtures, & enlévent quelques chevaux. Cet avantage n'eſt pas conſidérable, parce que ces pertes ſont aiſément réparées, pourvû qu'elles n'arrivent pas trop ſouvent par négligence.

Il n'en eſt pas de même des grands fourages, dont l'enlévement met ſouvent une grande quantité de Cavaliers à pied, & diminuë conſidé-

rablement un Corps entier de Cavalerie. Mais auſſi comme les précautions de l'Armée qui fourage, ſont plus grandes; il faut en ce cas attaquer leſdits fourages avec plus de force & de précaution, & ſe régler, pour exécuter ce deſſein, ſur la connoiſſance exacte du païs où ſe fait le fourage, & ſur la force & la diſpoſition de ſon eſcorte, qu'il faut attaquer avec un Corps fort ſupérieur, qui l'oblige à abandonner les Fourageurs, dont on ramaſſera enſuite les chevaux avec des gens détachés, qui auront été deſtinés à cet uſage.

Une maxine générale, eſt de ne jamais attaquer les Fourageurs, que lorſque les Cavaliers ſont occupés à lier leurs trouſſes, & que leurs chevaux paiſſent.

Il faut que ceux qui ſont chargés de ramaſſer les chevaux, aïent de quoi couper les longes, avec leſquelles les chevaux qui pâturent ſont empêtrés, & même des fouets pour les chaſſer devant eux, parce que les chevaux ſe ſuivent les uns les autres.

C'eſt de cette maniere qu'on doit attaquer un fourage entier, & bien gardé. Car ſi la chaîne qui doit empêcher les Fourageurs d'en ſortir, eſt forcée, & que les Fourageurs ſe ſoient écartés, ou pour courir à des Villages éloignés de l'eſcorte, ou derriere des bois, & des rideaux, hors la vûë deſdites eſcortes, il ne faut pas en ce cas, que l'Officier chargé de l'enlévement du fourage, s'amuſe à en attaquer l'eſcorte. Il doit ſe tenir dans ſon embuſcade avec le gros de ſes Troupes, & faire ſeulement ramaſſer les chevaux, qui auront été emmenés hors de l'enceinte & de la vûë des eſcortes, & garder les Fourageurs, pour qu'il n'y en ait point qui puiſſe aller avertir l'eſcorte. Par cette conduite, il enlévera une grande quantité de chevaux, ſans que l'on s'en apperçoive, qu'au retour du fourage.

Cette maniere ſe pratique plus aiſément dans la ſaiſon avancée; que le Fourageur veut battre du grain dans les granges, parce qu'on trouve les chevaux plus raſſemblés, & par conſéquent plus aiſés à em-

mener ſans bruit, que lorſqu'ils ſont diſperſés dans la plaine.

REMARQUES.

* Je parle dans ce Chapitre de la conduite à tenir, pour enlever les Fourageurs ou Pâtureurs de l'Armée ennemie, ou totalement, ou en partie; & j'ai dit auſſi quelles étoient les précautions à prendre, pour éviter de pareils inconvéniens.

Comme les réflexions à faire ſur ce ſujet me feroient entrer dans un trop long détail de petits exemples, n'aïant vû aucun grand fourage totalement enlevé, ni aucune pâture entiérement ſurpriſe; mais ſeulement des enlévemens particuliers preſque tous arrivés, ou par les fautes faites pour ſe précautionner contre ces pertes, ou par la fureur du Fourageur, qui veut ſortir de l'enceinte pour piller, ou par la négligence des Valets ou Cavaliers, qui vont garder les chevaux à la pâture, je m'abſtiendrai ici de rapporter ces petits exemples, la matiere n'étant pas aſſez conſidérable en elle-même pour m'y engager *.

CHAPITRE LXX.

Des surprises de Passages, ou de Rivieres.

SI l'on veut surprendre un passage, ou de défilés, ou de riviere, on le peut faire avec un Corps de Dragons, afin de prévenir l'Ennemi par la diligence de la marche. On le peut faire aussi avec de petites pieces de canon, & des charetées d'outils, si c'est pour un défilé.

Si c'est pour une riviere, il faut ajoûter un nombre suffisant de pontons, si la riviere n'est pas guéable, * & que l'on ait pu mener avec assez de diligence un Corps d'Infanterie avec les Dragons *. Il faut passer brusquement cette Infanterie de l'autre côté, avec des outils pour s'y retrancher, & assûrer la tête du pont, afin que le passage se puisse faire sûrement & commodément.

L'Armée doit marcher peu de tems après le Corps détaché pour cette expédition, afin qu'il ne soit pas trop de tems sans protection,

étant à préſumer que l'Ennemi fera un effort conſidérable, pour battre ce détachement, & ſe garantir des inconvéniens dans leſquels il pourroit tomber, ſi l'Armée paſſoit, ſans oppoſition, cette riviere, ou ce défilé.

REMARQUES.

Pour prouver par des exemples, que mes maximes pour réuſſir dans cette opération de Guerre ſont ſûres, je rapporterai ici ce que j'ai vû pratiquer en pareil cas, ou ce que j'ai pratiqué moi-même avec ſuccès.

En l'année 1672. les Hollandois aïant perdu leurs Places du Rhin en fort peu de jours, & voïant que l'Armée du Roi marchoit à l'Iſſel, ils en retrancherent les bords, & en gâterent, ou crurent gâter les gués depuis Campen juſqu'à Arnheim, comptant que les Places ſur cette riviere étant munies de fortes garniſons, ils pourroient avec le reſte de leur Infanterie, & toute leur Cavalerie, ſoûtenir au moins quelque tems l'Iſſel retranché, comme je viens de le dire.

Comme l'eſpace qu'ils s'étoient propoſés de défendre, étoit fort étendu, ils ſe trouverent également foibles par tout, & n'y purent faire aucune réſiſtance.

Cet exemple juſtifie qu'il eſt impoſſible de garder les bords d'une riviere, lorſque le terrain à garder eſt d'une grande étenduë, parce que l'Attaquant qui paroît faire effort en pluſieurs endroits, afin de ſéparer les forces de ſon ennemi, & pour lui donner des attentions également éloignées les unes des autres, ſe déterminant enfin contre le lieu, où il trouve le moins de réſiſtance, l'emporte toujours ſur les travaux & la vigilance de ſon Ennemi, principalement lorſqu'il ſe ſert de la nuit pour exécuter ſon entrepriſe, parce que le tems lui eſt favorable, pour cacher le lieu de ſon principal effort.

Je ne parlerai point ici du fameux paſſage dn Rhin à Tolhuis, arrivé preſqu'en même tems que celui-ci, parce que c'eſt une action, où la ſeule témerité a été la raiſon de ſa réuſſite, & qu'elle ne doit jamais être citée comme un exemple à ſuivre.

A la fin de cette même année 1672. M. le Maréchal de Turenne, qui étoit dans l'Electorat de Tréves du côté de Coblentz, aïant été joint par les Troupes que M. le Prince lui avoit envoïées de la haute-Moselle, résolut de chasser de la Westphalie M. l'Electeur de Brandebourg, qui dans cette saison, ne croïant pas qu'il fût pratiquable à M. de Turenne de faire faire un pont sur le Rhin, avoit donné à son Armée des Quartiers d'hiver entre le Rhin & le Wezer, où il la croïoit fort en sûreté.

Cependant M. de Turenne fit faire un pont à Wesel avec tant de diligence, que son Armée passa cette riviere, sans que M. de Brandebourg pût avoir le tems de rassembler ses Quartiers, qu'il leva avec assez de confusion, & qu'il fit marcher séparément jusqu'au-delà du défilé de Berkenbaum, où il n'osa pas même s'arrêter. Il alla encore passer le Wezer, abandonnant ainsi toute la Westphalie à M. de Turenne, qui y racommoda tranquillement, pendant tout l'hiver, son Armée fati-

guée des marches qu'elle avoit faites.

Cet exemple convient parfaitement au deux ſujets de la matiere que je traite dans ce Chapitre. On ne peut trop louer la diligence de M. de Turenne à paſſer le Rhin, avant que M. de Brandebourg eût pû avoir le tems de raſſembler ſes Quartiers, & la vivacité avec laquelle ce grand Général fit marcher ſon Armée juſqu'au défilé de Berkenbaum. Car il eſt certain qu'il n'auroit été d'aucune utilité à M. de Turenne d'avoir paſſé le Rhin dans cette ſaiſon, s'il n'avoit chaſſé M. de Brandebourg de toute la Weſtphalie ; & qu'il n'auroit pu encore établir ſûrement les Quartiers de ſes Troupes, s'il n'avoit pouſſé ce Prince au-delà de ce défilé de Berkenbaum, & du Wezer.

Ainſi dans cette occaſion, je trouve le paſſage d'une grande riviere heureuſement exécuté par la diligence dans la conſtruction d'un pont, dans une ſaiſon auſſi fâcheuſe ; & je vois le fruit du paſſage de cette riviere, en portant l'Armée juſqu'à un défilé, dont la poſſeſſion

donne la tranquillité à des Quartiers ſéparés, que l'on veut faire prendre à cette Armée.

Au mois de Décembre 1688. je ſurpris le pont de Dilinghen ſur le Danube, qui étoit gardé par cinq cens hommes. Les Ennemis avoient coupé l'arche du milieu de ce pont, qui étoit de bois, & y avoient établi un pont-levis, qui ſe levoit du côté de la Baviere, & les cinq cens hommes occupoient une grande redoute au bout du pont en-delà.

Lorſque j'approchai du Danube, je trouvai le pont-levis levé, & cette Garde placée dans la redoute, & ſur les deux côtés du pont derriere le pont-levis. Voilà quelle étoit la diſpoſition des Ennemis. Pour les obliger à abandonner ce pont, voici ce que je fis.

Je reconnus, en m'approchant du pont, que les Ennemis n'avoient point percé ce pont-levis; qu'ainſi les hommes que j'avancerois ſur ce pont, y ſeroient à couvert du feu de l'Ennemi placé ſur le pont, & que ſur le bord de la riviere du côté de Dilinghen, il y avoit des chan-

tiers de poutrelles de ſapin. Je plaçai des Dragons à pied à couvert de ces poutrelles, qui par leur feu ſur les Ennemis, qui étoient ſur la partie du pont au-delà du pont-levis, les obligerent à abandonner cette partie du pont, à la réſerve de ce qui put ſe mettre à couvert contre le pont-levis, qui n'étoit plus protegé que du feu de la redoute. Pour m'en garantir, je fis garnir de poutrelles les gardes-foux du pont, d'où je fis faire un grand feu ſur la redoute, qui étoit dans un terrain plus bas que le pont; & par cette raiſon mon feu ſe trouva ſupérieur à celui de la redoute.

Lorſque je fus proche du pont-levis, je vis que les Ennemis, qui n'avoient coupé que depuis peu de tems l'arche pour y établir un pont-levis, avoient laiſſé de leur longueur les poutres, ſur leſquelles les montans des baſſeculles étoient poſés, qui excédoient de huit ou dix pieds de chaque côté.

Cela me fit penſer à faire pouſſer des poutrelles de deſſus le pont ſur ces poutres; ce qui me donna deux

petits ponts aux deux côtés du pont-levis. De ces deux petits ponts je fis encore pousser des poutrelles sur les bords du pont en dedans du pont-levis, parce que je vis que les hommes qui s'étoient cachés derriere le pont-levis, abandonnoient cet endroit, où ils étoient en sûreté contre mon feu.

Par le moïen de ce nouveau pont, quelques Dragons, avec leurs hâches rompirent la serrure du pont-levis, qui se baissa ; & tous les Dragons marcherent pour attaquer la redoute. Elle fut abandonnée par les Ennemis ; ce qui obligea la Ville d'Ausbourg à douze lieuës de-là de païer la contribution.

Ce n'est point par un esprit de vanité, que je viens de faire un détail circonstancié d'une action que j'ai exécutée ; mais seulement pour faire connoître, que cette espéce d'opération de Guerre se peut exécuter d'une infinité de manieres différentes, dont il faut faire l'application à la nature, & à l'espéce d'entreprise qu'on veut exécuter.

Car dans celle-ci, comment m'au-

roit-il été possible de me rendre maître du pont de Dilinghen, sans canon pour battre la redoute, sans Infanterie, & sans bateaux pour faire une diversion ailleurs, si je n'avois pas fait attention à ce que l'Ennemi n'aïant point crénelé le pont-levis, il ne pouvoit pas m'empêcher d'agir sur toute la moitié du pont, & si je ne m'étois pas servi de ces poutrelles, premierement comme d'un parapet, pour assûrer par mon feu le travail que je faisois faire sur le pont, secondement pour me donner un feu supérieur à celui de la redoute, troisiémement pour faire ces petits ponts, à l'aide desquels je fis rompre la serrure du pont-levis ?

Dans l'occasion dont je vais parler, les Ennemis acheverent un pont sur le Rhin devant moi; sans que je pûsse m'y opposer. Ce fut en l'année 1692.

On sçait que lorsque le Rhin déborde & sort de son lit, il entre dans des vieux lits qu'il occupe par ses eaux, qui laissent pourtant des espaces de terre plus élevés, & qui demeurent à sec entre le véritable lit du Rhin & ces vieux lits. Ce fut

un de ces tems favorables, que les Ennemis campés vis-à-vis de l'Isle de Santhoven, prirent pour faire leur pont.

Notre Général campé à Markeim à neuf lieuës de-là, m'envoïa prendre le commandemenr d'un Corps détaché de son Armée, pour observer les Ennemis de plus près. Lorsque j'y arrivai, je trouvai le pont fait depuis l'Isle de Santhoven jusqu'à la terre, au-devant de laquelle les eaux étoient encore fort hautes dans le vieux lit du Rhin, & toute l'Armée ennemie déja passée sur cet espace de terre, qui étoit fort considérable.

Ainsi n'osant pas me commettre, pour m'opposer à toute l'Armée ennemie, dès que les eaux du Rhin baisseroient,& que le vieux lit seroit à sec, (ce qui arrive en fort peu d'heures,) je fus obligé de me retirer derriere le ruisseau de Spireback, après en avoir donné avis à notre Général.

Cet exemple est rapporté pour apprendre, que lorsque l'on veut s'opposer à la construction d'un pont

ſur une riviere de la nature, dont je viens de dire qu'eſt le Rhin, cela ne ſe peut faire avec ſuccès, qu'avec une Armée égale; un petit Corps n'oſant ſe commettre de près à l'inconvénient de ſe trouver de plein pied devant une Armée ſupérieure, dès que le Rhin en ſe retirant a laiſſé à ſec le terrain de ſon vieux lit, que l'on auroit crû être une riviere, ſi on ne connoiſſoit le païs.

En l'année 1694. M. le Prince d'Orange manqua de diligence dans ſa marche de la Mehaigne à l'Eſcault, & des attentions néceſſaires pour pouvoir avoir un pont prêt dans Oudenarde, pour être placé à Hauterive ſur l'Eſcault avant l'arrivée de l'Armée de M. de Luxembourg. Ainſi il ne put exécuter ſon deſſein de s'emparer de Courtrai, & de prendre ſes Quartiers de fourages aux dépens des Châtellenies du Roi.

Cet exemple juſtifie, que dans les ſurpriſes de rivieres & de défilés, dont la réuſſite eſt capitale pour l'exécution d'un deſſein, il faut que le Général ſoit vigilant pour prévenir ſon Ennemi; actif pour avoir

exécuté ſon deſſein, avant que l'Ennemi ſoit en état de s'oppoſer à l'exécution ; & précautionné contre tous les inconvéniens qui peuvent ſurvenir, & dont ſouvent un ſeul eſt capable de faire manquer le projet.

L'année 1708. me fournit un dernier exemple ſur la matiere de ce Chapitre, & une réflexion conſidérable à faire. C'eſt ſur le paſſage de l'Eſcault à Berkeim, fait par M. le Prince Eugéne, qui a décidé de la perte de la Citadelle de Lille.

J'ai dit ailleurs que M. de Vendôme avoit formé de ſa puiſſante Armée un grand cercle au tour de Lille. Il ſuppoſoit que l'Ennemi dans le centre de ce cercle immenſe n'y pourroit pas ſubſiſter pour les vivres & les fourages, pendant le tems que le Siége de Lille pourroit durer ; qu'il ne pourroit tirer des munitions de guerre de dehors de ce cercle gardé ; & qu'enfin lorſque l'entrepriſe ſur Lille ſeroit manquée, par les beſoins indiſpenſables dont je viens de parler, le Prince Eugéne ne pourroit ſortir de ce cercle, ſans tomber dans quelque inconvénient capital.

Cette ſuppoſition ſuivant mes principes, étoit généralement fauſſe. Je l'ai prouvé, lorſque j'ai parlé du ſyſtême de la Guerre défenſive de Piémont, qu'il eſt aïſé d'appliquer à ce ſujet. Lorſque j'ai parlé des enlevemens de convois, j'ai encore fait voir, que la ſuppoſition de ce cercle, par rapport au Siége de Lille, avoit été fauſſe pour les munitions de guerre, que les Ennemis avoient tirées d'Oſtende, lorſqu'ils n'avoient pû en tirer de Bruxelles.

Je ſçai que l'on me dira ſur l'application à mon ſujet des paſſages de rivieres, que ma réflexion n'eſt pas juſte, parce que ce n'eſt point par la faute de M. de Vendôme, que les convois d'Oſtende ont continuellement paſſé ; & que c'eſt à M. de la Motthe ſeul qu'il faut s'en prendre : j'en conviens. Mais que M. de Vendôme ait crû, que par la diſpoſition de ſes Poſtes le long de l'Eſcault, depuis Tournai juſqu'à Gand, il ſeroit aſſez-tôt raſſemblé, pour s'oppoſer efficacement au lieu où l'Ennemi feroit ſon principal effort, ſoit pour paſſer ſous la protection

d'Oudenarde, ſoit pour faire ailleurs ſes ponts ſur l'Eſcault ; c'eſt ce que je ne puis jamais imaginer que M. de Vendôme ait pû croire ; il a trop bon eſprit pour cela.

Car premierement, l'avantage des bords de l'Eſcault dans tout cet eſpace, eſt pour celui qui ſe trouve entre la Lys & l'Eſcault. Ainſi il a toute la facilité, pour établir avantageuſement ſes bateries de canon, pour ſoûtenir la conſtruction de ſon pont, & protéger ſon débouché.

Secondement, la riviere eſt étroite ; & par conſéquent il faut peu de bateaux pour faire un pont, & peu de tems pour le conſtruire.

Troiſiémement, dans ce tems là les nuits étoient fort longues ; & par conſéquent les mouvemens de l'Ennemi long-tems inconnus.

Ainſi je ſuis perſuadé, que quand même M. de Souternon, vis-à-vis duquel M. le Prince Eugéne a fait ſon pont & paſſé l'Eſcault, auroit fait ſon devoir pour interrompre la conſtruction de ce pont, M. de Vendôme n'auroit pas encore eu aſſez de tems, pour raſſembler un

Corps capable de s'oppofer au débouché de M. le Prince Eugéne, que j'ai toujours crû maître de paffer l'Efcault, lorfqu'il lui feroit utile de le faire, dans la difpofition où M. de Vendôme s'étoit mis pour l'empêcher.

Je finirai donc mes réflexions fur cette maniere en difant, que le Général qui s'étend le plus pour empêcher que fon Ennemi ne lui furprenne le paffage d'une riviére, eft celui qui s'oppofe le moins efficacement à cette opération de guerre; & que le feul moïen fûr de s'oppofer à l'exécution d'un pareil projet de fon Ennemi, eft de fe tenir enfemble, à une portée raifonnable des lieux où l'Ennemi peut entreprendre de paffer, & d'avoir des gens fort alertes fur le bords de la riviére, pour être continuellement averti des démonftrations de fon Ennemi, & qui foient capables de difcerner les efforts apparens d'avec les véritables, afin que l'on ait le tems de fe porter avec toute l'Armée fur l'Ennemi pour le combattre, foit avant qu'il foit entiérement

passé, soit avant qu'il ait pu se former, & être en disposition de combattre après avoir passé.

Cette maxime est également bonne à suivre, pour empêcher un Ennemi de passer une riviere, ou un défilé considérable; parceque dans ces deux occasions le succès est certain, pourvû qu'on soit en force devant son Ennemi, & qu'on le combatte, avant qu'il soit entiérement passé, ou qu'il soit formé, & en état de combattre, comme je viens de le dire.

CHAPITRE LXXI.

Des enlevemens de Gardes.

LEs enlévemens des Gardes ne sont pas souvent d'une grande utilité, * & ne sont que d'éclat pour ceux qui les font, parce que * cela présuppose toujours vigilance de la part de l'Ennemi, & négligence de la part de l'Officier qui est de garde, ou incapacité de celui qui l'a posté.

Comme j'ai déja dit dans le Chapitre où j'ai parlé des campemens,

que les armées étoient gardées, & se reposoient sur la vigilance, & bonne disposition des Gardes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, je ne traiterai ici que des manieres différentes de les enlever.

Les Gardes fixes sont celles de l'Infanterie ; car celles de Cavalerie se changent de Postes de jour & de nuit. Celles qui sont fixes s'enlévent difficilement, à moins d'une excessive négligence de la part de l'Officier qui les commande, ou qu'elles soient à une trop grande distance de l'Armée, ou des autres Postes qui les doivent protéger, ou du moins voir, pour pouvoir avertir l'Armée que ces Gardes sont attaquées.

La maniere d'enlever ces Gardes fixes, est d'avoir bien fait reconnoître, quand on les veut attaquer, leur situation par des Espions, & les précautions qu'elles prennent, ou négligent pour leur sûreté ; ce qu'on exécute, quand on est bien instruit, la nuit, ou à la pointe du jour. On les enléve rarement, quand on ne les peut attaquer que

par leur tête. Il faut, pour réuſſir dans cette eſpéce d'entrepriſe, les pouvoir attaquer par derriere.

Quant aux Gardes de Cavalerie, le tems le plus propre pour les enlever, eſt celui qu'elles marchent à leurs Poſtes de jour, & un moment aprés qu'elles ont fait faire leurs découvertes; en quoi elles pourroient avoir eu de la négligence, ſoit en cas que le Poſte de cette Garde ſe trouvât trop près de quelque bois, où il n'y auroit point d'Infanterie, ſoit en cas que la Garde eût été poſtée ſur une hauteur, & qu'il ſe trouvât entre elle & l'Armée des vallées, ou un peu couvertes, ou tournantes, à la faveur deſquelles cet enlévement ſe peut faire, en attaquant la Garde par derriere, où elle n'a ſouvent qu'une vedete, pour avertir l'Officier de ce qui vient du côté du Camp.

En un mot, une Garde de Cavalerie vigilente & bien poſtée, eſt rarement enlevée. Elle peut être attaquée & battuë; ce qui n'arrive auſſi que par la préſomption de l'Officier qui la commande, car il ne ſe doit

pas commettre, & pour peu que la troupe qui vient à lui ſoit ſupérieure, il doit ſe replier ſagement ſur le Camp, & y donner avis de ce qui ſe paſſe, afin qu'on ait le tems de faire marcher quelque Piquet pour la ſoûtenir.

Ainſi comme l'avantage de l'enlévement d'une Garde du Camp n'eſt pas conſidérable, je n'en parle que pour ne rien oublier des opérations de guerre.

Il n'y a qu'un ſeul cas, auquel cet enlévement eſt profitable. C'eſt celui auquel il pourroit être fait ſi totalement, qu'à ſa faveur, toute l'Armée pût s'approcher de l'Ennemi, & entreprendre, ſans qu'il eût été averti par cette Garde, ſur la vigilance de laquelle il ſe repoſe; mais cela n'arrivera jamais, quand les Gardes ſeront bien placées.

CHAPITRE LXXII.

Des enlévemens de Bagages.

LEs enlévemens des Bagages ſont d'éclat & d'utilité, parce qu'ils jettent les Officiers qui les

ont perdus, dans de grandes néceſſités, & leur ôtent la confiance en leur Général, qui ne peut jamais tomber dans cet inconvénient que par ſa faute, & par manque de précaution dans les marches, ſoit pour n'avoir pas couvert les colonnes des Bagages de celles des Troupes, ſoit pour les avoir laiſſées en arriere, comme quelquefois une grande marche peut forcer à le faire, ſans leur avoir donné une eſcorte ſuffiſante.

On ne ſçauroit donner de maximes particulieres pour cette ſorte d'expédition. Sa réuſſite dépend de la vigilance de celui qui la veut entreprendre, & de la négligence, ou manque de précaution du Général ennemi, ou de l'Officier chargé de la conduite deſdits Bagages.

On dira ſeulement, que ces enlévemens ſe font, ou proche, ou loin & hors de portée de l'Armée.

S'il ſe font proche, il ſuffit d'enlever les chevaux des Chariots & les mulets; parce que les Chariots abandonnés feront très-ſûrement pillés, & leurs charges perduës pour

pour ceux à qui elles ſont, & que les mulets étant ordinairement chargés de ce qu'il y a de plus précieux, ils ſeront aiſément pillés, pour peu qu'on les éloigne du lieu où ils auront été enlevés.

Si ces enlévemens ſe font loin de l'Armée, & hors de ſa portée, comme par exemple, lorſqu'elle a une marche longue & vive à faire, qu'elle eſt débarraſſée de ſes gros Bagages, & qu'on croit par la marche les couvrir aſſez, on peut en ce cas prendre la colonne de Bagages par la tête; en détourner la marche; garnir les flancs de la colonne de petits détachemens pour empêcher que les valets ne détellent les chevaux, & n'abandonnent les Chariots, ce qui cauſeroit beaucoup d'embarras dans la marche pour s'éloigner de l'Ennemi; & tenir à la queue deſdits Bagages, tout le gros du Corps qui a fait l'enlévement, dont il ne faut point permettre le pillage aux Troupes, qu'on ne ſoit en lieu bien ſûr.

Je ſuppoſe qu'on aura commencé l'action par battre l'eſcorte de

ces Bagages, ou au moins l'avoit mise en fuite.

REMARQUES.

Je parle dans mes maximes de la conduite à tenir, lorsque l'on veut enlever les bagages d'une Armée, qui se néglige sur les attentions nécessaires pour leur conservation.

J'ai vû beaucoup d'occasions, où par la faute des valets indociles, il y a eu des Bagages enlevés & pris. Cet inconvénient se peut éviter par la bonne discipline d'une Armée, qui veut prendre dans ses marches toutes les précautions nécessaires pour leur sûreté, & dont j'ai parlé ci-dessus.

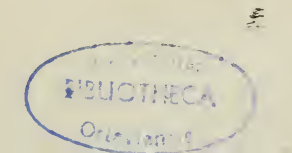
Je me contenterai donc ici de rapporter quelques exemples de Bagages enlevés de différentes maniéres, & dans des occasions de différente espece, pour faire voir quelles ont été les fautes, qui ont été faites dans leur marche, ou dans leur disposition.

Le premier exemple est celui où M. de Luxembourg, encore attaché à M. le Prince, enleva tous les

Bagages de l'Armée de M. de Turenne : voici le fait.

M. de Turenne voulant faire faire à son Armée une marche vive, pour venir au secours d'Arras, laissa tous ses Bagages sous la conduite de M. de Siron Lieutenant Général, avec une escorte qu'il crut suffisante pour leur sûreté.

Lorsque M. de Siron se vit à la vûë du Camp de M. de Turenne, & dans une grande plaine fort découverte, il crut les Bagages en sûreté; & se négligeant pour le reste de leur marche jusqu'à ce qu'ils fussent entiérement entrés dans le Camp, il prit le devant avec la tête de l'escorte, pour aller rendre compte à M. de Turenne du succès de sa marche. M. de Luxembourg qui étoit embusqué avec un Corps de Cavalerie, à portée de la colonne des Bagages, voïant cette négligence, marcha diligemment à la tête de cette colonne, en détourna la marche qu'il fit diriger sur saint Pol, où il conduisit tous les Bagages de l'Armée, sans qu'elle en fût avertie, sinon lorsque l'on vit que les Baga-



ges, que M. de Siron assuroit entrer actuellement dans le Camp, ne parurent pas.

Cet exemple fait connoître, combien il est ordinaire à la Guerre, d'y être châtié par son Ennemi des moindres négligences sur les attentions nécessaires à avoir pour la sûreté. Car dans cette occasion, M. de Siron ne perdit les bagages de l'Armée, que parce qu'il ne crut pas que l'Armée ennemie, enfermée dans ses lignes de circonvallation devant Arras, aïant deux Armées si proches de son Camp, & qui y étoient à dessein d'attaquer les lignes, songeât à en faire sortir un Corps considérable de Cavalerie, pour une entreprise de cette nature.

Le second exemple de la perte des Bagages est d'une espéce différente. Dans l'article précédent j'ai fait voir les Bagages d'une Armée perdus par la négligence de l'Officier chargé de leur conduite, pendant une longue marche qu'il faisoit derriere l'Armée, dont il étoit même éloigné de plusieurs journées.

Dans celui-ci je parlerai d'une

occasion, où les Bagages d'une Armée ont été enlevés à un décampement; ce qui n'est point ordinaire, parce que dans cette circonstance l'on prend les mesures nécessaires, pour débarrasser la marche de l'Armée de ses Bagages, en faisant préceder leur marche de celle de l'Armée, ou en les couvrant du Corps de l'Armée même.

Les Ennemis en décampant de Seneff devant l'Armée de M. le Prince, négligérent toutes ces attentions pour la marche de leurs Bagages, qu'ils firent à la vérité derriere leur Armée, mais qui marcherent trop peu de tems avant l'Armée; de sorte que les premieres Troupes de leur arriere-Garde, qui furent battuës, découvrirent absolument la colonne des Bagages de l'Armée Hollandoise, qui furent entiérement enlevés.

Le troisiéme exemple de Bagages perdus est celui de Ramillies, qui est encore d'une espéce différente des deux premiers, dont je viens de parler.

Quoiqu'il soit fort ordinaire qu'-

une Armée battuë * perde * une grande partie de ses Bagages, quand elle n'a pas eu le tems de s'en débarrasser dans sa marche, ou qu'elle n'a pas pû les renvoïer sous quelque Place en arriere, ou même derriere une riviere; cependant dans l'occasion présente, il a été tout nouveau qu'un Général, qui marche en avant sur son Ennemi, qu'il croit pouvoir trouver dans sa marche, ne prenne aucune précaution pour se débarrasser de ses Bagages, & les fasse marcher entre ses deux lignes.

C'est cependant ce qui est arrivé dans cette occasion, où M. le Maréchal de Villeroi est non seulement tombé dans ce premier inconvénient, pour la maniere de faire marcher ses Bagages derriere l'Armée, lorsqu'elle marche en avant, mais même dans un second beaucoup plus considérable, puisqu'il a fort influé sur le désordre qui se mit dans les Troupes, & qui a été, qu'aïant plus de cinq heures de tems pour faire au moins sortir ses Bagages d'entre les lignes, & les renvoïer derriere l'Armée, il négligea cette

attention néceſſaire pour combattre. De maniere que quand la premiere ligne de la droite fut attaquée, il ne fut pas poſſible à la ſeconde ligne de marcher de front, pour ſoûtenir la premiere, lorſqu'elle eut été miſe en déſordre par l'Ennemi, & elle en fut empêchée par la quantité de Bagages, qui ſe trouverent entre les deux lignes.

Toutes les autres pertes de Bagages que j'ai vûës, ou qui ſont arrivées depuis que je ſers, n'ont point été générales. Ainſi je n'entrerai point dans ce détail.

Je dirai ſeulement, que cette eſpéce d'inconvénient à la Guerre n'arrive preſque jamais, que par le manque d'attention du Général dans la diſpoſition de ſa marche. Lorſqu'il convient de faire marcher les Bagages en dehors des colonnes des Troupes, ſi leur eſcorte n'eſt pas ſuffiſante, ou qu'elle ſoit mal diſpoſée, il arrive ſouvent que l'Ennemi aura des Partis embuſqués aux aîles, ou à la queuë de l'Armée, qui enléveront des Bagages en détail.

Si lorſque le Général fait marcher

ſes Bagages entre les colonnes des Troupes, les Officiers chargés de leur eſcorte, leur laiſſent devancer la tête des colonnes des Troupes, ou les laiſſent trop en arriere des colonnes, il peut encore arriver que des Partis embuſqués à la tête de la marche, ou qui la ſuivent, enlévent des Bagages trop preſſés d'arriver au Camp avant les autres, ou trainans derriere l'Armée.

Il ſe perd auſſi aſſez ſouvent des Bagages par l'indocilité des valets, qui ne veulent point ſuivre la colonne, & qui s'en écartent, ſans que les Officiers commandés pour les eſcortes, puiſſent les voir; ce qui eſt un inconvénient ordinaire dans les marches de nuit. Mais ce malheur particulier ne peut être imputé ni au Général, dont la diſpoſition pour la ſûreté des Bagages de ſon Armée eſt bonne, ni au manque d'attention & de vigilance de l'Officier, qui commande l'eſcorte.



CHAPITRE LXXIII.

Des surprises dans les Marches.

IL n'en est pas de même des surprises, qui peuvent s'exécuter sur une Armée qui marche près de son Ennemi, soit en lui présentant le flanc, soit en se retirant devant lui, soit en marchant en avant. Il faut toujours marcher à cette sorte d'expédition avec l'Armée entiere, afin d'être en état de profiter du désordre, où on aura jetté son Ennemi.

Il est impossible de le prévoir entiérement; cela dépend absolument de la posture dans laquelle on le trouvera. On doit dire en général qu'en ce cas, l'Ennemi doit être attaqué, s'il se peut, sans qu'il en ait connoissance, avec force & impétuosité en plusieurs endroits à la fois; qu'il faut que les Troupes qui attaquent, soient soûtenuës de près, afin de renverser les Corps qu'elles chargent sur ceux, qui au bruit de l'attaque, voudront se mettre en posture de les soûtenir; parce que cette seconde ligne qui s'avancera

en bon ordre, décidera par sa contenance, & forcera l'Ennemi à une fuite honteuse.

Cette maxime regarde l'Armée, qui seroit assez imprudente pour marcher en prêtant le flanc à son Ennemi, ou celle qui sans précaution marcheroit en avant. Cette espéce d'action peut souvent être décisive pour toute la Campagne.

On trouve aussi souvent occasion d'entreprendre avec succès sur une arriere-Garde. Ces sortes d'affaires cependant sont rarement décisives. Elles doivent être entreprises avec vivacité & diligence; mais il ne faut commettre à leur exécution que ce qu'il faut de Troupes, pour renverser seulement l'arriere-Garde ennemie.

Le reste doit être conservé en Corps, pour recevoir les Troupes qui ont chargé, qui fort aisément peuvent être mises en desordre, & ramenées par les Ennemis, qui prendroient un fort grand avantage sur vous, si on avoit négligé de tenir ensemble un Corps capable de soûtenir & recevoir les Troupes, qui

reviendroient de charger cette arriere-Garde.

C'eſt la nature du païs qui rend cette entrepriſe conſidérable. S'il eſt ouvert, elle ne peut produire un grand effet, parce qu'elle ne peut être exécutée, que contre un petit Corps de Cavalerie, dont la retraite au Corps de l'Armée eſt très-facile ; * & que d'ailleurs on peut voir venir de loin le Corps qui marche pour entreprendre ſur l'arriere-Garde, en ſorte qu'il eſt aiſé de prendre des meſures pour rompre ſon deſſein. *

Au contraire, ſi l'Armée ennemie, en ſe retirant, avoit des défilés à paſſer, ou des rivieres, & qu'elle le fit ſans précaution, elle pourroit fort aiſément perdre une grande partie de ſes Troupes, ſi elles ſe trouvoient attaquées par un Corps ſupérieur en-deçà du défilé, ou de la riviere que le reſte de l'Armée auroit déja paſſé, ou bien où elle ſe ſeroit engagée.

En général, il faut pour entreprendre ſur une Armée qui marche, en être à portée raiſonnable, afin que les Troupes deſtinées à cette

expédition, lorſqu'elles arrivent, ne ſoient pas trop fatiguées, ni trop éloignées du Corps entier de l'Armée; parce qu'elles auront à faire à des Troupes qui ne ſont pas fatiguées, & que la retraite ſeroit trop difficile, ſi l'Ennemi marchoit à elles, & les ſuivoit vivement dans leur retraite.

REMARQUES.

Je parlerai ici des ſurpriſes, qui ſe peuvent exécuter contre une Armée qui marche, ſoit en avant, ſoit en arriere, ſoit en préſentant le flanc.

Le premier exemple que j'en rapporterai eſt celui de Seneff en l'année 1674. qui eſt dans le cas d'une Armée, qui proche de celle de l'Ennemi, marche imprudemment en lui prêtant le flanc, & qui hazarde de paſſer ſans précaution les défilés, qui ſe trouvent au commencement de ſa marche, & lorſqu'elle eſt le plus à portée de ſon Ennemi.

J'ai déja parlé de cette grande action, en réflechiſſant ſur la matiere des Chapitres précedens. Ainſi ce que j'en dis ici n'eſt que pour juſti-

fier par un fameux exemple, que l'on peut entreprendre ſur une Armée ennemie, qui marche en prêtant le flanc de trop près, ſans avoir pris les précautions néceſſaires pour aſſurer ſon mouvement.

Le ſecond exemple, eſt celui du combat de Leuze en l'année 1691. Il tombe dans le cas d'une Armée, qui ſe croïant hors de portée de celle de l'Ennemi, hazarde de marcher en arriere, en laiſſant ſon arriere-Garde en bataille à la tête du Camp qu'elle quitte, ſéparée par un ruiſſeau du Corps de l'Armée qui eſt en pleine marche, & qui après avoir paſſé le ruiſſeau, ne ſe forme point pour recevoir ſon arriere-Garde & la proteger, juſqu'à ce qu'elle ait paſſé le ruiſſeau.

Une régle certaine à la Guerre pour faire tous les mouvemens avec ſûreté, eſt de les faire, quelque éloigné que l'on ſoit de ſon Ennemi, avec les mêmes attentions, que ſi l'on étoit à ſa vûë; parce que l'on doit ſuppoſer, que l'Ennemi peut avoir été averti de la maniere négligente, dont on feroit ce mouve-

ment, & qu'il s'eſt mis en état d'en profiter.

Dans cette occaſion, M. le Prince d'Orange campé à Leuze, le ruiſſeau de la Catoire derriere lui, ne crut pas que M. de Luxembourg, ſous Tournai à ſix lieuës de lui, pût être aſſez tôt averti de ſon décampement, pour pouvoir faire cette marche de ſix lieuës, & tomber ſur ſon arriere-Garde, avant qu'elle eût paſſé le ruiſſeau de la Catoire.

Ce fut cette confiance, qui le fit battre. * M. de Luxembourg étoit attentif ſur ce décampement, dont il crut pouvoir profiter, en cas que M. le Prince d'Orange hazardât de marcher ſans les précautions requiſes en pareil cas. Lorſque ce Général arriva à Leuze avec ſa Cavalerie, il vit l'arriere-Garde des Ennemis ſeule en-deçà du ruiſſeau de la Catoire. Il la fit charger avec tant de vivacité, qu'il la battit entiérement à la vûë de M. le Prince d'Orange, qui ne put remedier à la faute qu'il avoit faite, de n'avoir pas aſſez de ponts ſur le ruiſſeau, pour faire cette marche en arriere ſur plu-

ſieurs colonnes, & de n'avoir pas placé de l'Infanterie ſur le bord du ruiſſeau en-delà, pour recevoir ſa Cavalerie, en cas qu'elle fût chargée. *

Le troiſiéme exemple eſt celui du combat de Luzara en 1702. qui tombe dans le cas d'une Armée, qui marche en avant ſur ſon Ennemi, & dont un Corps détaché de l'Armée pour éclairer ſa marche, ne ſe porte pas aſſez en avant, au-delà du terrain que l'Armée veut occuper pour ſon Camp.

* Dans cette occaſion M. le Prince Eugéne campé dans le Seraglio, avoit paſſé le Pô ſur ſon pont de Borgoforte avec toute ſon Armée, ſans que M. de Vendôme en pût être averti. Il étoit même en bataille derriere une digue du Zero, preſque à la tête du terrain que l'Armée du Roi alloit occuper pour ſon Camp, ſans que perſonne du Corps détaché pour éclairer la marche eût ſongé à monter ſur cette digue, pour reconnoître le païs au-delà. Ainſi l'Armée du Roi alloit être ſurpriſe & battuë un moment après ſon

arrivée sur le terrain de son Camp; & sans quelques fossés, & des haïes, qui se trouvoient fort près du Camp, & qui empêcherent l'Ennemi de marcher de front, selon toutes les apparences, la décision de ce combat nous auroit été fort désavantageuse. *

Le quatriéme exemple est celui de la bataille de Spire, qui tombe dans le cas d'une Armée, qui marche en colonne à son Ennemi, qu'elle veut combattre, & qui cependant le bat effectivement dans cette posture, & sans se mettre en bataille.

Quoique cette action ait été heureuse, je ne laisserai pas de blâmer la conduite de M. de Tallard en cette occasion, & de dire, qu'un bonheur arrivé sans raison, & contre les bonnes maximes, ne doit jamais servir de régle.

Le cinquiéme exemple est celui de la bataille de Cassano, qui tombe dans le cas d'une Armée, qui cotoïant dans sa marche celle de son Ennemi, dont un païs couvert, & une petite hauteur lui ôtent la

vûë,

vûë, croit que parce qu'elle eſt couverte d'un ruiſſeau, elle peut impunément s'étendre ſi près de ſon Ennemi, dont elle ignore les mouvemens, & hazarde de tenir ſa ligne ſéparée par les branches de ce ruiſſeau.

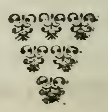
Il eſt conſtant que ſi l'Officier Général de l'Armée de M. le Prince Eugéne, qu'il avoit laiſſé vis-à-vis de Paradis, pour montrer toujours une tête à M. de Vendôme, n'eût pas marché ſitôt pour rejoindre l'Armée de ce Prince, & que le Corps de Troupes de l'Armée du Roi, qui s'y trouvoit oppoſé, n'eût pas de ſon côté marché avec une diligence extrême pour rejoindre M. de Vendôme; il eſt conſtant, dis-je, que M. le Prince Eugéne, qui avoit attaqué avec ſuccès le pont de Caſſano, qui ſe trouvoit dans le centre de la marche de l'Armée, l'auroit ſéparée dans ſon centre même, & l'auroit enſuite facilement battuë.

Le ſixiéme exemple eſt celui de la bataille de Ramillies, qui tombe dans le cas d'une Armée, qui mar-

chant en avant, pourtant sur deux lignes, voit venir à elle l'Armée ennemie en colonne d'assez loin, pour avoir le tems de se former, & se mettre en bataille.

Dans cette triste occasion, M. le Maréchal de Villeroi demeura immobile pendant plus de cinq heures, dans l'ordre de bataille où il se trouvoit, sans songer à changer sa disposition sur celle qu'il voïoit prendre à son Ennemi, auquel il laissa prendre tous les avantages du terrain, qu'il pouvoit lui ôter en changeant sa disposition.

Tous ces exemples allégués sur la matiere des surprises d'une Armée dans ses marches, dont les espéces se trouvent toutes différentes, justifient les maximes que j'établis pour les faire sûrement, & font connoître, qu'un Général ne fait guéres de fautes de cette nature devant un Ennemi attentif & vigilant, sans en être châtié.



CHAPITRE LXXIV.

Des surprises de l'Armée entiere.

IL est quelquefois arrivé qu'une Armée entiere a été surprise dans son Camp, principalement lorsqu'elle l'avoit mal pris, ou en se soumettant à des hauteurs, qui peuvent être occupées avant qu'elle s'y soit placée, on en se laissant serrer dans les fourages, ou dans les vivres. Ces inconvéniens sont si dangereux, qu'ils entraînent presque toujours la perte de l'Armée entiere.

Cette sorte d'action, qui devient grande en général, ne s'exécute pas toujours avec brusquerie, comme la plûpart des autres surprises. Il y faut marcher de nuit, avec secret & diligence, si c'est pour occuper des hauteurs sur le Camp ennemi ; mais lorsqu'on y est arrivé avec toute l'Armée, il faut bien reconnoître le Poste, afin de profiter de toutes les fautes que l'Ennemi aura faites.

S'il avoit derriere lui des défilés,

il ne faut pas lui donner le tems de les ouvrir, d'y placer son Infanterie, son canon, d'y retirer ses bagages, & ensuite d'y faire entrer sa Cavalerie, à la faveur de la nuit.

S'il avoit derriere lui une riviere, ou un ruisseau, il ne faut pas lui donner le tems d'y faire plusieurs ponts, & de se retrancher à la tête de son Camp, ni de l'autre côté de la riviere ou du ruisseau, & de placer son Infanterie & son canon dans ses retranchemens, pour couvrir les flancs de ses ponts.

S'il n'est pas tant soumis aux hauteurs qui auroient été occupées, qu'il ne lui restât un terrain égal pour pouvoir se mettre en bataille, il faut, avant que de marcher à lui, & en y marchant, le faire continuellement tourmenter par l'Artillerie, afin d'augmenter, par le fracas du canon, la terreur que la présence de l'Armée aura donnée à l'Ennemi, & ne lui pas donner le tems de se mettre en bataille, ou même de se retrancher.

Si l'Ennemi est placé de maniere, que sans pouvoir prendre de grands

avantages ſur lui par la ſituation de ſon Camp, il ne vous laiſſe que ceux de s'être ſerré dans ſes fourages, il faut s'approcher de lui avec circonſpection, y demeurer avec patience, laiſſer par le tems croître ſes beſoins, ſe retrancher même, pour lui ôter la penſée de combattre, dans la vûë de ſe retirer par un coup heureux de l'embarras, dans lequel il eſt tombé par ſa faute, bien obſerver ſes mouvemens, & le fatiguer tellement, tant de jour que de nuit, qu'avec un peu de tems on réduiſe ſa Cavalerie à de grandes extrémités, en ne lui laiſſant ni le tems, ni le moïen de dérober des petits reſtes de fourages, ou de ſubſiſter de quelques pâtures, dont il ſeroit à portée.

Ce cas arrive rarement dans le cours de la Campagne; & on ne peut guéres compter qu'un Général ennemi ſoit aſſez imbécile, pour tomber dans cet inconvénient. Il peut ſeulement arriver, & même ce cas n'eſt pas rare, que par la néceſſité abſoluë de reſter dans un Poſte, il ruine tellement ſa Cavalerie, qu'il

en coûte beaucoup à ſon Prince pour la rétablir.

Si l'Ennemi s'eſt campé de maniere que l'on puiſſe ſe placer entre ſon Armée, & le lieu d'où il tire ſes convois, comme il ne faut que 24. heures pour rendre ſon beſoin ſans remède, il faut lui ôter tout moïen de faire un coup de déſeſpoir, ſe poſter avantageuſement près de lui, s'y bien retrancher, traiter même avec inhumanité ceux que la faim contraindra de ſortir de ſon Camp, & qui viendront ſe rendre à vous, afin que la néceſſité des vivres devenant générale, elle force toute l'Armée, ou à ſe perdre, en combattant avec déſavantage, ou à ſe rendre à diſcretion.

REMARQUES.

Je rapporterai ſur cette matiere, quelques exemples, dont les événemens ont été différens.

En l'année 1675. l'Armée commandée par M. le Maréchal de Créqui, fut entierement ſurpriſe dans ſon Camp près de Conſarbrick; puiſqu'elle ne s'attendoit point à

combattre ce jour-là : auſſi fut-elle battuë.

J'ai parlé ailleurs des fautes que ce Général avoit faites dans cette occaſion, & dont il a profité dans toute la ſuite de ſa vie, par ſon application à ne ſe négliger ſur aucunes des attentions néceſſaires, pour ſe procurer des ſuccès heureux. L'article ſuivant va le prouver.

En l'année 1677. M. de Créqui ſurprit l'Armée entiere de M. le Duc de Saxe-Eiſenack. L'effet en fut ſi ſingulier, qu'il mérite un détail exact.

M. d'Eiſenack après avoir repaſſé impunément le Rhin à Huningue devant M. de Montclar, crut encore pouvoir ſe tenir ſur la Kintze proche du Fort de Kell devant ce même Général, dans le tems que M. le Maréchal de Créqui ramenoit ſon Armée en Alſace, en cotoïant toujours celle de l'Empereur, commandée par M. le Duc de Lorraine, qui pendant quatre mois avoit inutilement tenté de rentrer dans ſon païs, ou en Champagne, par la Saare, la Moſelle, & la Meuſe.

Ce Prince revenoit donc dans la

baſſe-Alſace ; mais M. le Maréchal de Créqui l'avoit obligé par ſa ſage conduite, à ne rentrer dans cette Province, que par le côté du Palatinat ; de ſorte que le Maréchal de Créqui avoit gagné pluſieurs marches ſur lui.

Cependant M. d'Eiſenack placé, comme je l'ai dit, crut pouvoir attendre en ſûreté, que l'Armée de M. de Lorraine ſe fût aſſez approchée de Strasbourg pour la pouvoir joindre : mais M. le Maréchal de Créqui, plus vif que lui, paſſa le Rhin avec une partie de ſon Armée, laiſſant l'autre en-deçà de cette riviere, où elle pouvoit être quelques jours en ſûreté par l'éloignement de l'Armée de M. de Lorraine, & marcha à la Kintze avec tant de diligence, que M. d'Eiſenack, qui ne croïoit avoir devant lui que le Corps commandé par M. de Montclar, ſe trouva ſurpris de ſi près, qu'il fut contraint, pour éviter la perte entiere de ſon Armée, de ſe jetter par le Fort de Kell dans une Iſle du Rhin vis-à-vis de Strasbourg, d'où il ne reſſortit, que par un paſſeport pour

lui & pour toute ſon Armée, que M. le Maréchal de Créqui lui donna, avec un ſeul Trompette pour le conduire.

La crainte que M. le Maréchal de Créqui eut que la Regence de Strasbourg, dans ce tems-là Ville Impériale, ne laiſſât rentrer M. d'Eiſenack en Alſace, où il auroit joint M. de Lorraine, dont il auroit conſidérablement renforcé l'Armée, affoiblie par les pertes & les fatigues de la Campagne qu'elle venoit de faire, fut la raiſon qui obligea M. de Créqui à donner ce glorieux paſſeport, conçu dans des termes tout-à-fait humilians pour M. d'Eiſenack, à qui notre Général permettoit de s'en retourner en Allemagne avec toute ſon Armée par un chemin marqué, avec défenſe à aucun Officier, Cavalier, ou Soldat de l'Armée du Roi, de faire aucun tort, ni empêchement à M. le Duc d'Eiſenack, ni à ſon Armée, s'en retournant en Allemagne.

Par ces deux exemples on voit, qu'on peut dire qu'une Armée a été ſurpriſe de pluſieurs manieres diffé-

rentes. Dans le premier exemple, l'Armée de M. le Maréchal de Créqui a été ſurpriſe, puiſqu'elle a été forcée à combattre ſans l'avoir prévû, ſans le vouloir, & dans le tems que ſa Cavalerie étoit au fourage, & les chevaux de ſon Artillerie emploïés à un convoi.

Dans le ſecond exemple, on voit une Armée qui a été ſurpriſe, parce qu'il eſt arrivé à l'Armée qui lui étoit oppoſée, un renfort de Troupes, ſans qu'elle en eût eû aucune connoiſſance.

Ainſi je puis conclure ſur cette matiere, qu'une Armée entiere n'eſt jamais ſurpriſe, que par la préſomption, ou la négligence de celui qui la commande, & par la vigilance du Général qui lui eſt oppoſé.

J'ai vû dans d'autres occaſions des Armées qui, pour s'être mal placées, auroient pû aiſément être détruites, & entiérement ſurpriſes. L'année 1695. me fourniroit plusieurs exemples ſur cette matiere, ſi M. le Maréchal de Villeroi m'avoit mis en état de les citer ici, mais on les a laiſſé échapper.

CHAPITRE LXXV.

De l'attaque d'une Armée retranchée.

TOut ce qui vient d'être dit dans le Chapitre précédent, regarde ſeulement les avantages que l'on peut tirer, de s'être approché d'une Armée mal placée.

Il y en a encore d'autres qui ſe peuvent prendre ſur celle qui ſe trouvant quelquefois forcée de ſe mal placer, par des raiſons inſurmontables, aura au moins fortifié ſon Camp, & l'aura rempli de vivres & de fourages, autant qu'il lui aura été poſſible, & qu'elle aura cru en avoir beſoin. En ce cas, il n'eſt pas ſans exemple qu'on ait fait des batteries, ouvert la tranchée, gagné quelque terrain fort voiſin du Camp de l'Ennemi, pour y placer du canon, & enfin après avoir détruit & ouvert une partie des retranchemens, qu'on les ait attaqués de vive force; mais il faut obſerver, que ces ſortes d'attaques ne ſe doivent faire, autant qu'il eſt poſſible, que contre les flancs du Camp, &

lorſqu'il peut être attaqué par un front plus grand, que celui qu'il peut oppoſer.

Il faut même obſerver qu'il eſt bon, avant que d'attaquer, d'avoir pendant quelques jours fatigué l'Ennemi, & l'avoir fait tomber dans quelques beſoins eſſentiels.

En général, cette eſpéce d'attaque d'une Armée retranchée ſuppoſe toujours une grande ſupériorité de l'Attaquant, & même une néceſſité de ſe commettre à cette action, qui ſera toujours d'une grande conſommation d'hommes, mais auſſi qui pourra produire la perte entiere de l'Armée ennemie, ainſi forcée dans ſon Camp.

REMARQUES.

Je n'ai vû que deux exemples de cette eſpéce.

Le premier, eſt d'une pareille action, qui au moment de ſon exécution a manqué par la faute du Général, qui l'avoit entrepriſe, & à laquelle il auroit pourtant infailliblement réuſſi, comme on le comprendra aiſément par le récit que je vais en faire.

En l'année 1677. pendant que M. le Duc de Lorraine occupoit M. le Maréchal de Créqui, comme je l'ai dit, M. le Duc de Saxe-Eisenack, qui avec un Corps de dix mille hommes avoit passé le Rhin à Philisbourg, vint traverser toute l'Alsace devant M. de Montclar, dont les troupes étoient dans les Places, & enfin vint se camper auprès de Bâle, afin de tirer ses vivres des Villes forestieres. Il se plaça trop près du Rhin, proche d'une redoute que nous avions dans ce tems là, au lieu où le Roi a depuis fait bâtir la forteresse d'Huningue.

Ce Poste ne valoit rien par plusieurs raisons. Il étoit trop proche de la riviére, & par conséquent n'avoit pas de fond; il étoit soûmis à la plaine par plusieurs amphitéatres naturels, qui successivement tomboient sur le Camp, auquel il ne donnoit d'autre fourage pour sa subsistance, que celui qui étoit de l'autre côté du Rhin, dès que M. de Montclar, avec les troupes du Roi assemblées, viendroit se camper sur cette plaine, comme il y

vint peu de jours après que M. de Saxe-Eisenack se fut choisi ce Poste.

Comme je n'examine point si ce Général auroit pû se placer différemment de ce qu'il fit, & que je n'ai à parler que sur les réflexions, qui se présentent à faire sur la matiere de l'attaque d'une Armée retranchée, je reprendrai mon sujet en disant, que M. de Montclar aïant pris sa marche entre la Haart supérieure & la montagne, se trouva après un leger combat de Cavalerie, maître de ces amphitéatres naturels ; & dès les premiers jours il renferma M. d'Eisenack dans son Camp, dont il ne pouvoit plus sortir, ni pour combattre par la supériorité du terrain que nous avions sur lui, ni pour fourager, que de l'autre côté du Rhin, en passant le pont, qui étoit sur cette riviere derriere son Camp.

Ce Camp étoit couvert par le front d'un retranchement assez élevé, le long duquel il y avoit par espaces des plattes-formes encore plus élevées que le retranchement, où il y avoit du canon, qui pour-

tant ne voïoit que le terrain, qui étoit entre le Camp, & le premier amphitéatre, ſur lequel il ne pouvoit voir, & dont il étoit dominé.

Par la gauche il étoit couvert d'un retranchement, placé ſi proche du terrain de Bâle, qu'il n'auroit pas été poſſible que les Troupes du Roi euſſent pû ſe former pour attaquer le Camp de ce côté-là, ailleurs que ſur cette terre Suiſſe, ce que Meſſieurs de la Regence de Bâle n'auroient peut-être pas voulu ſouffrir.

Par la droite, le Camp étoit auſſi fermé d'un retranchement; mais le terrain extérieur nous étoit ſi avantageux, qu'à la faveur d'une vieille digue du Rhin & des amphitéatres, qui de ce côté-là s'approchoient fort près du front du Camp & de ce flanc droit, nous pouvions l'approcher à couvert de fort près, y placer du canon pour ruiner le retranchement, & enfiler le Camp, qui d'ailleurs n'avoit pas conſervé en dedans aſſez de terrain, pour ſe mettre en bataille entre le front du Camp & le retranchement.

Cette ſituation étoit fort triſte pour l'Ennemi, & fort avantageuſe pour l'Armée du Roi, dont aucun mouvement ne pouvoit être vû par les Allemands. M. de Montclar avoit même fait venir du gros canon de Briſack, qui battoit avec ſuccès le flanc droit du Camp.

Tout concouroit à la ruine de cette Armée, lorſque M. de Montclar lui laiſſa paiſiblement pendant la nuit repaſſer le Rhin ſur un ſeul pont, quoique le bruit de l'Artillerie & des Bagages ſur ce pont portât à ſes oreilles. Ainſi s'échapa cette Armée, dont un autre Général n'auroit pas laiſſé ſauver un ſeul homme.

Le ſecond exemple de l'attaque d'une Armée retranchée que j'ai vû, eſt celui de Nerwinde, ſur lequel je ne m'étendrai point ici, en aïant parlé ailleurs, & aïant encore à en parler dans les réflexions que j'ai à faire ſur le ſujet des batailles.

Je finirai donc ce Chapitre par la comparaiſon qui ſe préſente naturellement à faire entre deux Gé-

néraux, ſur leur conduite dans deux opérations de guerre d'une même eſpéce.

Le premier, qui eſt M. de Montclar laiſſe échaper une Armée, qu'il tenoit enfermée avec ſon Artillerie & ſes Bagages, & qui ne pouvoit ſe retirer, qu'en paſſant ſous ſes yeux une riviere comme le Rhin ſur un ſeul Pont.

Le ſecond, qui eſt M. de Luxembourg, bat totalement une Armée égale à la ſienne, ſupérieure en canon & en munitions de guerre, retranchée avec tous les avantages du terrain, & qui avoit pluſieurs moïens de ſe retirer ſans combattre, ſi elle avoit voulu éviter un engagement.

CHAPITRE LXXVI.

Des Eſcarmouches.

ELles s'engagent quelquefois malgré le Général; quelquefois auſſi elles ont des vûës conſidérables. Il faut faire ceſſer celles qui s'engagent mal-à-propos, le plus diligemment qu'il eſt poſſible, par-

ce qu'elles peuvent attirer des affaires désagréables, & qu'elles n'aboutissent à rien, qu'à faire malheureusement tuer quelqu'un, qu'on regrette en vain.

Celles qu'on engage à dessein, sont pour reconnoître un terrain, pour amuser l'Ennemi, pour lui cacher un travail, pour lui ôter la connoissance d'un mouvement, pour l'arrêter dans sa marche, & donner le tems au gros des Troupes d'arriver, ou simplement pour faire des prisonniers, & avoir des nouvelles.

Une maxime générale pour les Escarmouches, est de les faire engager par peu de Troupes, & de les soûtenir avec beaucoup, étant d'une grande conséquence, de ne point accoûtumer l'Ennemi à ramener impunément ceux par qui on a fait commencer l'Escarmouche, qu'il faut toujours faire soûtenir par un Corps plus considérable que celui de l'Ennemi.

C'est le terrain qui décide de la nature des Troupes, que l'on fait escarmoucher. Si c'est un païs de

plaine, on n'y emploie que de la Cavalerie. Si c'eſt un païs couvert de bois ou de haïes, on y emploie de l'Infanterie. Si c'eſt un païs mêlé, on y emploie de ces deux ſortes de Troupes, que l'on diſpoſe de maniere, que ces Troupes puiſſent tirer avantage du terrain, ſur lequel on les aura placées.

Par exemple, on éloignera la Cavalerie des bois & des haïes, parce qu'elle ſeroit trop aiſément miſe en déſordre par l'Infanterie ennemie; & l'on ne mettra pas l'Infanterie dans la plaine, parce qu'elle courroit riſque d'être renverſée par la Cavalerie.

REMARQUES.

Je n'ai vû qu'un exemple d'une Eſcarmouche, qui ait engagé un combat, & qui auroit, ſelon les apparences, engagé une affaire générale, s'il y avoit eu aſſez de jour pour cela : c'eſt celle qui en l'année 1677. précéda le combat de Kokersberg. Elle fut engagée par M. Harrand, Officier Général de l'Empereur, qui avoit un peu trop dîné,

(comme il nous le parut, après qu'il fut pris,) & soûtenuë par M. de Villars, Colonel de Cavalerie, commandant notre grande Garde.

Comme j'ai parlé de cette action, lorsque j'ai fait mes réflexions sur les combats particuliers, je n'en reparle ici, que pour faire ressouvenir de la maxime, que j'ai donnée sur les Escarmouches, qui est, qu'il faut toujours faire cesser toutes celles qui s'engagent légérement, & sans objet.

CHAPITRE LXXVII.

Des Embuscades.

QUoiqu'on ait déjà parlé des Embuscades, qui se font pour enlever des convois ou des Fourageurs, comme on peut avoir encore d'autres objets, il est bon de donner des régles générales pour les Embuscades.

Les principales sont d'en bien reconnoître le lieu, d'y arriver par l'endroit qui peut être le moins découvert, d'avoir plusieurs sorties, soit pour attaquer, soit pour se retirer.

Si l'on eſt découvert, il faut changer le lieu des Embuſcades, avoir beaucoup de ſentinelles, qu'il faut viſiter ſouvent & faire viſiter, partager les Troupes ſur chaque avenuë, ou ſortie, laiſſer engager l'Ennemi dans l'Embuſcade avant que de l'attaquer, le charger vigoureuſement ; l'exécution faite, ſe retirer promptement, en s'éloignant le plus qu'il eſt poſſible, du chemin par lequel l'Ennemi peut venir au ſecours, mettre les priſonniers & le butin à la tête, les faire diligemment marcher, & avoir le gros des Troupes à la queuë, afin de ſoûtenir le premier effort de l'Ennemi, qui preſque toujours arrive en déſordre, & ne ſonge d'abord qu'à arrêter la retraite, pour donner le tems d'arriver aux Troupes qui marchent enſemble.

REMARQUES.

Je n'ai point vû d'Embuſcade qui ait eû d'autre vûë, que celle de procurer de petits avantages, qui ne méritent mes réflexions, que pour dire, qu'il eſt capital à un

Officier qui fait cette espéce de guerre, de ne négliger aucunes des attentions que j'ai dites, pour n'être point découvert dans le lieu de son Embuscade, & pour sa sûreté dans sa retraite, lorsqu'il quitte son Embuscade, soit qu'il ait exécuté son dessein, soit qu'il l'ait manqué.

CHAPITRE LXXVIII.

De l'attaque des lignes qui couvrent un Païs.

AVant que de parler de l'attaque des lignes qui couvrent un Païs, comme cet usage ne s'est introduit que dans ces derniers tems, & que je ne puis l'aprouver que dans un seul cas, je commencerai ce Chapitre, par rapporter ce que disent ceux qui les ont introduites, & mises en usage, pour de prétenduës utilités, la maniere dont on les construit, & ensuite celle dont on les attaque avec succès.

Ceux qui ont introduit l'usage des lignes pour couvrir un grand

Païs, ont prétendu par là garantir de contributions le Païs couvert, en établir dans le Païs ennemi, & faciliter les communications sans escortes, d'une Place à une autre. Voilà les trois objets principaux des lignes.

A cela je répons (& l'expérience ne nous en a que trop convaincus) qu'elles n'empêcheront point le Païs de contribuer, puisqu'il ne faut, pour établir la contribution, qu'une seule fois avoir trouvé l'occasion de forcer cette ligne, pendant tout le cours d'une guerre, pour qu'elle soit établie; après quoi, quand même les Troupes qui ont forcé les lignes auroient été obligées de se retirer promptement, la contribution se trouve avoir été demandée, & dans un Traité de Paix, pour peu qu'elle se fasse avec égalité, il faut tenir compte des sommes imposées, quoique non levées; ensorte qu'elles entrent en compensation avec celles qui, au tems du Traité, se trouvent dûës par le Païs ennemi. Ainsi les lignes ne sont de nulle utilité, pour ga-

rantir de la contribution.

La feconde raifon, qui eft celle d'établir des contributions dans le Pays ennemi, n'eft pas bonne. Ce ne font point les Partis qui fortent de la ligne, qui établiffent la contribution, ce font ceux qui fortent des Places.

Celle de la facilité pour la communication d'une Place à l'autre, eft un peu plus apparente pour le détail de ceux qui, à couvert de la ligne, veulent aller feuls. Mais dans le fond, fi c'eft pour la fûreté des Convois, cette facilité n'eft qu'apparente. Car fi le Prince comptoit ce que la conftruction & l'entretien de ces lignes coûtent à fon Païs, & la quantité de Troupes qu'elles lui occupent pour les garder, je fuis très-perfuadé, qu'il trouveroit ces Troupes plus utilement emploïées à la garde des Places, aux efcortes des Convois, & dans les Armées, qu'à la garde des lignes; & que s'il fe faifoit informer de ce que ces lignes ont coûté à fon Païs pour leur conftruction & leur entretien, il trouveroit que ces fommes excéderoient

deroient celles de la contribution, que le Païs auroit païée volontairement.

Voilà qu'elles ont été les premieres raisons pour mettre les lignes en usage, & ce que j'oppose à ces raisons me paroît suffisant pour les détruire, sans rapporter ici les exemples, qui justifient ce que j'avance contre les lignes.

On a fait dans les deux dernieres guerres un troisiéme usage des lignes, sur lequel je m'étendrai, seument pour en faire sentir le mauvais. On a voulu faire un systême nouveau d'une guerre défensive, derriere des lignes d'une longue étenduë de Païs; & l'expérience a fait connoître la fausseté de ce systême, qui réside en deux points incontestables.

Une Armée dans des lignes n'en peut plus sortir qu'en défilant; & par conséquent l'Ennemi qui s'en approche, est libre dans tous ses mouvemens, qu'il fait aussi hazardeux qu'il lui plaît, sans craindre d'inconvénient.

Une Armée dans des lignes, n'y

eſt jamais enſemble, parce qu'il faut qu'elle garde un trop grand front ; & par conſéquent lorſque l'Ennemi attaque un endroit de la ligne, dont il a dérobé la connoiſſance, ſoit par un mouvement que la conſtitution du païs lui aura donné la facilité de cacher, ſoit par une marche de nuit, pendant qu'il fera attaquer le côté oppoſé à celui de ſa véritable attaque, il eſt certain que cet Attaquant n'aura jamais à faire qu'à une partie de l'Armée, dont le reſte ne pourra même marcher au ſecours du Corps attaqué, que très-difficilement, & en colonne, ce qui eſt périlleux.

Ainſi je conclus, que l'Armée qui eſt contrainte dans tous ſes mouvemens, eſt toujours inférieure à celle, qui fait tous les ſiens avec une liberté ſi entiere, qu'elle peut hazarder les moins prudens, ſans craindre d'en être châtiée.

Les dernieres lignes, qui ont été conſtruites dans la vuë de ce nouveau ſyſtême de Guerre défenſive, ont eu une trop grande étenduë. Il a fallu emploïer à leur garde un trop grand nombre de Troupes ; ce qui

n'a pû se faire qu'en affoiblissant l'Armée, ou bien avec toute l'Armée, ce qui a fait qu'elles ont été forcées toutes les fois qu'elles ont été attaquées.

Des lignes d'ailleurs, dans une si grande étenduë, ne peuvent être suffisamment garnies de redans, & d'ouvrages fermés. Ainsi elles ne peuvent jamais être bonnes.

Le seul cas auquel je puis approuver les lignes, c'est quand elles sont courtes, qu'elles couvrent une grande étenduë de païs, & qu'elles sont appuïées ou soutenuës par des Places, de maniere que la distance soit petite entre les Places & les gros Postes fortifiés, qui soûtiennent les lignes, en sorte que l'on puisse réduire l'Armée qui les veut attaquer, à des points d'attaque.

Je passe à present à la maniere d'attaquer avec succès les lignes qui couvrent un païs.

J'ai dit précédemment, que tous les mouvemens de celui qui attaque sont libres; par conséquent les faisant où, & comme il lui plaît, il est presque impossible qu'il ne réussisse dans son dessein.

L'Ennemi qui veut attaquer ces lignes gardées, soit simplement par un Corps de Troupes, soit par l'Armée entiere, exécute ce dessein de deux manieres.

Si les lignes sont gardées par un Corps de Troupes, cette entreprise est fort aisée. On y marche ensemble jusqu'à portée de la ligne; on oblige par-là l'Ennemi à se rassembler; on lui dérobe de nuit une marche, en laissant toujours devant lui quelques Troupes, pour retenir son attention jusques vers le tems de la fin de la nuit, & celui que l'on juge convenable, pour rejoindre le Corps qu'on aura fait marcher, pour forcer la ligne par un endroit qui aura été dégarni.

On se forme dès qu'on est entré dans la ligne, & l'on marche diligemment au Corps qui est commis à la garde de la ligne, lequel ne se trouvant pas, ou tout ensemble, ou en bataille, est forcé d'abandonner toute la ligne, pour se retirer fort en arriere, ou de combattre avec désavantage.

Cette opération est presque tou-

jours sûre à exécuter, dans la supposition qu'on a marché à ces lignes avec un Corps supérieur à celui qui les garde.

Que si l'on marche avec toute l'Armée pour attaquer des lignes, dans lesquelles l'Armée ennemie seroit entrée pour les garder & les soûtenir, cette opération est encore plus aisée à exécuter que la premiere, dont je viens de parler; parce que les mouvemens de cette Armée ainsi allongée en dedans de la ligne sont plus périlleux à faire en colonne, que ceux d'un Corps médiocre; & qu'il est presque toujours sûr, que pourvû que cette ligne se trouve forcée en un seul endroit, on se trouve plus promptement formé, & en bataille en dedans de la ligne, que ne le peut être l'Attaqué, qui se trouve en colonne, & souvent séparé de la partie de son Armée, qui se sera trouvée en-delà du lieu par lequel la ligne aura été forcée.

Ces mouvemens pour attaquer des lignes étenduës, & gardées par une Armée, doivent toujours être faits de nuit, afin de dérober la con-

noissance de la véritable attaque, qui doit toujours être favorisée par quelques autres fausses attaques fort éloignées & fort vives, pour y attirer l'attention de l'Ennemi.

La véritable attaque même ne doit commencer qu'un tems considérable après les fausses, afin de donner le tems à l'Armée attaquée dans les lignes de faire quelque mouvement du côté de la fausse attaque, & au Général celui de s'y porter lui-même.

Un grand front ne peut jamais être si uni, qu'il ne soit aisé à l'Attaquant de cacher ses principaux mouvemens, aumoins en partie. Ainsi ce sera sur la connoissance qu'il aura prise du terrain, qu'il fera sa disposition pour l'attaque.

REMARQUES.

Comme j'ai dit dans mes maximes tout ce qu'il y avoit à dire pour & contre ces lignes, je me contenterai de rapporter ici les exemples que j'ai vûs de leur inutilité, non-seulement pour les deux objets des courses & des contributions, dont

on prétend par leur moïen garantir un païs, mais même de l'entrée de l'Armée ennemie dans ce païs couvert de lignes, quoique gardées par une Armée, principalement lorſque l'étenduë de la ligne s'eſt trouvée plus conſidérable, que celle du front de l'Armée ; ce qui arrive toujours.

Les lignes les plus courtes que nous aïons conſtruites, pour couvrir un païs que nous avons voulu exempter de la contribution, ont été les lignes de Courtrai, entre la Lys & l'Eſcault.

Elles furent abandonnées par Mrs. de la Valette & de Villars, toutes les deux fois que les Ennemis y ont fait marcher un Corps de Troupes ſupérieur à celui qui les gardoit; en quoi ces deux Généraux ont prudemment agi, avec différence pourtant dans leurs mouvemens.

M. de la Valette trop foible fut obligé de ſe retirer fort en arriere, en un lieu où il pût être en ſûreté, juſqu'à ce que M. de Luxembourg pût le mettre à l'aiſe, par le gain de la bataille de Nerwinde.

M. de Villars qui avoit un Corps

de treize à quatorze mille hommes; prit un fort bon parti. Il jugea que s'il se présentoit à l'Ennemi pour soûtenir la ligne, il y seroit aisément forcé, parce qu'il seroit plus foible que l'Ennemi, par-tout où à la faveur de la nuit, il feroit son principal effort. Il se choisit donc un bon poste en dedans de la ligne, vers son centre.

Cette contenance retint l'Ennemi, qui n'osa ni marcher à lui pour l'attaquer dans ce poste, où il étoit ensemble, ni marcher en avant pour pénétrer dans le païs, en prêtant le flanc, ou laissant derriere lui le Corps de M. de Villars.

Le parti judicieux que M. de Villars a pris dans cette occasion, prouve la sûreté de ma maxime contre l'usage de cette espéce de lignes, & fait évidemment connoître, que le risque d'un Corps de Troupes, qui veut soûtenir une ligne dans tout son front, est toujours fort grand, & que le choix d'un poste avantageux, pour empêcher un Ennemi de pénétrer dans le païs, est le plus sûr.

Les

Les lignes de la Lys à Ypres n'ont point été forcées, parce qu'elles n'ont point été attaquées. Mais aussi a-t-il fallu les garder en 1695. avec toute l'Armée, & elles n'ont servi que d'une excuse à M. le Maréchal de Villeroi, pour ne pas battre M. le Prince d'Orange, lorsqu'il vint camper à Becelaër.

Car si ce Général n'avoit point eu ordre de garder la ligne, & de couvrir Ypres, il ne se seroit pas apparemment dispensé d'accabler M. le Prince d'Orange, si près de lui, beaucoup plus foible, & campé fort désavantageusement; & selon toutes les apparences, M. le Prince d'Orange ne se seroit pas séparé, comme il fit dans cette occasion, s'il n'avoit pas eu affaire à une Armée, qui étoit obligée à sortir de ses lignes en défilant, pour marcher à lui.

Cette occasion perduë par M. le Maréchal de Villeroi, prouve encore la verité de ma maxime contre l'usage de cette espéce de lignes, lorsque je dis, que l'un de leurs plus grands défauts, est celui de la nécessité presque indispensable, où se

trouve le Général chargé de leur garde, de voir faire à ſon Ennemi des mouvemens hazardeux, ſans pouvoir l'en châtier; parce qu'il ne ſçauroit ſortir de ſa ligne qu'en défilant, & que par la perte conſidérable de ce tems, il laiſſeroit à ſon Ennemi celui de redreſſer ſon mouvement hazardé; ce qu'il auroit le tems de faire ſûrement, & de le battre à moitié ſorti de la ligne, parce qu'il auroit fait ce mouvement hazardé fort près de la ligne.

Les lignes qui ont été faites de la Hayne à la Sambre n'ont point été forcées, parce qu'elles n'ont point été attaquées. Mais ſi on avoit fait un calcul juſte de ce que leur conſtruction & leur entretien ont coûté au païs, que l'on a prétendu couvrir, je ſuis perſuadé que l'on trouveroit, que cette ſomme égaleroit tout au moins celle, que les Ennemis auroient pû lever par leurs contributions, ſuppoſé même que les garniſons des Places n'eûſſent pas pû les empêcher, de pénétrer le païs par les petits Partis. Et ſi l'on avoit ajoûté à cette dépenſe le nom-

bre d'hommes emploïés à la garde de ces lignes, on trouveroit encore que leur ſervice auroit été plus utile dans les Armées.

Les lignes de la Meuſe & de la Senroye n'ont pas été plus utiles à la Champagne, & aux trois Evêchés, à qui leur conſtruction & leur garde ont coûté des ſommes immenſes, ſans qu'elles aïent ſervi à autre choſe, qu'à enrichir ceux qui ont été chargés de les garder.

Les lignes de Weiſſembourg & de Haguenau, pour couvrir la baſſe-Alſace, ont été forcées ou abandonnées, dès que les Ennemis y ont paru en état de les attaquer. Quel a été l'inconvénient de cet abandon? Il n'a produit à nos Ennemis, que la ſatisfaction de camper quelques jours en dedans de la ligne.

M. le Maréchal de Villars qui commandoit l'Armée du Roi, a pris dans cette occaſion le même parti, qu'il avoit pris aux lignes de Courtrai : il s'eſt tenu enſemble ; & l'Ennemi n'a oſé lui prêter le flanc, pour pénétrer en Alſace. Le riſque en auroit été trop grand pour lui ; il n'a

même osé s'avancer, de peur que son pain qu'il ne pouvoit tirer que de Landau, lui fût enlevé. Ainsi après avoir resté quelques jours en dedans de la ligne, à en partager les fourages avec l'Armée du Roi, il a été obligé d'en ressortir.

Si M. le Maréchal de Villars s'étoit fait un capital de garder sa ligne de près, & qu'elle eût été forcée en quelque endroit, ce qui seroit sans doute arrivé, son Armée auroit été séparée, ou prise en flanc, hors d'état de pouvoir se présenter de front à l'Ennemi, qui, quand même il n'auroit battu qu'une petite partie de l'Armée, se seroit acquis une supériorité, qui auroit duré toute la Campagne.

Ce qui s'est passé dans cette occasion prouve encore la vérité de mes maximes sur les lignes.

On sçait aussi quel a été le succès des grandes lignes, construites au commencement de la Guerre présente, pour couvrir tous les Païs-Bas Catholiques.

Les nouvelles lignes racourcies, qui ont été construites après l'aban-

don des autres, depuis la Méhaigne jusqu'au Demer, n'ont pas eu un succès plus heureux, quoique gardées par toute l'Armée du Roi sous les ordres de M. le Maréchal de Villeroi.

On prit pour un dessein formé sur Namur, les démonstrations que M. de Malboorough fit d'attaquer les lignes du côté de la Méhaigne ; on s'y porta, pendant, qu'à la faveur de la nuit, les Ennemis marcherent au quartier de M. de Roquelaure, qui avoit la gauche de l'Armée, par où ils entrerent dans la ligne sans aucune opposition.

Dans cette occasion, M. le Maréchal de Villeroi avoit pris un parti différent de ceux de M. le Maréchal de Villars en Flandres & en Allemagne, dont je viens de parler. On voulut garder tout le front de la ligne, & par conséquent l'Armée étoit séparée, & hors d'état d'opposer un front à l'Ennemi, capable de soûtenir avec succès l'effort général, qu'il s'étoit préparé à faire contre une petite partie de l'Armée.

Ainsi l'Ennemi entré dans la ligne

ſe trouvoit par tout plus fort, que ce qui pouvoit lui être oppoſé, parce qu'il avoit ſéparé l'Armée, & parce qu'on ne pouvoit plus s'oppoſer à lui de front. Auſſi le déſordre fut-il fort grand. L'Armée ainſi ſéparée ſe retira preſqu'en fuïant juſques derriere la Dill, & abandonna ainſi à l'Ennemi un grand païs tout entier, que ſans lignes il n'auroit pû, tout au plus, que partager pendant quelque tems avec notre Armée, pour les fourages ſeulement, & ſans établiſſement.

Dans cet exemple malheureux de lignes forcées avec une perte conſidérable, & un grand déſavantage pour la ſuite de la Guerre, parce que l'on a voulu les garder dans tout leur front, je trouve encore la certitude de mes maximes, ſur le danger que court un Général, qui veut les garder de cette maniere.

Voici des lignes conſtruites pour couvrir un païs, dans des vuës différentes de celles, dont j'ai parlé juſqu'à préſent, ſur leſquelles je m'étendrai, pour faire voir, que cette eſpéce d'opération de Guerre,

peut dans de certaines conjonctures trouver une application judicieuse.

En l'année 1709. par la perte de Lille, arrivée l'année précédente, par les malheurs intérieurs du Roïaume, où les grains semés manquoient absolument, & par le peu d'attention que l'on avoit eu à mettre l'Armée du Roi en Flandres, hors de crainte de mourir tous les jours de faim, M. le Maréchal de Villars chargé du commandement de cette Armée, étoit réduit à la faire continuellement vivre d'industrie, sans pouvoir jamais s'assûrer d'avoir du pain pour huit jours.

On voit par ce triste exposé, que M. le Maréchal de Villars étoit contraint, non seulement par le manque absolu de vivres, mais encore par l'impossibilité entiere où il se trouvoit, de vivre hors de portée des lieux, où l'on lui fournissoit le peu de farine que l'on pouvoit rassembler dans la Picardie.

L'Ennemi au contraire avoit dans Lille, sur la Lis, & du côté de la Mer, tout ce qui lui étoit nécessaire, pour faire vivre son Armée, & des

munitions de guerre pour entreprendre ſur les Places du Roi. M. le Maréchal de Villars avoit donc également à craindre, dans l'impoſſibilité où il ſe voïoit de faire faire des mouvemens à ſon Armée, que les Ennemis n'entrepriſſent ſur les Places de la Mer, ſur celles de l'Artois, ſur Douai, & ſur celles de l'Eſcaut.

Les Ennemis avant que de ſe déterminer au Siége de Tournai, lui donnérent pendant deux mois toutes ces attentions indiſpenſables à prendre; & comme ils étoient enſemble entre la Deule, & la Scarpe, ils le forcérent à s'étendre depuis l'Abbaïe d'Aunai juſqu'à Denain ſur l'Eſcaut.

On voit par cette ſituation étenduë, que M. de Villars étoit dans la néceſſité, de ſe mettre par tout en état de réſiſter aſſez de tems à un effort général de l'Ennemi, avec une partie de ſon Armée, pour pouvoir eſpérer d'être joint par l'autre, avant que d'être forcé.

Cette entrepriſe étoit également à craindre du côté de la Scarpe.

L'Ennemi avoit occupé ſur cette riviere les Abbaïes de Hannon, & de S. Amand, & Mortaigne au confluent de la Scarpe & de l'Eſcaut.

Du côté de la Deule, l'Ennemi pouvoit paſſer cette riviere au-deſſous de Lille, pour venir déboucher ſur la Baſſée, & ſe porter à Bethune, ou même ſur Aire, en ſe ſervant de la Lys, pour y conduire tout ce qui lui étoit néceſſaire pour le Siége de cette Place.

Cette ſituation de l'Ennemi obligea donc M. le Maréchal de Villars à chercher les moïens de le réduire à des points principaux d'entrepriſe, en cas qu'il voulût exécuter quelques parties du projet, que nous avions le plus à craindre, qui étoit celui de Bethune & d'Aire, ou celui de Douai, qui étoit capital pour nous ; parce que c'étoit dans cette Place, que nous avions le peu de vivres & de munitions de guerre, qui avoient pû être raſſemblés.

Pour empêcher que l'Ennemi ne débouchât par le pont Awendin, & l'obliger à paſſer la Deule, ou à Haut Bourdin, ou au deſſous de

Lille, il fit quelques ouvrages devant le pont Awendin, & y laissa M. d'Artagnan avec la gauche de son Armée. Pour empêcher que l'Ennemi ne débouchât par les Postes qu'il occupoit sur la Scarpe, il le chassa de Hannon; occupa l'Abbaïe de Marchiennes; fit faire des ligues depuis la Scarpe jusqu'à Denain sur l'Escaut; y plaça toute sa droite, & se tint de sa personne à portée de Douai, afin d'être également à portée de sa droite & de sa gauche.

Cette disposition étoit bonne, parce qu'elle paroit aux grands inconvéniens; & M. le Maréchal de Villars a eu raison dans cette occasion, d'avoir recours à la construction des lignes pour couvrir un païs, parce qu'il ne se faisoit pas un objet principal de ses lignes, & que sa seule vûë dans leur construction, n'étoit que celle de se procurer un tems assez considérable, pour avoir celui de rassembler toute son Armée, & combattre l'Ennemi avant que d'être forcé.

* Ainsi puisqu'elles sont dange-

reuſes à garder de front, elles ſont inutiles à conſtruire, parce que par les exemples précedens j'ai prouvé, que les païs qu'on a voulu couvrir par des lignes, n'ont été conſervés que par des Poſtes avantageux, qui ont été pris par les Généraux chargés de la garde des lignes, ſans aucune attention pour ces lignes mêmes, qu'ils ont toujours abandonnées, comme impoſſibles à garder de front, ſans expoſer leur Armée à de fort grands inconvéniens. *

Depuis la perte de Mons en la même année 1709. on vient de conſtruire de nouvelles lignes. Ce ſont celles, dont la gauche eſt appuïée à Valenciennes, & la droite à Barlemont ſur la Sambre, en traverſant la Forêt de Mormaux, & depuis Barlemont elles ſont continuées le long de la Sambre, en tenant Maubeuge, Thuin, Marchiennes, Aupont, & Charleroi.

La premiere partie de ces lignes, depuis Valenciennes juſqu'à Barlemont, paroît la plus judicieuſement penſée, parce qu'elle trouve le Queſnoi dans ſon centre, & qu'ainſi

une Armée, qui auroit pour objet la défenſe de ces lignes, trouveroit plus aiſément à ſe tenir enſemble, pour ſoûtenir la ligne.

Mais elle a deux défauts conſidérables. Le premier, c'eſt qu'elle abandonne Condé, dont on ne peut plus empêcher que l'Ennemi ne forme le Siége, quand il voudra, avec une Armée d'obſervance; qu'il ne ſe place entre l'Honneau & la ligne, & qu'il ne renferme l'Armée du Siége dans de bonnes lignes de circonvallation, avec des ponts ſur la Hayne, pour la communication des deux Armées.

Le ſecond défaut de cette ligne, c'eſt que comme elle ſe reploie ſur Barlemont au travers de la Forêt de Mormaux, elle découvre Maubeuge; de maniere que ſi l'Ennemi, après avoir paſſé l'Honneau, ſe préſentoit devant la partie de la ligne, qui eſt entre Valenciennes & le Queſnoi, & que par une marche de nuit, il ſe couvrît de la partie de la Forêt de Mormeaux, qui eſt en dehors de la ligne, il eſt certain qu'il ne lui ſeroit point difficile de ſur-

prendre le paſſage de la Sambre entre Barlemont & Maubeuge, & d'avoir inveſti cette Place par ce côté-ci de la Sambre, avant que l'on eût pû y porter l'Armée entiere.

Ainſi donc je ſoûtiens, que dans l'envie de faire de nouvelles lignes, il auroit été beaucoup plus judicieux, d'en appuïer la gauche à Condé, & la droite à Maubeuge, le long de l'Honneau, & en laiſſant cette petite riviere à la demie portée du canon de la ligne ſeulement, pour ôter à l'Ennemi la poſſibilité de ſe former entre l'Honneau & la ligne, & d'y faire aucun mouvement.

En la traçant de cette maniere, on y trouvoit encore pluſieurs autres avantages. 1°. On lui donnoit moins d'étenduë. 2° On l'appuïoit à deux Places, que l'on protégeoit par cette ligne. 3°. On évitoit les attentions indiſpenſables, pour la partie de la ligne depuis Barlemont juſqu'à Maubeuge, qu'il ſera fort difficile d'avoir, par les raiſons du recoude que fait la Sambre depuis Maubeuge juſqu'à Barlemont, qui

éloigne la protection de cette partie de la ligne.

La feconde partie de la nouvelle ligne, depuis Barlemont jufqu'à Charleroi, devient même beaucoup plus difficile à foûtenir; parce que l'Ennemi fe portant vis-à-vis de Maubeuge, en intention de forcer la ligne de la Sambre, foit dans la partie qui eft entre Barlemont & Maubeuge, ou entre cette Place & Marchiennes, au pont où l'on a établi un pofte confidérable, il eft certain que l'Ennemi ainfi placé fe trouveroit enfemble, pendant que l'Armée du Roi fe trouveroit féparée par la Sambre, puifqu'il faudroit, qu'en même tems elle veillât à la confervation de la ligne, depuis Marchiennes jufqu'au Quefnoi. Donc cette nouvelle ligne a été tracée contre toutes les régles, que j'ai marquées, pour la conftruction & les ufages des lignes, deftinées à couvrir un païs.

Cette mode des lignes a paffé chez nos Ennemis. M. le Prince de Baden dans le commencement de cette Guerre, en fit faire pour couvrir fon Marquifat. Elles étoient ap-

puïées, la droite au Rhin, couverte du marais & du Village retranché de Bihel; la gauche à la montagne, ſur laquelle il y avoit beaucoup de canon & de bons Forts. Elles ont été reſpectées pendant quelques années, par les Généraux des Armées du Roi en Allemagne; mais quand on a voulu les tourner par leur gauche, elles ont été abandonnées par les Ennemis.

Les lignes que l'Empereur a fait faire, pour couvrir la baſſe-Autriche & la Moravie contre les courſes des Mécontens, ne ſont-elles pas tous les jours forcées, même par des Corps de Cavalerie des Mécontens, qui n'ont pourtant aucune ſolidité pour attaquer?

Enfin pour finir mes réflexions ſur ces eſpéces de lignes, conſtruites dans la vûë de couvrir un païs contre les courſes, les empêcher de contribuer, ou même pour y renfermer une Armée, j'oſe aſſurer qu'elles ne peuvent trouver de conſidération, que dans l'eſprit d'un Général borné, qui ne ſçait pas ſe tenir près de ſon Ennemi & en ſû-

reté, par la ſituation & la bonté d'un poſte, qu'il ſe ſera choiſi, pour contenir ſon Ennemi, ſans être forcé de combattre malgré lui, & qui ſe croit toûjours commis, dès qu'il ne voit point de terre remuée entre ſon Ennemi & lui.

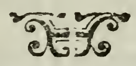
Auſſi n'avons-nous jamais vû, que M. le Prince & M. de Turenne, les deux plus grands Capitaines du dernier ſiecle, aïent ſeulement jamais penſé à cette maniere de faire la Guerre. Ils étoient pourtant bien habiles, & d'un génie de Guerre ſupérieur à tous les Généraux de leur tems. Ces grands Hommes ſe ſont ſouvent pendant des Campagnes entieres, maintenus à portée des Armées ennemies, fort ſupérieures à celles qu'ils commandoient, & les ont empêchées de pénétrer dans notre païs, ſans lignes, en ſe préſentant toujours de près à leur Ennemi, & cela par le choix ſeul des Poſtes qu'ils ont ſçû prendre.

M. le Maréchal de Créqui qui, comme je l'ai dit ailleurs, a ſoûtenu des Campagnes difficiles contre M. le Duc de Lorraine, a ignoré l'uſa-

ge

ge des lignes. Enfin M. de Luxembourg, qui a glorieuſement ſuivi ces grands Hommes dans le commandement des Armées, & contre le ſentiment duquel cet uſage des lignes s'eſt établi en France, a toûjours été ſi perſuadé, que l'uſage des lignes étoit pernicieux à un Général qui ſçait la Guerre, que pour quelque raiſon de commodité que ce pût être, il n'a jamais voulu, que ſon Armée campât dans le dedans des lignes.

Après tous ces exemples rapportés, je conclus que ces lignes pour couvrir un païs contre les courſes, ne peuvent jamais produire cet effet, que quand elles ſont courtes par leur front, qu'elles ne peuvent être tournées, ou les Troupes, qui les gardent, forcées par leur flanc, au-delà de l'étenduë du païs qu'elles peuvent contenir en bataille, & qu'il eſt toûjours très-dangereux à un Général de s'y renfermer avec ſon Armée.



CHAPITRE LXXIX.

De l'Attaque des Lignes de circonvallation.

L'Attaque de ces lignes ne doit être exécutée, qu'avec connoiſſance entiere de leur diſpoſition & conſtruction, du nombre de Troupes qui y ſont renfermées, & de l'état de la Place qu'on veut ſecourir.

C'eſt toujours un dangereux parti à prendre, que d'attendre ſon Ennemi dans des lignes. Il eſt très-rare, que celles qui ont été attaquées n'aïent été forcées; & la forte raiſon de faire des lignes, ne doit être que pour empêcher les petits ſecours, & donner du repos à l'Armée, qui ſans cela ſeroit obligée de paſſer les nuits ſous les armes.

Mais ſi l'Ennemi ſe confiant à la bonté de ſon retranchement, néglige d'en ſortir, & de venir au-devant de l'Armée pour combattre, il faut s'approcher deſdites lignes tout le plus qu'il eſt poſſible; prendre pour ſon Camp la ſituation la plus avantageuſe; y demeurer avec

patience, fatiguer toutes les nuits l'Armée ennemie par des démonſtrations d'attaque, & tout le jour, en l'empêchant de fourager, & de recevoir des convois; lui dérober la connoiſſance du côté par lequel on veut faire le plus grand effort; aſſembler quantité de faſcines & de claies; être, s'il ſe peut, convenu avec la Place des ſignaux reſpectifs, par leſquels on s'inſtruit également de ce qu'on a réſolu de faire; & enfin le jour de l'attaque des lignes déterminé, s'en approcher avec grand ſilence, dès que la nuit ſera cloſe; commencer l'attaque à une heure avant le jour; en former pluſieurs fauſſes avec plus de vigueur que les vraies, afin d'y attirer les forces & l'attention de l'Ennemi; faire commencer foiblement les vraies, & augmenter ſucceſſivement l'effort; avoir un grand nombre de travailleurs avec des faſcines & outils, pour ouvrir les endroits où l'on aura comblé la ligne; faire porter des faſcines par toute la Cavalerie, qui les viendra bruſquement jetter où l'Infanterie en aura

besoin; se saisir des barrieres, & les ouvrir; faire prendre poste à l'Infanterie sur les redans, dont elle aura chassé l'Ennemi; former des Corps & des Lignes de Troupes, à mesure qu'on sera entré dans le Camp; charger brusquement tout ce qui s'opposera à ce Corps; faire pendant ce tems travailler sans relâche à combler, & ouvrir tout le plus grand espace de lignes qu'il se pourra; garder ensemble toute la seconde ligne, pour soûtenir la premiere qui sera entrée, & ne l'introduire dans le dedans des lignes qu'à mesure que celle qui y sera se sera avancée, & aura donné du terrain pour la placer commodément; séparer & ouvrir ainsi le front de l'Armée ennemie; ne point laisser débander personne pour piller, que l'on n'ait entiérement battu l'Ennemi, & qu'on ne l'ait chassé hors de son Camp.

Quant à sa poursuite, elle se réglera sur la contenance, ou le désordre dans lequel on le verra.

La Place de son côté, si elle le peut, doit favoriser l'attaque du de-

hors, ſoit en ſortant du côté du quartier attaqué, pour achever de le mettre en déſordre, ſoit par une grande ſortie ſur la tranchée, pour laquelle elle ſe conduira ſur le ſuccès de l'attaque des lignes.

Si la Place ſort ſur la tranchée, les gens armés de la ſortie doivent être ſuivis d'un grand nombre de travailleurs, pour détruire les logemens & boïaux de la tranchée, à meſure qu'on en aura chaſſé l'Ennemi; afin qu'en cas que l'attaque de la ligne ne réuſſiſſe pas cette premiere fois, la Place ait au mois retardé ſa perte, par la deſtruction d'une partie de la tranchée.

Que ſi par hazard on ne réuſſiſſoit pas à l'attaque des lignes la premiere fois, en cas que la perte n'eût pas été trop grande, il ne faudroit pas ſe rebuter, parce que, comme c'eſt preſque toujours une faute à un Ennemi d'attendre dans ſes lignes, il faut tâcher d'en profiter; ce que l'on peut faire avec d'autant plus de facilité, que par le Poſte qu'on aura pris, on lui aura ſans doute ôté le moïen de ſortir de la

ligne pour donner bataille, afin de ne se plus trouver dans le danger où il a été, d'être forcé dans ses lignes.

Il peut même arriver que cet Ennemi ainsi renfermé dans ses lignes, ou soit devenu présomptueux par la réussite de sa premiere défense, ou que ses établissemens contre la Place assiégée lui en fassent espérer une prompte réduction, malgré la présence & la vûë de l'armée de secours. En ce cas, il faut se corriger des fautes qu'on a faites à la premiere attaque, & en former une nouvelle mieux conduite ; & cela par deux raisons.

La premiere, parce que la présence de l'Armée de secours, ranime la garnison, & la rend plus opiniâtre dans sa défense.

La seconde, parce que les attentions de l'Armée qui fait le siége, sur celle qui veut secourir la Place, ne lui permettent pas de la presser aussi vivement qu'elle le feroit, parce qu'elle est occupée à sa propre conservation, & qu'elle ne peut pousser le travail de l'attaque

avec autant de vivacité, qu'elle le feroit, si elle étoit sans attention contre le dehors.

REMARQUES.

J'ai dit dans mes maximes, quelles sont les raisons de la construction des lignes de circonvallation, le danger que court le Général, lorsqu'il y veut attendre son Ennemi, & quelle est la maniere de les attaquer avec succès.

Pour appuïer mes maximes sur ce sujet, je rapporterai des exemples de lignes forcées, & de lignes protégées par des Armées d'observance.

Les lignes d'Arras étoient les meilleures qui aïent jusqu'à présent été faites, & pour la sûreté desquelles on avoit apporté le plus d'attention. Elles furent cependant forcées par Mrs. les Maréchaux de Turenne, de la Ferté, & d'Hocquincourt, même avec fort peu de perte; parce qu'elles furent attaquées par trois endroits différents, ausquels on ajoûta encore de fausses attaques; que l'on prit le tems de la

nuit pour les attaquer ; & qu'il fut impoſſible à l'Ennemi de juger dans l'obſcurité entre pluſieurs attaques, quelles étoient les ſérieuſes.

Lorſque les Turcs aſſiégerent Vienne en l'année 1683. il s'y renfermerent dans des lignes. Leur Armée étoit infinement ſupérieure à celle que l'Empereur avoit pû raſſembler, & ils pouvoient venir audevant de l'Armée Chrétienne pour la combattre, ſans quitter le ſiége. Ils négligerent de le faire.

M. le Duc Lorraine ſe chargea avec la plus grande partie de l'Infanterie, d'attaquer les lignes par le haut du Danube ; le Roi de Pologne Jean Sobiesky avec toute ſa Cavalerie, & une partie de celle de l'Empereur, tourna le Camp des Turcs par des montagnes, ſans être vû dans ſa marche, & fit ſon attaque par le bas du Danube, & & le flanc, que les Turcs croïoient impratiquable. Il pénétra dans la ligne. Le premier déſordre qu'il y cauſa, rendit heureux le ſuccès de l'attaque de M. de Lorraine ; de maniere que les Turcs également forcés

cés par les deux extrêmités, & le centre de leurs lignes, n'ayant point intérieurement assez de terrain pour se former, & opposer un front considérable, furent forcés à une fuite honteuse, & à l'abandon entier de leur Camp & du Siége.

En l'année 1706. M. le Duc de Savoïe & M. le Prince Eugéne ont forcé les lignes de Turin, dans lesquelles M. de Marsin & M. de la Feüillade avoient, pour ainsi dire, forcé M. le Duc d'Orleans d'entrer avec toute son Armée, venuë de Lombardie pour soûtenir le Siége, dont M. de la Feüillade étoit chargé.

Tout le monde sçait que ce facheux événement est arrivé par le côté, où M. de la Feüillade avoit négligé de faire des lignes, parce qu'il n'avoit pas prévû que l'Ennemi libre dans ses mouvemens, par l'entrée de l'Armée dans les lignes, pourroit en passant la Doire, tourner le Camp du côté de Chivas, qui étoit le quartier le moins garni de troupes, & où il n'y avoit point de lignes.

Ce manque d'attention étoit bien

grand ; car comment n'imagine-t-on pas, qu'un Ennemi que l'on laiſſe le maître de la campagne, & de faire ſes mouvemens avec liberté, préférera l'attaque d'un quartier fort petit, ſéparé du gros de l'Armée par une riviere, & découvert, à celle de tout ſon front conſidérable, & bien couvert du gros de l'Armée ? Voilà quelle a été la faute, qui a fait battre l'Armée du Roi devant Turin.

Après avoir rapporté ces trois exemples de lignes forcées, parce que l'on a crû les pouvoir garder, je paſſerai aux trois autres exemples de lignes protégées par les Armées d'obſervance.

Lorſque le Roi a fait le Siége de Mons en l'année 1691. M. le Prince d'Orange raſſembla une Armée conſidérable, pour faire lever ce Siége. M. de Luxembourg lui fut oppoſé avec une Armée d'obſervance. Il ſçut toujours ſe placer ſi bien, pour couvrir le Siége, que M. le Prince d'Orange ne pût combattre M. de Luxembourg, ni interrompre le Siége.

En l'année 1692. quand le Roi fit le Siége de Namur, M. le Prince d'Orange voulut encore ſecourir cette Place. M. de Luxembourg lui fut encore oppoſé avec une Armée d'obſervance. Ce Général fort inférieur en Infanterie, ſçut ſi capablement conduire ſes mouvemens, pour empêcher l'Ennemi d'entrer dans la Méhaigne, qu'il le contraignit à abandonner le deſſein de ſecourir la Place.

En l'année 1708. lorſque l'Armée du Roi a marché pour le ſecours de Lille aſſiegée par les Ennemis, M. le Prince Eugéne n'a laiſſé devant la Place que l'Infanterie néceſſaire, & il s'eſt choiſi un poſte avantageux ſur les hauteurs de Seclin, entre ce Bourg & ſes lignes. On ne jugea pas pratiquable de l'attaquer ainſi poſté, parce qu'il avoit ſa droite & ſa gauche aſſurées, & que l'on ne pouvoit faire d'efforts contre lui que par ſon front, qu'il avoit retranché.

Ces trois exemples ſur le même ſujet, ſont pourtant, dans la maniere de protéger un Siége par une

Armée hors des lignes, tous différents les uns des autres.

Pour protéger le Siége de Mons, M. de Luxembourg a été au-devant de l'Ennemi, tout le plus qu'il lui a été possible ; il s'est opposé à lui en pleine campagne, toujours en état de combattre de front, mais avec avantage, par le choix de ses postes, qui lui donnoient la liberté de charger son Ennemi en flanc, en cas qu'il eût osé le lui prêter pour s'approcher du Siége, pendant que son front étoit si avantageux, qu'il ne craignoit point que M. le Prince d'Orange osât l'aborder.

Par cette conduite attentive & habile, il donna le tems au Roi d'achever paisiblement son Siége, & de prendre Mons.

Pour protéger le Siége de Namur, M. de Luxembourg a eu une conduite toute différente de celle qu'il avoit euë au Siége de Mons, parce que la situation de cette Place étoit différente.

Il ne falloit point laisser entrer l'Armée de M. le Prince d'Orange

dans la Méhaigne, parce que si elle y étoit entrée, elle auroit pû porter sa droite à la Sambre; auquel cas les attentions contre le secours auroient été doubles; sçavoir du côté du Château, qui est entre la Sambre & la Meuse, & du côté de la Ville, qui est entre la Sambre & la basse Meuse. Cependant l'Ennemi avoit beaucoup de canon; il étoit fort supérieur en Infanterie, & il s'agissoit de garder avec une Cavalerie supérieure les bords d'un ruisseau assez étroit, & garni de bois.

Ce fut ce que M. de Luxembourg fit avec tant de capacité, dans la maniere de se placer toujours devant son Ennemi, dans une distance assez mesurée, pour qu'il n'osât hazarder ce passage de la Méhaigne, qu'il ne fut jamais possible à M. le Prince d'Orange, d'assûrer un Corps d'Infanterie en dedans de la Méhaigne, capable d'y protéger le passage du reste de son Armée.

Ces attentions continuelles durerent même dix ou douze jours, & furent toujours de la part de M.

de Luxembourg ſi remplies de pénétration, & de jugement parfait des mouvemens que M. le Prince d'Orange pouvoit faire, que ce Prince fut contraint de voir prendre Namur, ſans avoir pû le ſecourir.

Pour protéger le Siége de Lille par le côté de Seclin, qui a été le ſeul par où l'on aït tenté le ſecours de cette Place, M. le Prince Eugéne n'a eu beſoin que de ſe choiſir un bon Poſte, dans lequel il pût avoir les flancs couverts, & ſon front bon. C'eſt ce qu'il a trouvé ſur les hauteurs de Seclin. Ainſi ſon opération aïant été unique, je ne dois le loüer que du bon choix qu'il a fait de ce Poſte, & non des différents mouvemens, puiſqu'il n'en a eu qu'un ſeul à faire, pour ſe porter ſur cette hauteur.

Ce n'eſt point par oubli que je n'ai point parlé ici de la Bataillle de Caſſel, donnée pour protéger le Siége de S. Omer; en quoi cette action pouvoit avoir rapport à la matiere de ce Chapitre. Mais comme les circonſtances de cette action

ſeront traitées dans le Chapitre ſuivant, qui eſt celui de mes réflexions ſur les Batailles, auſquelles je me ſuis trouvé, ou qui ſe ſont données de mon tems, & dont j'ai été inſtruit, je m'abſtiendrai d'en parler ici.

Je finirai donc mes réflexions ſur la matiere des lignes, en diſant, que la raiſon déciſive & certaine de ma maxime, *de ne jamais attendre ſon Ennemi dans des lignes de circonvallation, & de le combattre hors de la ligne*, eſt ſenſible, non ſeulement par les exemples que je viens de rapporter, mais encore en ce qu'il eſt d'une vérité conſtante, que renfermé entre la Place & les lignes on eſt toujours gêné dans ſes mouvemens; & qu'au contraire l'Ennemi eſt libre dans les ſiens; qu'il les couvre de la nuit; qu'il fait ſes principaux efforts où il lui plaît de les faire, ſe dégarniſſant ſans crainte par tout où il le veut; qu'il fait autant de fauſſes attaques qu'il lui convient d'en faire, pour rendre par tout les attentions égales; qu'il eſt ſûr que celle de ſes at-

taques qui prospére, sépare en entrant l'Armée attaquée dans ses lignes, sans qu'elle puisse se rejoindre, la force à la fuite, & à l'abandon de son Camp & Siége, parce qu'elle n'a point de terrain pour se réformer en arriere, entre le front de son Camp & la Place; & enfin que l'Armée qui attend l'Ennemi dans ses lignes, pouvant être attaquée presque toujours par toute la circonférence de la ligne, elle ne peut avoir aucun flanc en sûreté, & ne se peut jamais trouver en état, de résister à la colonne Ennemie, qui a forcé un endroit de la ligne.

CHAPITRE LXXX.

Des Batailles.

LEs Batailles étant des actions générales d'un Armée contre une autre, & décidant souvent du succès de toute la guerre, au moins & presque toujours de la Campapagne, elles ne doivent être données qu'avec nécessité, & pour des raisons importantes.

Les raisons pour chercher l'Enne-

mi & le combattre, ſont la ſupériorité en nombre, & en qualité de Troupes ; la déſunion entre ceux qui commandent l'Armée, ou leurs intérets différents ; l'incapacité des Généraux ennemis; leur négligence dans les campemens ou les marches ; la néceſſité de ſecourir une Place conſidérable aſſiégée ; la ruine de l'Armée, & ſa diſſipation, ſi elle n'eſt prévenuë par le bon ſuccès d'une Bataille ; la certitude d'un ſecours, dont la jonction à l'Ennemi le rendroit ſupérieur, & pourroit changer la conſtitution de la guerre ; l'avantage qu'on peut avoir eu précédemment ſur lui dans quelque occaſion particuliere, qui pour n'avoir point été déciſive, n'aura pas laiſſé d'être conſidérable, ou enfin la raiſon de décider la guerre par une Bataille.

Celles pour éviter de combattre, ſont, d'avoir moins de profit à eſpérer d'une victoire, que de déſavantage à craindre d'une défaite ; d'être inférieur à l'Ennemi en nombre, & en qualité de Troupes ; d'attendre un ſecours étranger, ou une

jonction d'un Corps séparé; de trouver l'Ennemi avantageusement posté, ou d'avoir lieu d'espérer la ruine de l'Armée ennemie, en temporisant & évitant le combat.

La résolution de combattre fondée sur quelques-unes des raisons, dont je viens de parler ci-dessus, étant prise, il faut à présent passer aux moïens de l'exécuter avec succès.

De ces moïens, les uns sont de prévoïance : pour les autres, on ne les trouve que le jour du combat, & ce sont pourtant ceux qui décident presque toujours du succès.

Les moïens de vaincre, & qui sont de prévoïance, sont de faire son ordre de Bataille, suivant la quantité, ou la qualité des Troupes, dont l'armée est composée, & le païs dans lequel on présume de trouver l'Ennemi; de distribuer les postes aux Officiers généraux; donner des copies de cet ordre de Bataille à tous ceux qu'il est de nécessité qui en aïent, pour le faire observer; avoir toutes les Troupes bien armées, & même des armes

de relais au parc de l'Artillerie, pour les pouvoir distribuer, soit avant le combat, s'il en manque, & qu'on ait des soldats désarmés, soit après le combat, où il s'en perd beaucoup; en cas que l'action n'ait pas été décidée, avoir abondance de munitions de guerre, distribuées sur des charettes composées, pour les avoir à propos derriere les Troupes qui auront un plus long feu à faire, ou à soûtenir; faire distribuer avant le combat un nombre suffisant de coups à tirer; que l'Armée ait eu le tems de manger, & de prendre quelque repos, s'il est possible, avant le combat; avoir plus de médicamens & de Chirurgiens, qu'on ne présume en avoir besoin; être absolument débarrassé des gros bagages, & avoir même placé les menus bagages en lieu sûr, & distans des lignes; ne point négliger les avantages du Soleil & de la poussiere; inspirer à l'Armée l'envie de combattre, la certitude de la victoire, le butin & les bons quartiers aux Soldats, la gloire & les récompenses aux Officiers.

Les moïens de vaincre qui ne se présentent que le jour du combat, sont tous les avantages du terrain; l'observation de l'ordre de Bataille qui aura été donné; son changement, s'il y en a nécessité, fait à propos, & après avoir averti ceux qui le doivent sçavoir; la distribution de l'Artillerie sur la ligne suivant le terrain; les attentions sur les avantages qui se peuvent prendre, soit en étendant ses aîles, * pour enveloper l'Ennemi, si on le peut, soit en les couvrant, * & en les assurant, afin de pouvoir les dégarnir, pour faire un plus grand effort où l'Ennemi paroîtra le plus foible; donner le mot de ralliement & de reconnoissance, avant que de marcher à l'Ennemi, * en cas que la marche à l'Ennemi ait commencé de nuit, ou que l'on puisse présumer que l'action ne puisse finir avant la nuit; * faire bien observer la droite & la gauche, & la distance entre les lignes, si l'on marche de front; faire de fréquentes altes, pour donner le tems à la ligne de se redresser, & à l'Artillerie de tirer, & de recharger;

défendre ſur toutes choſes aux Soldats de tirer; eſſuïer conſtamment le feu de ſon Ennemi, & ne le charger qu'après ſon feu.

Que ſi l'Armée qui veut combattre, part de trop loin, pour pouvoir arriver ſur le terrain où eſt l'Ennemi, en marchant de front, ou qu'elle ne le puiſſe pas, à cauſe des lieux par leſquels il faudroit paſſer, & qui ne ſeroient pas aſſez ouverts, il faut en ce cas, qu'elle s'approche de ſon Ennemi, ſur aſſez de colonnes, pour pouvoir ſe trouver en Bataille hors de diſtance d'être chargée en colonne.

Il faut auſſi que les Officiers généraux qui conduiront les colonnes, s'obſervent ſoigneuſement les uns les autres, pour qu'au moins leurs têtes faſſent un front, & que, lorſqu'ils ſeront arrivés ſur le terrain où l'Armée peut ſe déploïer, ce mouvement ſe faſſe avec diligence & précaution, & hors de portée de pouvoir être chargé par l'Ennemi, avant que toute l'Armée ſoit placée, & en Bataille.

Le Général doit ſe placer dans le

lieu le plus commode, pour voir l'effet de la premiere charge, afin de pouvoir envoïer ſes ordres, ſoit pour faire ſoûtenir les Troupes qui auront battu, ſoit pour remplacer celles qui l'auront été. Il doit pour cela ſe ſervir, ou de Troupes qu'il aura placées entre les deux lignes, au cas qu'il l'ait jugé convenable, ou de celles de la réſerve, ſuivant qu'il le jugera à propos.

Tous les Officiers généraux doivent être à leurs Poſtes, tant pour mener au combat les Troupes qui leur ſont commiſes, que pour remédier aux inconvéniens, qui peuvent arriver dans l'étenduë de leur commandement.

Le Combat s'opiniâtrant, & le ſuccès en devenant partagé, le Général doit faire ſon principal effort contre le lieu, où l'Ennemi fait le plus de réſiſtance; & en ce cas, il doit s'y porter lui-même, afin d'animer les Troupes par ſa préſence, & les faire charger avec plus de vigueur.

Si ſon bonheur eſt égal par toute la premiere ligne, & qu'elle ait ren-

verſé celle des Ennemis, la principale attention des Officiers généraux & particuliers doit être de contenir les Troupes, empêcher que les Corps ne ſe débandent, ne faire ſuivre les fuïards que par des gens détachés des Bataillons & des Eſcadrons, marcher lentement avec toute cette premiere ligne, pour ſoûtenir les détachés, & charger de front & en ordre la ſeconde ligne des Ennemis.

L'Artillerie doit toujours accompagner la premiere ligne, dans l'ordre où elle a été d'abord diſtribuée, en cas que le terrain le permette; & le reſte de l'Armée doit ſuivre ce mouvement, en obſervant toûjours la diſtance entre les deux lignes, telle qu'elle aura été ordonnée par l'ordre de Bataille, afin qu'il n'y arrive point de confuſion.

Que ſi la victoire continuë à ſe déclarer, & qu'on renverſe encore la ſeconde ligne, le Général doit avec plus d'attention empêcher que ſes Troupes ne ſe débandent, de peur qu'elles ne ſoient chargées, & miſes en déſordre par la premiere

ligne des Ennemis, qui pourroit s'être ralliée derriere la seconde. Il doit pousser les Troupes battuës toujours en Corps & en ligne, jusqu'à ce que leur désordre soit général; après quoi il faut augmenter le nombre des détachés, sans souffrir jamais que personne quitte les drapeaux & étendarts, sans être commandé.

C'est dans ce moment qu'il doit se servir de sa réserve, & des Corps qui n'ont point combattu, pour suivre les Ennemis, les empêcher de se rallier, & faire des prisonniers, dont il ne doit jamais souffrir que les Troupes se chargent pendant le combat, ni qu'elles regardent seulement le butin du champ de Bataille, jusqu'à ce que la victoire soit absolument assurée, & l'Ennemi tellement en désordre & éloigné, qu'on ne puisse plus craindre qu'il puisse revenir sur le Corps qui aura été détaché, pour le suivre dans sa fuite; après quoi pour le reste de la journée, il peut laisser recueillir aux troupes victorieuses le butin du champ de Bataille.

Que si, en suivant l'Ennemi battu, on tombe sur ses Bagages, il ne faut point laisser débander pour le pillage le Corps destiné pour suivre l'Ennemi, & achever de l'accabler dans sa retraite. Il faut avec une extrême attention & sévérité, porter ce Corps au-delà desdits Bagages, ne s'attacher qu'à détruire ou prendre les hommes, & laisser le pillage des Bagages à l'Armée.

Les premiers soins du Général, après le gain de la Bataille (le Seigneur des Victoires remercié) doivent être de faire panser les blessés, en aller voir les principaux, ou envoïer de sa part, s'il n'en a pas le tems; de se faire rendre compte des belles actions qu'il n'aura pû voir, & de donner en général des louanges à toute son Armée, de louer en particulier ceux qui le méritent; de faire rassembler les marques de sa victoire, qui sont, les prisonniers, les drapeaux, & étendarts, les timbales, & l'Artillerie ennemie; de donner de cette victoire une premiere nouvelle à son Prince; de la faire suivre d'une ample relation de

toutes ses circonstances, en lui envoïant les drapeaux & étendarts, les timbales restant, suivant l'usage aux Corps qui les ont prises.

Après avoir déblaïé son Camp de ses blessés, de ceux des Ennemis, des prisonniers, de leur Artillerie, & de tout ce qui lui seroit superflu, & avoir laissé prendre du repos à son Armée, il doit s'appliquer à tirer de sa victoire tous les avantages, que la circonstance des lieux & des tems lui fournira, en exécution du projet qui aura été concerté & résolu. Je ne parle pas du tems que l'on doit emploïer à ce déblai; il doit être tout le plus court qu'il est possible. C'est tout ce que l'on en peut dire.

Mais comme le sort des armes est journalier, & qu'après toutes les sages précautions prises pour vaincre, on ne laisse pas quelquefois d'être vaincu; l'application entiere du Général, en ce cas funeste, & les soins de ses inférieurs, ne doivent regarder que les moïens d'empêcher une déroute entiere.

C'est à cela seul qu'il doit pen-

ſer. Son expérience & ſa capacité lui doivent faire connoître le moment qui précéde la perte de la Bataille, afin de prendre toutes les précautions neceſſaires, pour diminuer le déſordre d'une fuite; ſoit par un effort conſidérable qu'il fera avec les Troupes, qui ne ſont point ébranlées, pour donner le tems à celles qui le ſont de ſe rallier, & ſe remettre enſemble, & ainſi aſſûrer la retraite; ſoit en ſe ſaiſiſſant en arriere d'un Poſte, où il puiſſe ſe retirer en ſûreté, ou d'un défilé, derriere lequel il puiſſe ſe raſſembler.

Comme l'abandon & la perte de ſon champ de Bataille entraîne ſouvent celle de ſes Bagages, s'il en a avec lui, & preſque toujours celle de ſon Artillerie, il ne doit reſter dans ce premier lieu, où il ſe ſera retiré & mis en ſûreté, qu'autant de tems qu'il lui en faut, pour raſſembler les débris de ſon Armée; après quoi il la doit mener dans un Camp ſûr, où il puiſſe réparer ſes pertes, tant par le canon & les armes qu'il fera venir des Places, pour en donner à ceux qui les auront perduës,

que par les ſecours dont il ſe pourra faire joindre.

Que ſi ſa perte eſt ſi conſidérable, qu'elle puiſſe entraîner celle de quelque Place, il y doit jetter la meilleure & la plus ſûre Infanterie qui lui reſte, & tâcher enſuite de tenir toujours la Campagne avec ſa Cavalerie, pour incommoder l'Ennemi, en cas qu'il s'attache à un Siége, ou pour le contenir, & l'empêcher de ſe ſéparer en pluſieurs Corps, ſi ſon deſſein n'eſt que de pénétrer dans le païs, & de le déſoler.

Que ſi le victorieux, par les pertes qu'il aura faites le jour de la Bataille, ſe trouve trop affoibli en Infanterie, pour s'attacher à un gros Siége, ou qu'il ne ſoit pas en état de l'entreprendre, manque de groſſe Artillerie & de munitions de guerre, & qu'enfin il ne puiſſe tirer des fruits de ſa victoire, que celui ou d'avoir déconcerté les projets de ſon Ennemi, ou de reſter maître du plat-païs pendant le reſte de la Campagne, ou de procurer à ſon Armée des quartiers d'hiver dans

le païs ennemi ; il faut que le vaincu, en s'éloignant du victorieux, se place en lieu sûr, près des grosses Villes, d'où il puisse tirer les commodités que la perte de la Bataille a ôtées à son armée, tant pour les subsistances & médicamens pour les blessés, que pour la réparation des Bagages perdus ; qu'il rassûre ses Troupes, & ne se remontre en corps à l'Ennemi, qu'après qu'il aura réparé ses pertes, soit par la jonction de nouvelles Troupes, soit pour avoir fait donner des armes à ceux qui en ont perdu, rétabli son Artillerie & ses Vivres, fait guerir les blessés, & qu'enfin il se soit remis en état de s'opposer au progrès de l'Ennemi, & à son établissement dans des quartiers d'hiver avantageux.

REMARQUES.

J'ai dit dans mes Maximes, quelles sont les raisons qu'un Général peut avoir, pour chercher à combattre son Ennemi ; qu'il doit toujours donner la Bataille, ou combattre librement, & éviter de la recevoir

de ſon Ennemi; de quelle maniere, & avec quelles attentions il faut s'approcher d'un Ennemi, que l'on veut combattre; quelles peuvent être les différentes diſpoſitions à prendre, par rapport aux différens terrains du champ de Bataille, & en cette occaſion, quelles ſont les attentions & les précautions à prendre, pour faire avec ſûreté les changements, qu'il convient de faire à l'ordre de Bataille; quelles ſont les attentions qu'il faut qu'un Général ait avant le Combat, dans le tems qu'il ſe donne, & après la Bataille. Enfin j'ai donné tous les préceptes généraux, qui peuvent être donnés ſur cette grande opération de guerre. Mes réflexions ſur ce vaſte ſujet ſeront fort étenduës, parce que je les porterai, & ſur les Batailles, & ſur les grands Combats, qui ont décidé du ſuccès d'une entrepriſe.

Les exemples que je rapporterai ſur cettte matiere, & par rapport à mes préceptes généraux, dont il faut que j'aſſûre la vérité & la certitude, ſeront fondés ſur les évé-

nemens des Batailles & grands Combats, ausquels je me suis trouvé, ou sur ce que j'ai appris des actions, où je n'ai pas été présent, & qui se sont données de mon tems.

Tous ces exemples prouveront par la diversité des situations, & les particularités qui ont produit les grands événemens, combien cette matiére est étenduë, quelle est l'impossibilité d'ajoûter des maximes particuliéres à mes préceptes généraux, & à combien de différentes choses il faut qu'un Général pense en un moment, pour se procurer un heureux succès.

L'on ne donne à proprement parler le nom de *Bataille*, qu'aux actions qui se passent entre deux Armées, rangées dans leur ordre de Bataille, & qui combattent dans un païs assez ouvert, pour que les lignes se chargent de front & en même tems, ou au moins pour que la plus grande partie de la ligne charge, pendant que l'autre partie reste en présence, par des difficultés, qui l'empêchent d'entrer si tôt en action par un front égal à celui,

qui pourroit lui être opposé par l'Ennemi. Les autres grandes actions, quoique presque toujours d'une plus longue durée, & même plus meurtriéres, que celles dont je viens de parler, n'ont que le nom de Combat.

La raison de cette différence de nom vient de la différence dans les dispositions des Armées, & de celle qui se trouve ordinairement, dans les suites de ces deux espéces de grandes actions.

Une Bataille perduë emporte presque toujours après soi la perte de l'Artillerie de l'Armée, & souvent celle de ses Bagages. Ainsi l'Armée battuë n'étant plus en état de paroître devant son Ennemi victorieux, qu'elle n'ait réparé ses pertes, elle est pour long-tems contrainte de le laisser le maître de la campagne, & de l'exécution des entreprises qu'il lui convient de former, par rapport à la grandeur du succès qu'il a eu dans cette journée, & à ses moïens pour entreprendre.

Un grand combat perdu, quoique

que plus ſanglant, emporte rarement la perte de toute l'Artillerie, & preſque jamais celle des Bagages ; parce que les Armées n'ayant pû s'aborder par leur front, il eſt certain qu'elles n'ont pû ſouffrir, que dans la partie qui a combattu, & que quoique pour attaquer, ou pour ſoûtenir, on ait ſucceſſivement été obligé de ſe ſervir de nouvelles Troupes tirées du front qui ne pouvoit point combattre, cependant l'action n'ayant pas pû devenir générale, n'a pu produire qu'une plus grande, ou moindre perte d'hommes, ſans influer ſi abſolument ſur la ſuite d'une Campagne, & ſur ſa déciſion pour la ſupériorité, que le peut faire une Bataille rangée, ni même ſans produire la perte des Bagages, ni celle de l'Artillerie, dont on ne peut perdre tout au plus, que celle qui pourroit s'être trouvée ſur le terrain, où l'on auroit combattu avec déſavantage.



Combat de Woërden en 1672.

Le premier exemple que je rapporterai ſur la matiere de ce Chapitre, ſera celui du combat de Woërden, donné par M. de Luxembourg contre M. le Prince d'Orange en l'année 1672.

M. le Prince d'Orange vouloit aſſiéger Woërden, qui n'avoit point d'ouvrages extérieurs, & où M. de Luxembourg tenoit une garniſon d'environ deux mille hommes.

La Place étoit d'une grande conſéquence aux deux Partis. Elle couvroit Utrecht, & donnoit une entrée facile dans la Hollande, dès que les glaces rendroient pratiquable pour les marches des Troupes, le païs, que les Hollandois avoient été obligés d'inonder.

Les environs de la Place étoient même preſque tous * inondés; * de maniere qu'elle ne pouvoit être ſecouruë, qu'en forçant les retranchemens, que M. de Luxembourg étoit informé que les Ennemis avoient faits ſur les digues, en s'y venant établir.

Les attentions que M. le Prince d'Orange donnoit par ses mouvemens, étoient égales pour Naërden situé sur le Zuiderzée, pour le Fort de Creve-cœur, & pour Bomel. Ainsi M. de Luxembourg résolu de s'opposer à l'exécution du dessein de M. le Prince d'Orange, attendoit que ce Prince se fût fixé, pour marcher à lui.

Dès qu'il sçût que Woërden étoit investi, il y marcha sans aucune perte de tems, avec un Corps considérable d'Infanterie, beaucoup inférieur à celui de l'Ennemi ; parce qu'il ne vouloit pas lui donner le tems de trop bien assurer ses retranchemens sur les digues, & qu'il jugea qu'il ne pouvoit lui opposer sur une digue, plus de Troupes qu'elle n'en pouvoit contenir ; qu'ainsi s'il trouvoit qu'il pût être pratiquable de faire passer son Infanterie dans l'inondation, il pourroit attaquer les digues en flanc la nuit, pendant que les Troupes ennemies seroient occupées à soûtenir l'attaque de la tête de la ligne.

La commodité des canaux, & des

inondations, pour la facilité du tranſport des matériaux propres à ſe retrancher, donna le moïen à M. le Prince d'Orange de faire en peu d'heures une coupure, & un bon retranchement ſur la digue du vieux Rhin, entre Harmelen & Woërden; de paliſſader, & fraiſer le parapet de ſon retranchement, & d'y placer du canon. Il fit même encore pluſieurs coupures & retranchemens, entre celui dont je viens de parler, & Woërden, afin de multiplier les difficultés à M. de Luxembourg, lorſqu'il viendroit l'attaquer. Il porta auſſi ſes attentions ſur le canal, qui vient de Camérick tomber dans le vieux Rhin fort près de Woërden, dont il retrancha la digue en trois endroits.

Mais dans cette diſpoſition, il fit deux fautes; la premiere, fut de ne pas ſe ſaiſir du Village de Harmelen, où il y avoit une Egliſe avec un bon cimetiere, & où M. de Luxembourg tenoit un Poſte de cinquante hommes, pour aſſûrer la communication entre Utrecht & Woërden, contre la garniſon Ennemie qui é-

toit dans Oudewater.

Si cette Eglise, qui étoit à la gauche du vieux Rhin, avoit été occupée par un Corps d'Infanterie & du canon, il auroit été bien difficile à M. de Luxembourg, de s'approcher plus près de Woërden, sans avoir forcé l'Eglise, ou l'avoir ruinée à coups de canon, ce qui auroit pû consumer du tems, pendant lequel M. de Luxembourg n'auroit pas pû s'approcher plus près de Woërden.

La seconde faute que fit M. le Prince d'Orange, fut celle de n'avoir pas fait garder, ni rompre le pont, qui étoit dans le Village de Camerick sur le canal; ce qui donna le moïen à M de Luxembourg d'attaquer les retranchemens, qui étoient sur ce canal par leur tête & par leur flanc, en se mettant dans l'inondation. Lorsque M. de Luxembourg fut arrivé à Harmelen avec ses Troupes, il n'étoit pas encore nuit, & il put reconnoître les retranchemens faits sur la digue du vieux Rhin. Il les jugea fort difficiles à emporter par leur tête, & dès que la nuit fut venuë, il ne laissa devant

ces retranchemens que ses Dragons, avec ordre d'attaquer assez mollement ces postes, lorsqu'ils entendroient qu'il attaqueroit ceux qui étoient, comme je viens de le dire, sur la digue du canal de Camérick.

Ce Général marcha donc avec toute son Infanterie à Camérick, sans que M. le Prince d'Orange fût averti de cette marche, qui se faisoit au travers d'un païs inondé. On trouva que le pont de Camérick n'étoit ni rompu, ni gardé, de sorte que toute l'Infanterie se trouva de l'autre côté du canal plus de trois heures avant le jour; à la petite pointe duquel, (tems favorable pour attaquer des retranchemens, ou des lignes) M. de Luxembourg fit attaquer le premier retranchement, qui étoit autour d'un moulin à vent, lequel fut emporté. On s'étendit ensuite dans l'inondation, qui de ce côté-là n'avoit que deux pieds d'eau, & même moins en quelques endroits; on prit le flanc des autres retranchemens, qui n'avoient pû être couverts faute de tems, & qui n'étoient bons que par leur tête, &

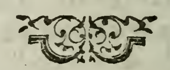
on pénétra jusques sur la digue du vieux Rhin, laissant ainsi derriere nous les retranchemens, qui étoient du côté de Harmelen. Enfin après un combat d'Infanterie, le plus rude que j'aïe vû, & qui dura plus de cinq heures, cinq retranchemens furent forcés, & la Place secouruë, avec une perte du côté des Ennemis de plus de six mille hommes tués ou pris, d'une fort grande quantité d'Officiers principaux, & du canon qui étoit sur les retranchemens.

Exemple mémorable, & de l'activité de M. de Luxembourg, qui ne laissa pas l'Ennemi vingt-quatre heures devant Woërden sans l'attaquer, & de la valeur des Troupes, qu'aucun obstacle ne rebuta pendant un combat fort long & fort rude.

La perte de notre côté fut d'environ deux mille cinq cens hommes tués ou blessés, sur cinq mille avec lesquels l'action fut commencée. La nécessité de donner ce combat sans perte de tems se trouva d'autant plus grande, que le canon de l'Ennemi étoit déja placé devant les portes de

la Ville, qui comme je l'ai dit, n'étoient couvertes d'aucun ouvrage extérieur; qu'il y avoit peu de munitions de guerre dans la Place, & qu'elle ne pouvoit encore tenir 24. heures, si elle n'avoit point été secouruë.

* J'aurois pu mettre le combat de Woërden avec les exemples des lignes de circonvallation, forcées pour secourir une Place, puisqu'en effet cette action avoit pour objet cette opération de Guerre. Mais la bisarrerie du terrain de ce combat, qui le réduisoit à un point d'attaque, m'a engagé à le citer sur la matiere de ce Chapitre, puisque dans le fond ç'a été un grand combat, donné dans un païs inondé, pour déplacer un Ennemi retranché sur des Digues, qui formoit un Siége derriere lui, mais qui n'avoit point de lignes, qui pussent communiquer les Troupes entre elles, comme cela se trouve toujours dans les lignes de circonvallation. *



Combat de Seneff en 1674.

Le ſecond exemple d'un grand combat d'une eſpéce toute différente de celui de Woërden, dont je viens de parler, eſt celui de Seneff en 1674. que je mets au nombre des combats, & non des batailles, parce que les Armées n'eurent jamais aſſez de terrain, pour ſe mettre en bataille, que les fronts par leſquels on combattit furent toujours forts petits, & qu'à proprement parler, l'action de Seneff ſe paſſa contre la colonne preſque entiere de l'Armée ennemie qui marchoit, & non pas contre une Armée, qui ſe fût miſe en diſpoſition de combattre.

Ces différens combats durerent cependant plus de ſeize heures, aïant commencé à huit heures du matin, & n'aïant fini qu'après minuit. Il fut enterré dans l'eſpace, ou l'on combattit, * qui contenoit plus de deux lieuës, * vingt-ſix à vingt-ſept mille corps, au raport des Curés des Villages, auprès deſquels ſe donnerent ces combats.

Ils finirent autant par la laſſitude de notre part, que parce qu'au bout des terrains coupés & ſerrés, où les combats différens s'étoient donnés, il ſe trouva une plaine fort ouverte, ſur laquelle toute la Cavalerie de l'avant-Garde des Ennemis, qui n'avoit point ſouffert, étoit en bataille, pour recevoir les Troupes qui auroient été battuës; & parce que l'Infanterie de leur avant-Garde, qui avoit fait alte au-deſſus du Village du Fay, & qui étoit en bataille, aïant devant elle un chemin creux, qui ſortoit de ce Village, & alloit juſqu'à un bois, qui appuïoit la gauche de cette Infanterie, étoit trop bien poſtée, pour pouvoir être forcée, d'autant plus qu'elle avoit deux lignes de Cavalerie en bataille derriere elle.

* Comme dans d'autres endroits de mes réflexions, j'ai parlé de cette grande journée, par rapport aux fautes qui furent faites par nos Ennemis dans la diſpoſition de leur marche, qui fut dirigée avec ſi peu de prudence, que ce furent ces fautes, qui engagerent le combat, * je

ne répéterai ici les particularités fur lefquelles je me fuis déja étendu ailleurs, que pour fermer la bouche aux envieux de la gloire de M. le Prince, qui lui ont reproché de n'avoir pas mis d'avance toute fon Armée, en difpofition d'exécuter un deffein heureux contre toute l'Armée des Ennemis.

Il n'étoit pas raifonnable de penfer, que les Ennemis en décampant de fi près de l'Armée du Roi, porteroient leur négligence, leur manque de précaution, & pour dire encore plus, leur préfomption & leur ignorance, au point où ils la porterent, comme je l'ai fait voir ailleurs. M. le Prince ne crut pouvoir engager, tout au plus, qu'un combat d'arriere-Garde, contre la Cavalerie & l'Infanterie qui étoient dans & derriere le Village de Seneff, lorfque ces Troupes fe mettroient en mouvement, pour fuivre la queuë de la colonne de leur Armée.

Car comment penfer que l'Ennemi feroit affez témeraire, pour faire continuer la marche aux colonnes de fon Armée, fans en placer quel-

ques Troupes dans le premier défilé, pour recevoir celles de l'arriere-Garde, en cas qu'elles fussent chargées, & mises en désordre ? comment imaginer, qu'une précaution aussi triviale seroit négligée par présomption, ou par ignorance ?

Cette faute justifie mes maximes, de ne se négliger jamais sur aucune attention nécessaire, pour rendre sûrs les mouvemens que l'on a résolu de faire ; & prouve qu'à la Guerre, la moindre négligence peut avoir des suites fâcheuses. Car ce n'a été que la seule négligence de l'Ennemi, à garnir ce premier défilé derriere son arriere-Garde, qui a été la véritable cause de ce grand événement, qui sans cette négligence, n'auroit été tout au plus qu'un combat fort leger, & fort court, contre quelque Cavalerie d'une arriere-Garde, laquelle n'auroit pû être poussée que jusqu'à ce défilé.

Je ne dirai rien de la disposition de l'Armée avant le combat. Elle étoit dans le Camp, où l'on avoit seulement battu la Générale par précaution. M. le Prince n'avoit

fait ſortir de la gauche de ſon Armée, & avancer au-deſſus du Village de Seneff ſur le revers de la hauteur, & hors de la vûë de l'Ennemi, que les Troupes avec leſquelles il vouloit agir contre l'arriere-Garde des Ennemis, en cas que lorſqu'elle ſe mettroit en mouvement pour ſuivre la colonne, elle prît ſa marche ſans précaution.

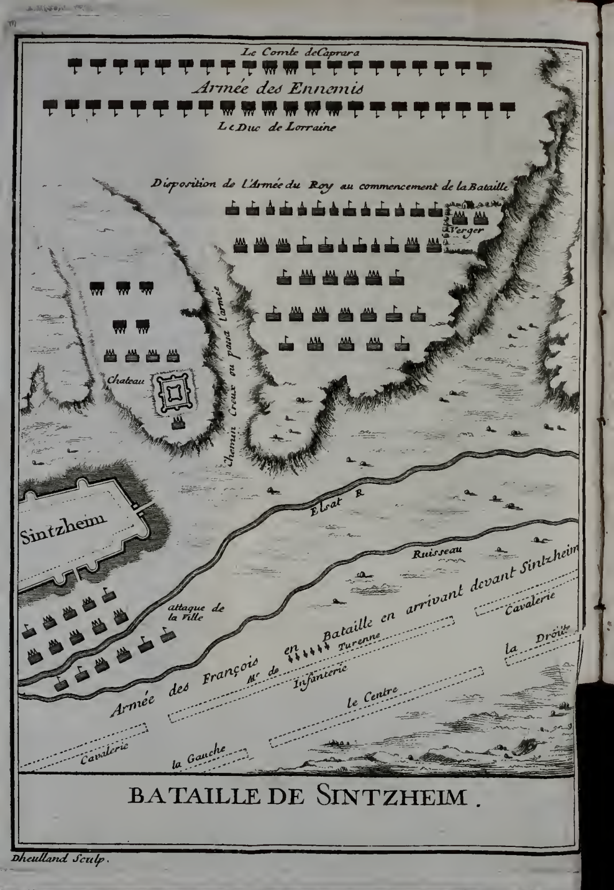
La différence qui ſe trouve entre le combat de Woërden, & celui de Seneff, eſt entiere, par les ſituations & les diſpoſitions différentes.

Celui de Woërden, comme je l'ai dit, a été un combat donné en un ſeul endroit, & contre un Corps retranché ſur une digue, dont tous les avantages, pour ſon heureuſe réuſſite, ont été judicieuſement pris ſur le lieu même du combat, * & ſans avoir pu être prévûs avant le combat, parce qu'il* a commencé avant le jour.

Celui de Seneff au contraire n'aïant commencé qu'à 8. heures du matin, & M. le Prince étant en un lieu, d'où il voïoit dès la pointe du jour commencer la marche de l'Ar-

mée ennemie, & ſon arriere-Garde ſe placer, il n'a pourtant pû prévoir, que de l'Infanterie qui faiſoit la queuë de la marche de cette colonne, il n'y en avoit pas des Bataillons deſtinés à garnir le permier défilé, pour recevoir l'arriere-Garde. Ainſi il n'a pû connoître la faute que les Ennemis alloient faire, que quand elle a été faite; de ſorte qu'il n'a pû ſe préparer à une affaire générale, parce que raiſonnablement elle ne devoit point être de cette eſpéce.

Le combat de Seneff a donc été un aſſemblage de pluſieurs grands combats, donnés ſucceſſivement en un même jour le long de la colonne d'une Armée, qui a combattu preſque toute entiere, quoiqu'en détail & en particulier. Car le combat qui s'eſt donné dedans & derriere le Village de Seneff, n'a eu aucun rapport, ni pour le terrain, ni pour les Troupes, avec celui qui s'eſt donné en-deçà, dedans, & au-deſſus du Village de S. Nicolas aux Bois, comme celui-ci n'a eu aucun rapport avec celui qui s'eſt donné



BATAILLE DE SINTZHEIM.

Dheulland Sculp.

dans les Houblonieres, & le Village du Fay.

On doit donc regarder le combat de Seneff comme trois gros combats, qui se sont donnés en un même jour, contre différentes Troupes, en différens lieux; mais pourtant contre les colonnes de la même Armée en marche, & par des Troupes, qui ont presque toujours été les mêmes, qui ne pouvoient faire un front, & qui n'ont combattu que par leur tête.

La raison de la comparaison que je fais entre ces deux grands combats, est pour faire connoître, que la différence infinie des situations produit une infinité de dispositions différentes, & des moïens différens de se procurer des succès heureux.

Combat de Sintzheim en 1674.

Dans la même année 1674. M. le Maréchal de Turenne donna un grand combat à Sintzheim, dont il éut tout l'avantage.

Ce Général pendant que le Roi faisoit la conquête de la Franche-Comté, avant l'ouverture naturelle

de la Campagne, avoit aſſemblé une partie de ſon Armée dans la haute-Alſace, pour empêcher que les Impériaux ne fiſſent paſſer dans les Villes foreſtieres un Corps de Troupes, pour entrer en Franche-Comté, & troubler les progrès du Roi.

Par cette diſpoſition, les Ennemis voïant que ce ſeroit inutilement qu'ils tenteroient le ſecours de cette Province, aſſemblerent de leur côté un Corps aſſez conſidérable, qui vint camper au-deſſus de Sintzheim, & qui avoit cette petite Ville devant ſon Camp, dans laquelle il y avoit de l'Infanterie, & un chemin creux, qui couvroit la droite de ce Camp au-delà de la Ville.

Comme j'ai dit la maniere dont M. de Turenne prépara la marche longue & vive, qu'il falloit faire faire à ſes Troupes, pour les porter de la haute-Alſace à Philisbourg, ſans que les Ennemis en euſſent connoiſſance, & en priſſent de l'ombrage, pour leur Camp de Sintzheim, je n'en reparlerai point ici, où il ne s'agit pas de cette matiere. Je dirai

rai ſeulement, que M. de Turenne paſſa le Rhin à Philisbourg, prit une partie de l'Infanterie qui y étoit, & marcha toute la nuit à Sintzheim, où il arriva à la vuë du Camp des Ennemis de fort bon matin.

Ce Général fit ſa diſpoſition pour combattre, dès qu'il eut reconnu la ſituation du Camp, & la diſpoſition de l'Ennemi, qui dans la penſée que M. de Turenne ſeroit obligé d'attaquer la Ville de Sintzheim, & de la prendre, avant que de faire combattre la Cavalerie, crut ſon Poſte inattaquable. Cependant M. de Turenne aïant fait approcher ſon Infanterie de la Ville, en laiſſa une partie pour amuſer celle de l'Ennemi par la tête, pendant qu'avec le reſte, à la faveur de ce chemin creux dont le fond n'étoit pas vû de la Ville, il ſe porta dans le flanc droit de l'Ennemi, qui fut un peu mis en déſordre, & obligé de s'éloigner de ce chemin creux; ce qu'il ne put faire ſans changer ſa diſpoſition.

Ce mouvement donna le tems à M. le Maréchal de Turenne de faire

déboucher sa Cavalerie, & de la former sous la protection du feu de l'Infanterie. Pendant ce tems-là la Ville de Sintzheim fut forcée. M. de Turenne par cet avantage étendit son front entre la Ville & la ligne des Ennemis, qui étant sur un terrain supérieur, ne voulurent pas marcher en avant, pour ne pas perdre l'avantage du terrain. M. de Turenne marcha à eux en montant, & après plusieurs charges, il les rompit, & les battit entierement, avec perte de la plus grande partie de leur Infanterie, de beaucoup de Cavalerie, & de leurs bagages.

Cet exemple fera connoître deux choses; l'une, qu'un Corps de Troupes n'est pas en sûreté, quoiqu'il ait une grande riviere entre son Ennemi & lui, lorsque cet Ennemi est maître d'un pont sur cette Riviere; parce qu'il ignore toujours les mouvemens que son Ennemi peut faire, pour s'approcher secrettement de lui, & qu'ainsi il ne doit compter son véritable éloignement de l'Ennemi, que depuis la riviere jusqu'à son Camp, puisqu'il a pû

ſe porter juſqu'à la riviere, & lui avoir caché la connoiſſance de ce mouvement. Par conſéquent le Général qui commandoit le Camp de Sintzheim, ne devoit ſe croire éloigné de M. le Maréchal de Turenne, que de ſix lieües qui eſt la diſtance de Philisbourg à Sintzheim.

La ſeconde réflexion qui ſe tire conſéquemment de cet exemple, c'eſt que ce Corps qui ſe trouve à une portée raiſonnable d'un Ennemi, qui peut marcher à lui, & lui dérober la connoiſſance des forces avec leſquelles il marche, ne doit jamais attendre ſon Ennemi dans la, confiance ſur ſon poſte, bon en apparence, & dont la bonté ne peut égaler la ſupériorité du Corps, par lequel il peut être attaqué, & dont il n'a pû ſçavoir précisément la force.

Toutes les grandes actions dont j'ai parlé juſqu'à préſent, ſont plûtôt de gros combats, dont les ſuccès avantageux n'ont pas laiſſé que d'influer ſur la ſupériorité de la Campagne, que des Bataille, que

j'ai dit être la premiere eſpéce des grandes actions de Guerre.

Bataille d'Einzheim en 1674.

Dans la même année 1674. M. le Maréchal de Turenne, à qui le ſuccès du combat de Sintzheim avoit acquis l'égalité avec l'Ennemi, donna dans le commencement du mois d'Octobre la Bataille d'Einzheim, qui eſt la premiere Bataille rangée que j'aïe vûë.

Ce Général campoit à la Wantznaw avec ſon Armée, encore preſqu'égale à celle de l'Empereur, commandée par M. le Prince de Bournonville, qui campoit à Einzheim, où il attendoit un Corps conſidérable de Troupes, que lui amenoit M. de Brandebourg, dont la jonction auroit en peu de tems décidé abſolument de ſa ſupériorité ſur l'Armée du Roi. Il falloit donc par une grande action heureuſe prévenir les effets de cette grande ſupériorité; ſans quoi M. le Maréchal de Turenne ſe voïoit contraint à abandonner toute l'Alſace dans une ſaiſon, qui n'étoit point encore aſſez

avancée, pour faire ſonger aux quartiers d'hiver. Il n'y avoit donc de moïen pour ſauver Philisbourg, ou Briſack, que de battre M. de Bournonville avant qu'il fût joint par M. l'Electeur de Brandebourg.

Dans cette néceſſité abſoluë de combattre avant la jonction des ſecours qui venoient à l'Ennemi, M. de Turenne partit de la Wantznaw, pour venir chercher M. de Bournonville à Einzheim. Sans une pluïe continuelle, dont la marche de l'Armée fut appeſantie, & le gonflement d'un petit ruiſſeau aſſez près du front de l'Ennemi, ſur lequel il fallut faire des ponts pendant toute la nuit, il y avoit beaucoup d'apparence, que M. de Bournonville n'auroit pas eu de tems de reſte, pour mettre ſon Armée en Bataille à la tête de ſon Camp.

Mais ces inconvéniens furent cauſe, que l'Armée du Roi ne put avoir achevé de paſſer le ruiſſeau qu'à la pointe du jour, & que l'Ennemi eut le tems de ſe mettre en Bataille, ſa gauche appuïée à un petit bois, où il mit de l'Infanterie

& quelques piéces de canon, le Village d'Einzheim derriere son front, & sa droite étenduë dans la plaine.

M. le Maréchal de Turenne de son côté, marcha à l'Ennemi en pleine bataille, qui commença par tout le front de l'Armée, sur les huit heures du matin, par une pluïe horrible, & sur un terrain si abreuvé d'eau, que ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine, que les hommes & les chevaux pouvoient avancer sur l'Ennemi, pour l'aborder.

Le succès de la premiere charge fut différent sur le front de la ligne. L'aîle gauche de la premiere ligne de Cavalerie de l'Armée du Roi fut renversée par la droite de celle de l'Ennemi; mais elle fut soutenuë par le mouvement en avant que fit la seconde ligne, qui contint celle de l'Ennemi, & l'obligea à abandonner le terrain de notre premiere ligne, qui eut le tems de se rétablir.

Le centre de l'Infanterie de l'Armée du Roi fit perdre un peu de terrain à celle de l'Ennemi, sans pourtant un avantage trop marqué, parce qu'elle n'osa s'abandonner en avant,

à cauſe du déſordre de la gauche, qui n'étoit point encore rétablie, & auſſi à cauſe que la pluïe ne lui laiſſoit pas le moïen de ſe ſervir du mouſquet; car dans ce tems-là l'Infanterie n'avoit point de fuſil.

La droite de la Cavalerie de l'Armée du Roi ſe maintint ſur ſon terrain, malgré le feu de la mouſquetterie & du canon, qui ſortoit du bois, & qui appuïoit la gauche de l'Ennemi; juſqu'à ce que M. de Turenne, après le rétabliſſement du déſordre de ſa gauche, fit attaquer ce bois par toute l'Infanterie de ſon Corps de réſerve, qui en chaſſa l'Ennemi, après une action fort longue & fort opiniâtrée.

Ainſi cette protection de la gauche de l'Ennemi devint l'appui de notre droite, & fit perdre beaucoup de terrain à l'Ennemi ſur tout le front du Champ de Bataille.

Cependant la laſſitude des hommes & des chevaux, & le terrain abreuvé d'eau ſur lequel on combattoit, furent les raiſons inſurmontables, qui empêcherent que dans ce moment toute la ligne pût s'a-

vancer, pour décider entiérement la Bataille; de ſorte que la nuit étant ſurvenuë, avant que les Troupes euſſent eu le tems de reprendre un peu haleine, quoique la pluïe eût ceſſé ſur les neuf heures, & que le tems ſe fût éclairci, l'Ennemi à la faveur de la nuit, qui étoit fort obſcure, abandonna ſon Champ de Bataille, & quelques piéces de canon, & ſe retira près de Strasbourg, pour ſe mettre hors de la portée de M. de Turenne.

Cet événement quoique ſans une déciſion entiere, ne laiſſa pas de donner à M. de Turenne la réputation de la ſupériorité pendant quelques tems, & contint l'Ennemi juſqu'à l'arrivée de ſes ſecours.

Cet exemple juſtifie donc mes maximes, & prouve que dans les Batailles, ſouvent l'abandon du Champ de Bataille ſans une grande perte d'hommes, produit de plus grands avantages, que ceux des Combats les plus meurtriers, qui ne décident rien. Car enfin jamais Bataille rangée, & dans laquelle tout le front à chargé en même tems, n'a

n'a été moins décidée que celle d'Einsheim, quoique ſon Champ de Bataille ait été abandonné, & n'a pourtant produit un effet plus marqué.

Combat de Mulhauſen & de Colmar en 1674.

A la fin de la même année 1674. & dans les premiers jours de la ſuivante, les combats de Mulhauſen & de Colmar, gagnés par M. de Turenne contre les forces jointes de l'Empereur & de M. de Brandebourg, me vont donner une belle matiere de réflexions, ſur la maniere dont ces grands événemens furent amenés.

Après la jonction de l'Armée de M. de Brandebourg à celle de l'Empereur, l'Armée ennemie ſe trouvoit forte de plus de ſoixante mille hommes. Ainſi M. de Turenne, qui n'en avoit pas vingt mille effectifs, ne fut plus en état de diſputer aux Ennemis la poſſeſſion du plat-païs de l'Alſace. Il ne ſongea qu'à laiſſer dans Philisbourg, & dans Bri-

ſack, aſſez d'Infanterie, pour ne pas craindre que les Ennemis en entrepriſſent le Siége dans cette ſaiſon avancée; après quoi avec le reſte de ſon Armée, il ſe retira par Saverne dans la Lorraine Allemande, où il ſépara ſes Troupes dans de bons quartiers, pour les rétablir des fatigues de leur longue Campagne, & ne parut ſonger qu'au repos, pour y inviter les Ennemis de leur part.

Ce feint repos couvroit la marche des Troupes, détachées de l'Armée de Flandres après la fin de la Campagne en ce païs-là, qui ne paroiſſoient en mouvement, que pour venir prendre des quartiers d'hiver en Lorraine, & pour couvrir cette Province, menacée par la groſſe Armée que les Ennemis avoient en Alſace.

Les Ennemis de leur côté, que leur nombre empêchoit de rien craindre de la part de l'Armée de M. le Maréchal de Turenne, & à qui la marche des Troupes qui venoient de Flandres, ne parut qu'un effet de la précaution du Roi contre leurs deſſeins pour la Campagne

prochaine, ne prirent point d'inquiétude de la marche de ces Troupes. Comme ils jugeoient la saison trop avancée, pour entreprendre le Siége de Brisack, qui étoit la Place la plus à portée d'eux, & dont ils pouvoient former l'entreprise avec le plus de facilité, ils se répandirent par tout le plat-païs de l'Alsace, persuadés que pendant la rigueur de l'hiver, M. de Turenne qui avoit les montagnes à passer, pour venir à eux, ne pourroit pas les venir troubler dans leurs quartiers d'hiver. Ils les prirent de maniere qu'ils bloquoient Brisack & Philisbourg; dans le dessein de former ces Siéges au commencement du Printems, avant que M. de Turenne pût avoir une Armée, capable de s'opposer à l'exécution de leurs grands projets.

Ils avoient au moins soixante mille hommes, & ils penserent, que le Roi ne seroit pas en état de donner à M. de Turenne une Armée assez forte, pour faire lever ces Siéges, parce qu'il seroit trop occupé en Flandres par M. le Prince d'Orange. Ils comptoient donc qu'après

la conquête des Places de l'Alſace, il leur ſeroit facile d'entrer en Lorraine, & en Franche-Comté, où ils ſçavoient qu'ils étoient déſirés par les Peuples, & qu'ils établiroient aiſément la Guerre ſur la Moſelle & la Meuſe, & même en Bourgogne.

Voilà quel étoit le projet de nos Ennemis pour l'année 1675. que M. de Turenne détruiſit en peu de jours, ſans perte, & avec une capacité digne de ce grand homme.

Les Troupes arrivées de Flandres, & celles de l'Armée d'Allemagne rétablies de leurs fatigues, M. de Turenne fit traverſer toute ſon Armée, qui, comme je l'ai déja dit, étoit du côté de la haute-Saare, & la porta par des marches ſéparées, juſques à la hauteur des paſſages de Tannes & de Bedford, ſans que l'Ennemi en eût aucune inquiétude, par l'attention que ce Général eut de publier, que toutes les Troupes n'étoient en mouvement, que pour prendre des quartiers d'hiver en Bourgogne & en Franche-Comté, après avoir ſçu que l'Armée ennemie avoit pris les ſiens en Alſace.

Ces mouvemens couverts d'un prétexte aussi spécieux, que celui de faire prendre des quartiers d'hiver à la fin de Décembre, à une Armée qui est en Campagne depuis le mois de Mars, firent que les Ennemis demeurerent paisibles dans leurs quartiers.

Ainsi M. de Turenne passant tout-à-coup les montagnes pleines de neige par Tannes & par Bedford, se trouva au milieu des quartiers des Ennemis dans la haute-Alsace, sans qu'ils en eussent aucun avis.

Il battit à Mulhausen ceux qui vouloient se mettre en mouvement, pour se joindre & former un Corps. Il prit prisonniers de Guerre ceux qu'il laissoit derriere lui, & qui étoient encore séparés ; & marcha à Colmar, où étoit le Quartier général de M. l'Electeur de Brandebourg, où tous les Princes & les Généraux ennemis avoient des logemens, & où ils venoient de se rendre pour faire la Fête des Rois, bien éloignés de penser que M. le Maréchal de Turenne pût être à portée de troubler cette Fête.

La consternation causée par l'enlévement & la destruction des quartiers, qui avoient voulu s'assembler auprès de Mulhausen, fut si grande parmi ces Princes & ces Généraux, qu'ils n'eurent que le tems d'abandonner Colmar, dans le moment qu'ils s'alloient mettre à table, & de soûtenir le passage du ruisseau, qui tombe à Colmar, assez longtems, pour donner aux Princes qui étoient dans les quartiers au-dessous, celui de fuïr du côté de Strasbourg, & d'y repasser le Rhin.

La rigueur de la saison, & les bords du ruisseau qui n'étoient qu'à demi gelés, furent cause que nos Troupes extraordinairement fatiguées, ne purent, en y arrivant, faire un assez puissant effort sur celles des Ennemis, postées le long de ce ruisseau, pour l'emporter avant la nuit, ce qui sauva une partie de l'Armée ennemie, & des Bagages qui étoient dans Colmar. Cette Armée dans une fuite générale fut ainsi forcée de repasser le Rhin, d'aller chercher d'autres quartiers d'hiver en Allemagne, & d'abandonner par

cet événement les grands projets qu'elle avoit crû pouvoir exécuter la Campagne ſuivante.

Cet exemple eſt décifif, pour prouver la grandeur des avantages, & le fruit que produit une action entrepriſe à propos, quoique la perte des hommes dans cette action n'ait pas été conſidérable. La réputation acquiſe par le ſuccès d'une entrepriſe, ſuffit très-ſouvent à un Général, pour lui procurer la ſupériorité ſur ſon Ennemi, lors même que cet Ennemi eſt plus fort, & plus nombreux en Troupes.

Dans cette occaſion, tout autre Général que M. le Maréchal de Turenne, auroit été content des avantages qu'il avoit remportés ſur ſon Ennemi, pendant le cours ordinaire de la Campagne; & ſa gloire auroit été ſatisfaite, de s'être maintenu avec égalité, & même ſupériorité, contre un Ennemi toujours plus fort que lui.

Mais ce n'étoit point aſſez de gloire pour un auſſi grand homme, & qui prévoïoit comme lui la perte de l'Alſace pour la Campagne pro-

chaine, après l'abandon qu'il avoit été forcé d'en faire. Il ne pouvoit plus rentrer dans cette Province, pour en ſauver au Roi les Places fortes, s'il avoit attendu le tems de l'ouverture naturelle des Campagnes, parce qu'il n'auroit pu ſortir de front des défilés des montagnes, devant un Ennemi qui s'y ſeroit oppoſé, & qui l'auroit empêché de ſe former au pied des montagnes.

Il falloit donc dans un tems qui eſt ſacrifié au repos des Armées, le déplacer, & lui faire abandonner des quartiers, dans leſquels il ſe croïoit en ſûreté.

C'eſt ce que M. le Maréchal de Turenne a fait, en exécutant un projet, auſſi judicieuſement conçû & digéré, que patiemment exécuté. Il a penſé; il s'eſt, avec toute la capacité poſſible, mis en état d'exécuter ce qu'il avoit ſagement & capablement penſé; il a attendu avec patience que le moment d'exécuter fût arrivé, & il a enfin exécuté avec une promptitude, & une vivacité ſurprenante, un projet médité lentement, digéré avec prudence, &

conduit jusqu'au moment de son exécution avec toute l'adresse, pour le couvrir, & toute la dextérité, dont un génie supérieur puisse être capable.

C'est dans ces beaux modéles & ces grands exemples, qu'il faut qu'un homme qui aime la Guerre, cherche à puiser, & à y trouver les plus beaux sujets de ses méditations.

Car enfin dans cette action seule de M. de Turenne, il trouvera rassemblé tout ce qu'un grand Capitaine peut penser de plus juste, quand il a réflechi sur l'état présent, & le tems futur de la Guerre dont il est chargé; tout ce qui se peut faire de plus habile, pour cacher un dessein à son Ennemi, & tout ce qui peut être apporté de jugement & de vivacité, dans l'exécution d'un projet mûrement médité, & sçavament amené au point de son exécution.

Bataille d'Altenheim en 1675.

L'année 1675. me donnera des réflexions à faire sur les Batailles d'Altenheim & de Consarbrick.

M. le Maréchal de Turenne aïant été tué d'un coup de canon, dans le moment qu'il se disposoit à combattre l'Armée ennemie, qui étoit en bataille de l'autre côté du Village de Sasback, l'Armée du Roi, à qui ce grand Capitaine venoit d'être enlevé, resta dans la même situation, où elle s'étoit trouvée dans ce triste moment; c'est-à-dire, que sa gauche & son centre étoient en bataille, sur le terrain que l'Armée devoit occuper en marchant à l'Ennemi, & que la droite étoit en mouvement, pour marcher sur le même front, mais n'y étoit point encore arrivée.

La mort imprévûë de M. de Turenne, arrivée dans ce moment si fatal à une Armée, mit sur le champ la désunion entre les deux Lieutenans généraux, qui servoient sous M. de Turenne, c'étoient Mrs. de Lorge & de Vaubrun; de maniere que la droite en alte y resta immobile, sans achever sa marche, pour se dresser sur le front de la gauche & du centre.

M. de Lorge, comme l'ancien,

prétendoit devoir ſeul commander toute l'Armée. M. de Vaubrun au contraire prétendit, que le commandement de toute l'Armée devoit continuer à rouller entre eux deux, juſqu'à ce que le Roi eût décidé d'un Supérieur. Il ſe fondoit ſur la parité de grade, & ſur ce qu'il n'y avoit rien de décidé dans les Ordonnances Militaires en pareil cas, & alléguoit même pluſieurs exemples, où des Généraux en parité de grade, avoient roullé entr'eux pour le commandement.

M. de Vaubrun avoit pourtant contre lui l'exemple fameux de Mrs. les Maréchaux de Créqui, d'Humieres, & de Bellefons, qui avoient obéï à M. le Maréchal de Turenne en l'année 1672. A la vérité, M. de Turenne avoit prétendu, que c'étoit par ſa qualité de Maréchal général des Camps & Armées du Roi; Mrs. les Maréchaux, ſans approbation de ce titre nouveau en France, s'étoient ſoûmis à prendre l'ordre de lui, comme du plus ancien, & le Roi ne s'étoit point expliqué de maniere, que ce pût être une déciſion pour l'avenir.

Ce n'eſt que depuis ce tems-là, que ſa Majeſté a décidé pour le commandement entre les Officiers généraux, en faveur de l'ancien en parité de grade. Voilà quel a été le ſujet de la diſpute entre Meſſieurs de Lorge & de Vaubrun, qui penſa être la cauſe de la perte de l'Armée du Roi, depuis le jour de la mort de M. de Turenne, juſqu'à celui de la mort de M. de Vaubrun, tué dans les premieres charges à la gauche, le jour de la Bataille d'Altenheim.

M. de Montecuculli, qui ſçut la mort de M. de Turenne un moment après, par un valet de chambre Allemand, qui étoit à M. de Boufflers, & qui déſerta pour la lui aller dire, ne chercha point à ſe prévaloir de l'effet que cette mort pouvoit produire, & qu'il voïoit de ſes yeux, par la ceſſation du mouvement de la droite, qui n'achevoit point de ſe mettre en Bataille, comme je l'ai dit ci-deſſus.

Ce Général ſe croïoit placé ſur un terrain avantageux pour recevoir la Bataille, & ne vouloit pas

perdre cet avantage, en venant combattre une Armée, qui de ſon côté, en achevant de ſe former, ſe ſeroit trouvée ſur une petite hauteur qui regnoit le long du ruiſſeau, devant la droite & le centre de l'Armée du Roi.

Ainſi il crut plus avantageux aux affaires de l'Empereur dans la conjoncture préſente, de faire repaſſer le Rhin à l'Armée du Roi, & de rétablir la guerre en Alſace, au lieu qu'un peu auparavant, M. de Turenne non ſeulement lui en empêchoit l'entrée, mais étoit prêt à lui faire repaſſer le Neckre, ou à le forcer à combattre malgré lui.

M. de Montecuculli donc, pour parvenir à ce qu'il ſe propoſoit, dès le lendemain de la mort de M. de Turenne, détacha la Cavalerie de la gauche de ſon Armée, ſous les ordres de M. de Caprara, qui prenant ſa marche par la montagne, à la vûë de la droite de l'Armée du Roi, ſe dirigea ſur Offembourg & Wilſtet, où nous avions laiſſé quelque Infanterie, pour la ſeureté de nos convois de pain, qui ne pou-

voient venir à l'Armée que de l'Alsace, & par le pont d'Altenheim.

Ce premier mouvement de M. de Montecuculli fit sentir à nos Généraux, que si M. de Caprara se rendoit maître de notre pont d'Altenheim, ou détruisoit seulement un de nos Convois, l'Armée du Roi couroit grand risque de périr en-delà du Rhin. Ainsi ce grand inconvénient réünit pour un tems M^rs. de Lorge & de Vaubrun, que les autres Officiers Généraux de l'Armée firent convenir de rouler, en attendant les ordres de la Cour. Après quoi ils résolurent, que la nuit suivante, l'Armée marcheroit à Altenheim, avec la plus grande diligence qu'elle pourroit.

Cette longue marche, commencée de nuit sous des Généraux, en qui l'Armée avoit peu de confiance, ne se fit pas avec l'ordre requis en pareil cas. Cependant un grand orage, qui survint au commencement de la marche, en ôta la connoissance à l'Ennemi, qui n'en fut informé qu'à la pointe du jour par ses Gardes avancées; de sorte que

la plus grande partie de l'Armée avoit paſſé la petite riviere, qui paſſe à Acheren, avant que l'arriere-Garde, qui étoit d'Infanterie, deſtinée à relever les ponts de cette riviere, pût être jointe par les Dragons & Cravates détachés par M. de Montecuculli, pour arrêter la queuë de notre Armée.

Cependant, M. de Montecuculli mettoit toute ſon Armée en marche, pour ſuivre celle du Roi dans ſa retraite. Mais comme ce Général étoit fort précautionné, & qu'il vouloit mener ſon Armée enſemble, afin qu'elle fût en état de combattre celle du Roi, lorſqu'il pourroit la joindre, ſoit au paſſage de la Kintze, ſoit au paſſage du Rhin à Altenheim, & qu'il ne vouloit pas que nous ſçuſſions qu'il nous ſuivoit de ſi près, il marcha toujours hors de notre vûë, pour que nous fuſſions moins ſur nos gardes au paſſage des rivieres; en quoi il s'en falut peu qu'il n'eût bien penſé, comme je le dirai ci après. Car effectivement notre retraite avoit beaucoup plus l'air d'une fuite en ordre de

marche, que d'une retraite honnête & circonſpecte.

* Tout ce que je viens de dire n'étant pas de la matiére que je traite dans ce Chapitre, qui regarde les Batailles, paroîtroit inutile ici, ſi je n'avois cru néceſſaire d'amener de plus loin le récit de la Bataille d'Altenheim, afin de faire mieux connoître les fautes qui furent faites dans les tems qui l'ont précédée, & que ce ne fut que par la ſeule valeur des Troupes, que l'Armée du Roi ſe trouva garantie de ſa ruine entiére. *

A meſure donc que l'Armée du Roi arrivoit au pont d'Altenheim, M. de Vaubrun, qui la commandoit ce jour là, lui faiſoit paſſer le pont, ſans précédemment avoir pris la précaution, de pouvoir être informé par un parti de Cavalerie, laiſſé en arriere à quelque diſtance de l'arriere-Garde d'Infanterie, à quelle portée l'Armée de l'Ennemi pouvoit être.

Il faut remarquer, que c'étoit contre toutes les régles, qu'un Corps d'Infanterie, qui faiſoit l'arriere-Garde

de toute l'Armée, depuis qu'elle avoit marché de Sasbach. Ainsi l'on voit que cette Infanterie ne pouvoit sçavoir de nouvelles de l'Ennemi, de plus loin que la vûë pouvoit porter, & que lorsqu'elle arriva à la Schutteren, & qu'elle y trouva la Brigade de Champagne, qui l'y attendoit pour la relever, & faire l'arriere-Garde de toute l'Armée au passage du Rhin, elle ne put lui dire aucune nouvelle de l'Ennemi, depuis qu'elle avoit passé la Kintze.

De maniere que, dans le moment que M. de Montecuculli avec toute son Armée attaqua la Brigade de Champagne, qui se reposoit sous les armes sur le bord de la Schutteren au-delà de ce ruisseau, la seconde ligne étoit déjà presqu'entiere au-délà du Rhin, & la premiere étoit entre la Schutteren & le Pont sans aucune disposition pour combattre, & seulement en alte, en attendant qu'on la vint avertir, que la seconde ligne & les Bagages avoient achevé de passer le Rhin.

L'Ennemi commença donc par

paſſer ſur le ventre à la Brigade de Champagne ; & s'il avoit pouſſé avec vivacité cet heureux ſuccès, il eſt certain, que la premiere ligne d'Infanterie n'auroit pas eû le tems de reprendre les armes, qu'elle venoit de poſer, & de marcher en avant pour border le ruiſſeau, comme elle le fit ſans ordre d'aucun Officier Général. La circonſpection de M. de Montecuculli, qui ne voulut pas ſuivre la Brigade de Champagne au-delà du ruiſſeau, avant que d'avoir connu notre diſpoſition en dedans du ruiſſeau même, donna donc le tems heureux à l'Infanterie de la premiere ligne de border le ruiſſeau; de maniere que quand ce Général ennemi ſe fut étendu, qu'il eut formé la ligne, & qu'il marcha à celle de l'Armée du Roi, il y trouva une ſi grande réſiſtance, qu'il ne put jamais lui faire abandonner le bord du ruiſſeau.

Comme le commencement de cette action n'avoit été précédé de notre part d'aucune diſpoſition, & que les Troupes de la premiere li-

gne, qui n'avoient été menées par aucun Officier Général, s'étoient ſeulement placées devant le ruiſſeau, par tout où elles avoient vû que l'Ennemi ſe portoit de front pour le paſſer, la gauche de la ligne ne s'étoit point étenduë, au-delà de ce qu'elle voïoit du front de l'Ennemi; deſorte qu'elle n'avoit point occupé le terrain entre l'extrémité du front qu'elle voïoit, & une vieille digue du Rhin. Ce qui donna le moïen à la Cavalerie de la droite des Ennemis, de faire pénétrer dix-huit cens chevaux derriere notre premiere ligne, qui ſoûtenoit tout l'effort de l'Armée ennemie, qu'elle avoit en tête.

Cette Cavalerie ennemie fut même long-tems en bataille derriere l'Infanterie de la premiere ligne, qui fut obligée de faire tourner les deux derniers rangs des Bataillons, pour faire feu ſur cette Cavalerie, pendant que les quatre rangs de la tête ſoûtenoient le bord du ruiſſeau contre l'Armée ennemie, qui ſur deux lignes s'avança cinq fois juſqu'au coup de pique, ſans avoir fait per-

dre un pied de terrain à l'Infanterie. Enfin la Cavalere de notre droite, qui ne se trouva point occupée par la gauche de l'Ennemi, se déplaça, & vint charger cette Cavalerie, qui étoit en bataille entre notre premiere ligne & le Pont, & la détruisit entiérement, parce qu'elle ne pouvoit plus alors se retirer, que par la digue par où elle étoit venuë, & qui se trouva heureusement occupée par un de nos Bataillons.

Par ce que je viens de dire, l'on voit que cette Cavalerie ennemie, empêcha pendant un tems considérable les Troupes de la seconde ligne, à qui on faisoit repasser le Rhin, de se former derriere la premiere.

Cette situation dura plusieurs heures, & jusqu'à ce que la destruction de cette Cavalerie ennemie, dont je viens de parler, fit place aux Troupes de notre seconde ligne; ce qui n'arriva que sur les six heures du soir. Les charges de l'Ennemi en tête, pour forcer le ruisseau, durerent jusqu'à la nuit, sans au-

cun ſuccès par le front de la Batail le, après quoi les Ennemis ſe remi rent en arriere, éloignés de nous de la portée du mouſquet. On vit enſuite qu'ils ſe retranchoient, & l'on en fit autant de notre part. M. de Vaubrun avoit été tué dans les premieres charges, qui ſe firent à la gauche ſur le bord de la Schutteren, ce qui fut un grand bonheur pour l'Armée, parce qu'elle ſe trouva ſans compétence ni contradiction réünie ſous les ordres d'un ſeul Général.

Cette journée me fournit pluſieurs belles réflexions ſur la matiere de ce Chapitre. La premiere qui eſt celle de la déſunion entre les Chefs, prouvera la néceſſité de n'en avoir jamais qu'un, en qui réſide le commandement en Chef, & au défaut duquel ſuccéde le plus ancien. Car ce n'a été que la déſunion entre Meſſieurs de Lorge & de Vaubrun, pour le commandement en Chef, ou pour qu'il fût partagé par jour, qui fût cauſe que l'Armée du Roi reſta trois jours entiers en préſence de l'Ennemi à Saſ-

back, ſans que perſonne prit le ſoin d'achever de mettre la droite en Bataille, ni ſans prendre aucun parti, ou de combattre, ou de ſe retirer.

Cette déſunion entre les Chefs égaux en autorité, a été encore la cauſe qui a fait faire la retraite de l'Armée de Sasback à Altenheim durant trois jours, avec auſſi peu d'ordre qu'elle ſe fit, & ſans que pendant tout ce tems-là on ait pris aucunes meſures, pour avoir connoiſſance des mouvemens de l'Ennemi. Il n'y eut jamais pendant ces trois jours que cette marche dura, un Parti de cinquante maîtres, commandé pour être à une diſtance raiſonnable de la queuë de l'arriere-Garde d'Infanterie, pour qu'elle pût être informée de ce qui ſe paſſoit hors de ſa vûë. C'eſt ce qui fit que cette arriere-Garde d'Infanterie, qui avoit toujours été la même depuis Sasback juſqu'à la Schutteren, ne fut pas en état de dire aucunes nouvelles de l'Ennemi, lorſqu'elle trouva la Brigade de Champagne, qui devoit faire l'arriere-

Garde de l'Armée, qui paſſoit le pont d'Altenheim, & que cette Brigade ſe repoſoit tranquillement ſous les armes, lorſqu'elle fut attaquée & battuë par toute l'Armée ennemie.

Ce fut encore cette déſunion, qui porta M. de Vaubrun à faire paſſer le Rhin à la ſeconde ligne de l'Armée, à meſure qu'elle arrivoit, ſans que M. de Lorge en fût ſeulement informé, & ſans ſçavoir lui-même à quelle diſtance l'Armée du Roi étoit de celle de l'Ennemi; ce qu'il étoit néceſſaire de ſçavoir, pour juger ſi l'on pouvoit avec confiance, hazarder de laiſſer une partie de l'Armée, ſans précaution pour ſa ſûreté, au-delà d'une riviere comme le Rhin, pendant que l'autre partie paſſoit ce fleuve ſur un ſeul pont.

La ſeconde réflexion à faire ſur cette journée, c'eſt que dans ce tems-là les Troupes étoient mieux commandées par les Officiers particuliers, qu'elles ne l'ont été dans la Guerre préſente. Y a-t'il un plus bel éloge à faire de la valeur des

Troupes, & de la conduite hardie des Officiers particuliers, que de comparer ce qui s'eſt fait dans les grandes occaſions de cette Guerre, avec ce qui ſe fit le jour de la Bataille d'Altenheim, où la vûë d'un péril auſſi grand, que celui où ſe trouvoit une ſeule ligne d'une Armée, dont l'arriere-Garde avoit été battuë, ne produiſit d'autre effet, que celui d'animer les Officiers & les Soldats à s'en tirer avec gloire, & à ſuppléer par leur conduite à l'incapacité des Chefs? Aucune Troupe n'a ſongé qu'à combattre, & à s'oppoſer aux grands efforts d'un Ennemi ſupérieur, & audacieux par le bonheur du commencement de l'action, & n'a jamais fait la moindre attention, qu'elle n'étoit pas ſoûtenuë par une ſeconde ligne.

On ne peut dire que l'Armée du Roi ait remporté la victoire ſur les Ennemis à cette Bataille; puiſqu'effectivement elle n'a point battu: mais on peut aſſurer avec vérité, que cette journée eſt une des plus glorieuſes pour la Nation, puiſque dans

dans cette occasion elle a ſeule, ſans l'aide de ſes Généraux, & avec la moitié de l'Armée, ſoûtenu les efforts de l'Armée entiere des Ennemis, & qu'elle eſt reſtée maîtreſſe du Champ de Bataille, a dépouillé les morts des Ennemis, reſtés ſur le terrain où l'on avoit combattu, & forcé l'Ennemi à ſe retrancher hors de portée d'elle, après avoir pendant une journée entiere fait des efforts inutiles pour l'accabler.

Bataille de Conſarbrick en 1675.

La Bataille de Conſarbrick, donnée dans la même année 1675. & preſque dans le même tems que celle d'Altenheim, doit être miſe au nombre des Batailles rangées, perduës, pour s'être négligé ſur les attentions, qui peuvent conduire à un heureux ſuccès dans une affaire générale.

Voici quelles furent les principales fautes qui précéderent l'action. M. le Maréchal de Créqui campa ſon Armée à une diſtance trop conſidérable de la Tour & du Pont de

Confarbrick. Ainfi il n'étoit pas à portée, de pourvoir efficacement à la défenfe de cette Tour, dans laquelle d'ailleurs il n'y avoit pour la garder qu'un Lieutenant, & vingt hommes.

Il négligea même de faire camper proche de la riviere un Corps bien retranché, & confidérable, qui fût à portée de protéger la Tour & le Pont; de maniere que lorfque les Ennemis avec toute l'Armée eurent forcé la Tour, & fait paffer leur Infanterie fur le Pont, M. le Maréchal de Créqui n'étoit point encore averti de ce mouvement. Cette premiere faute partoit d'une négligence trop préfomptueufe, & d'un mépris trop grand pour l'Ennemi, & ne peut être excufée.

La feconde faute fut celle de n'avoir pas fçû, qu'aux deux côtés du Pont, il y avoit des gués bons pour la Cavalerie; lefquels gués M. de Créqui auroit au moins pû faire gâter, s'il les avoit connus. Faute de cette précaution, les deux colonnes de Cavalerie des Ennemis pafferent la riviere à ces gués, en

même tems que la colonne d'Infanterie paſſoit ſur le Pont.

La troiſiéme faute fut celle de la ſituation du Camp de l'Armée, qui avoit un grand défilé derriere elle. Puiſque M. le Maréchal de Créqui n'avoit pas voulu la camper à portée de la Saare, & à une diſtance raiſonnable, pour être en état de protéger le Pont, qui eſt ſur cette riviere, il devoit au moins mettre ce défilé devant lui, au lieu de le laiſſer derriere ſon Camp.

Les fautes qui furent faites par M. le Maréchal de Créqui le jour de la Bataille, n'ont pas moins contribué à ſa perte, que celles que je viens de remarquer.

Premierement le jour de la Bataille, il avoit envoïé ſa Cavalerie au fourage de l'autre côté du défilé, avant que de ſçavoir bien préciſément ſi l'Ennemi, dont il ne voïoit pas le Camp, parce qu'il étoit couvert par une petite hauteur qui bordoit la Saare, étoit paiſible dans ſon Camp, & ne faiſoit point de mouvement. De maniere que lorſque ce Général fut averti, que l'Ar-

mée ennemie avoit presque toute passé sur le Pont & aux gués, & qu'il voulut faire revenir les Fourageurs, il y eut dans ce défilé une confusion si grande, qu'elle ne put être rétablie assez tôt, pour que la Cavalerie pût se mettre en disposition de combattre sur le Champ de Bataille, que l'on vouloit prendre, où elle ne put arriver qu'en désordre, & sur des chevaux qui étoient hors d'haleine.

Ce Champ de Bataille même étoit à une distance si considérable du front du Camp, qu'il étoit déja occupé presqu'entiérement par l'Armée ennemie, qui avec une diligence extrême s'étoit avancée sur ce terrain, après avoir passé la riviere. Il n'y avoit pas même suffisamment de chevaux d'Artillerie au Camp, pour être attelés au canon, & le conduire à la tête de la ligne, parce que M. le Maréchal de Créqui les avoit presque tous envoïés chercher un convoi à Thionville. Toutes ces fautes causerent la perte de la Bataille, & de presque toute l'Infanterie, & ensuite celle de

Tréves, dont l'événement remarquable trouvera sa place dans la suite de ces réflexions.

Jusqu'ici je n'ai parlé que des fautes faites par M. le Maréchal de Créqui; il faut à présent faire quelques remarques, sur la judicieuse disposition des Ennemis, pour se procurer cet événement heureux.

Le dessein de nos Ennemis fort supérieurs à M. le Maréchal de Créqui, étoit de faire le Siége de Tréves. Comme cette Ville est située sur la Moselle, il leur paroissoit impossible d'exécuter ce projet, tant que l'Armée du Roi seroit à portée de protéger cette Place, par l'un des deux côtés de la riviere. C'étoit donc à nos Ennemis un préalable indispensable, d'obliger M. le Maréchal de Créqui de s'éloigner de Tréves.

Ce Général avoit les deux rivieres de la Saare & de la Moselle, pour se garantir d'une action générale, contre une Armée supérieure à la sienne. Mais s'étant négligé, comme je viens de le dire, sur tou-

tes les attentions à prendre, pour empêcher les Ennemis d'exécuter leur projet, ils profiterent habilement de ſes fautes, vinrent ſe camper fort près de Conſarbrick, à couvert d'un rideau, qui cachoit leur mouvement & leur diſpoſition.

Avertis de la négligence de M. le Maréchal de Créqui pour la garde du Pont, & inſtruits que ſa Cavalerie étoit allée au fourage, audelà du défilé qui étoit derriere le Camp, ils jugerent ſi bien du tems qu'il leur faudroit, pour paſſer la Saare ſur trois colonnes, & pour être en bataille entre la riviere & le Camp, qu'ils y furent effectivement, & battirent M. le Maréchal de Créqui, ſans qu'il pût jamais ſe mettre en Bataille.

De cette malheureuſe journée, notre Général a pourtant tiré dans la ſuite un avantage conſidérable pour ſa gloire, puiſqu'elle lui a fait perdre la préſomption, qui cauſa ſon malheur, & que ce grand Capitaine a juſqu'à la mort continuellement mérité des éloges, par ſa conduite à la Guerre, toujours meſu-

rée & circonſpecte, dans les mouvemens hardis, mais judicieux qu'il a faits devant ſes Ennemis, comme je le dirai en ſon lieu; de ſorte que ce ſera toujours avec juſtice, qu'il ſera regardé comme un des grands hommes du ſiécle, que le malheur de cette journée a corrigé, & rendu capable de réflexions, qu'il avoit un peu trop préſomptueuſement négligé de faire.

Cet événement prouve encore, qu'aucune attention négligée à la Guerre ne demeure jamais impunie, devant un adverſaire qui ſçait s'en prévaloir. Car enfin ſi M. le Maréchal de Créqui n'avoit pas dans cette Campagne autant mépriſé les Ennemis qu'il le fit, & que par cette préſomption il n'eût pas négligé des attentions raiſonnables à avoir, il eſt certain qu'il n'auroit pas été battu à Conſarbrick, & que la perte de cette Bataille n'auroit point influé ſur Tréves, qui fut l'objet auquel les Ennemis s'attacherent, & où ils prirent M. le Maréchal de Créqui lui-même, qui alla s'y enfermer après la perte de la Bataille.

Bataille de Caſſel en 1677.

Au commencement du Printems 1677. ſe donna la Bataille de Caſſel, que feu Monſieur gagna ſur M. le Prince d'Orange.

Après que le Roi eut pris Valenciennes, Sa Majeſté alla former le Siége de Cambrai, & en même tems fit faire celui de S. Omer par Monſieur, qui avoit ſous lui M. le Maréchal d'Humieres.

M. le Prince d'Orange n'aïant pû aſſembler aſſez tôt une Armée, capable de ſecourir Valenciennes, & trouvant des difficultés inſurmontables dans une ſaiſon ſi peu avancée, à porter ſon Armée juſqu'à Cambrai, tourna toutes ſes attentions à la conſervation de S. Omer. Ce Prince aſſembla toutes ſes forces à Ypres, dans le deſſein de faire lever le Siége de S. Omer, ou de combattre Monſieur devant cette Place.

Le Roi attentif aux mouvemens de ſes Ennemis, & les voïant hors de portée de troubler ſon Siége de

Cambrai, détacha de son Armée un Corps de Troupes, sous les ordres de M. le Maréchal de Luxembourg, pour renforcer l'Armée de Monsieur. A l'arrivée de M. de Luxembourg, il fut résolu, qu'on ne laisseroit devant S. Omer que la Garde de la Tranchée, & quelque peu de Troupes pour la sûreté des quartiers, & qu'on marcheroit à l'Ennemi, qui s'étoit avancé en-deçà de Cassel, qui étoit derriere le Camp, & qui avoit son front couvert d'un petit ruisseau bordé de haïes, & étoit en bataille sur un terrain, qui s'élevoit en s'éloignant du ruisseau, dont les bords étoient gardés par une partie de l'Infanterie de sa premiere ligne.

Dans cette disposition où l'on voïoit l'Ennemi, l'Armée du Roi s'avança, pour combattre d'abord ce qui gardoit le ruisseau. M. le Maréchal d'Humieres, qui commandoit la droite de l'Armée, engagea un peu trop son aîle, en faisant passer une partie de sa Cavalerie sur un pont, qu'il trouva devant lui sur ce ruisseau, avant que le centre &

la gauche ſe fuſſent rendus maîtres des bords du ruiſſeau, ſur le front de la ligne.

Ce mouvement hazardeux, qui ſéparoit la Cavalerie de la droite du reſte de l'Armée, ne réuſſit pas. Cette Cavalerie fut chargée par toute la gauche de la Cavalerie de l'Ennemi, & tomba même ſous le feu de l'Infanterie, de ſorte qu'elle fut obligée de repaſſer le pont avec beaucoup de déſordre, & une perte aſſez conſidérable.

Mais dès que ce déſordre fut réparé, & la droite réformée en-deçà du pont, l'effort pour paſſer le ruiſſeau devint général par tout le front de la ligne. Monſieur au centre de l'Infanterie, & M. de Luxembourg à la gauche, firent abandonner les bords du ruiſſeau aux Troupes qui le gardoient, & tout le front paſſa le ruiſſeau preſque en même tems. L'Ennemi abandonna ſon Champ de Bataille, qui étoit, comme je l'ai déja dit, ſur ce terrain élevé au-delà du ruiſſeau, & fut pourſuivi juſqu'au-delà de Caſſel.

Par ce récit du mouvement de

notre droite fait mal à propos, on apprendra, que lors qu'entre deux Armées qui veulent combattre, le front n'eſt pas entiérement libre & dégagé, il ne faut aborder l'endroit du front qui n'eſt pas libre, qu'également, & en même tems que l'on aborde le front libre; parce qu'il faut que le ſuccès de la charge, qui ſe fait contre le front libre, mette l'Armée en état de profiter du terrain libre, qui lui a été abandonné par l'Ennemi, ſoit en s'étendant, pour n'être plus obligé d'attaquer cette partie difficile du front, ſoit pour tourner, ou prendre en flanc l'Ennemi, trop bien poſté pour pouvoir être attaqué de front.

Ainſi ce fut une grande faute à M. le Maréchal d'Humieres, d'avoir par impatience engagé ſon aîle droite, avant que le centre & la gauche fuſſent en état de ſoûtenir la droite, dont une partie avoit paſſé le ruiſſeau ſur un pont, & ſe trouvoit ainſi ſéparée de l'Armée, avant que la ligne fût aſſez formée, pour faire un effort égal par tout le front de l'Armée. La faute que fit M.

le Prince d'Orange, & qui décida du gain de la Bataille, fut ſa mauvaiſe diſpoſition pour combattre.

J'ai dit que le terrain du côté de l'Ennemi, s'élevoit en s'éloignant du ruiſſeau, qui étoit en des endroits plus ou moins bordé de haïes. M. le Prince d'Orange, qui venoit dans le deſſein de donner une Bataille pour ſecourir une Place, devoit donc la donner, & non pas la recevoir. Il falloit que ſa diſpoſition fût telle, qu'elle le mit en état de faire de grands efforts, pour paſſer le ruiſſeau, & ne ſe pas contenter de le garder, & empêcher que l'Armée du Roi ne le paſſât

C'eſt ainſi que la raiſon vouloit qu'il agît; cependant il prit un parti différent, qui le fit battre. Sa premiere ligne étoit à demi-hauteur de ce terrain qui s'élevoit; de ſorte qu'il ne ſoûtenoit le bord du ruiſſeau, que par des Troupes détachées de ſa premiere ligne, qui dès qu'elles furent forcées au bord de ce ruiſſeau, ne ſe trouverent plus en état de ſe replacer dans les vuides de la premiere ligne. Celle-ci ſe trouva char-

gée par tout le front de l'Armée, qui s'étoit formée de l'autre côté du ruisseau, dès qu'elle en eut éloigné cette Infanterie détachée, & qui étoit soûtenuë de la seconde ligne, qui s'étoit avancée sur le ruisseau. Ainsi la premiere ligne de l'Ennemi aïant perdu du terrain, donna le moïen à notre seconde ligne de passer le ruisseau.

Nos deux lignes passées marcherent à la seconde ligne des Ennemis, qui pour se conserver inutilement la supériorité du terrain, étoit trop éloignée de la premiere, & ne lui avoit même pas laissé un terrain propre à se réformer derriere elle, pendant qu'elle soûtiendroit la charge de nos deux lignes.

Ainsi les Troupes de la premiere ligne ne trouvant point de terrain favorable derriere la seconde, pour se mettre en bataille, continuerent leur fuite, ce qui rendit la charge que la seconde ligne se préparoit de faire, inutile à tenter, & communiqua le désordre & la fuite dans toute l'Armée.

Avant la Bataille M. de Lu-

xembourg s'apperçut, que M. le Prince d'Orange ne s'étoit mis dans la diſpoſition dont je viens de parler, que pour cacher la vûë d'un mouvement que ce Prince vouloit faire faire à ſa droite, pour gagner le Fort de Warté au-deſſus de Saint-Omer ; ce qui lui auroit procuré le ſecours de la Place. Ce fut ce deſſein que M. de Luxembourg pénétra, qui obligea à engager promptement le combat par notre gauche & au centre ; ſans quoi M. le Prince d'Orange ſeroit parvenu à ſecourir Saint Omer ſans combattre.

Cette Bataille eſt de la premiere eſpéce de grandes actions, parce que les deux Armées étoient en bataille, & qu'elles ſe chargerent preſque par tout leur front.

Bataille de Saint Denys en 1678.

L'année 1678. me fournit l'exemple de la Bataille S. Denys, qui n'a eu ce nom, que parce qu'effectivement les deux Armées étoient en bataille vis-à-vis l'une de l'autre ; car dans le fond ce ne fut qu'un gros

combat à l'Abbaïe de S. Denys, & auprès de la ferme de Casteau.

Les deux Armées ne furent pendant tout le jour que spectatrices du combat, parce qu'il étoit impossible qu'elles pussent engager une affaire générale, en étant empêchées par le ruisseau de S. Denys qui coule entre deux hauteurs, qui ne laissent qu'un fond étroit, & sont inabordables presque par tout.

On a cru avec apparence de vérité, que les Espagnols avoient porté M. le Prince d'Orange, * chagrin de la paix en son particulier, * à chercher dans un événement heureux, à troubler la paix que les Hollandois venoient de signer à Nimégue avec la France, avant que les Plénipotentiaires d'Espagne eussent signé le Traité, & l'on assure que ce Prince avant que de commencer le combat, sçavoit que la paix étoit signée : ce qui est fort vrai-semblable, puisque M. de Luxembourg en avoit eu l'avis par M. d'Estrades, & que M. le Maréchal d'Estrades son pere, premier Plénipotentiaire du Roi au Congrès de Nimégue,

qui portoit le Traité au Roi, le lui avoit écrit en paſſant à Charleroi. Si c'étoit le deſſein de troubler la Paix, qui porta M. le Prince d'Orange à chercher les moïens d'engager une affaire générale, on peut dire qu'il ne s'y prit pas en Général habile.

Par ce que je viens de dire de la ſituation des deux Armées, il eſt aiſé de juger, qu'il étoit abſolument impoſſible qu'elles en puſſent venir à une action générale, quand même elles l'auroient ſouhaité toutes deux; parce que pas une des deux Armées n'auroit voulu perdre l'avantage de ſon Poſte, pour aller chercher, en défilant, ſon Ennemi qu'elle auroit trouvé poſté ſur le bord de la hauteur, au fond de laquelle paſſoit le ruiſſeau de Saint Denys, qui ſéparoit les deux hauteurs ſur leſquelles les deux Armées étoient en bataille, comme je viens de le dire.

Ainſi M. le Prince d'Orange ne pouvoit eſpérer aucun ſuccès heureux, par rapport à la vûë d'engager une affaire générale, capable par ſa réuſſité de rompre une Paix,

qui

qui venoit d'être ſignée; parce que quand même à l'Abbaïe de Saint Denys & à Caſteau, ce Prince ſeroit parvenu à dépoſter totalement l'Infanterie, placée en-deçà du ruiſſeau du côté de Saint Denys, & celle qui gardoit le défilé du côté du moulin, qui étoit dans le fond, audeſſous de la Ferme de Caſteau, il lui auroit encore été impoſſible, quoique maître du fond de ces deux défilés, d'en ſortir du côté de la hauteur, ſur laquelle l'Armée du Roi étoit en bataille, & d'où elle protégeoit l'Infanterie, qui ſoûtenoit le combat ſur le bord du ruiſſeau. Auſſi ne lui fut-il jamais poſſible de dépoſter cette Infanterie, ni de lui faire perdre un pied du terrain qu'elle avoit à garder.

C'étoit donc une faute conſidérable à M. le Prince d'Orange, de faire périr un grand nombre d'hommes, pour engager une affaire générale, ſur un terrain qui n'étoit pas ſuſceptible d'une action de cette eſpèce.

Des gens plus favorables à M. le Prince d'Orange, & qui ont voulu

trouver à redire à la conduite de M. le Maréchal de Luxembourg, d'avoir mis son quartier dans l'Abbaïe de Saint Denys, séparé de l'Armée par le ruisseau, ont dit que M. le Prince d'Orange s'étoit approché de l'Armée du Roi, non dans le dessein de troubler la Paix par un combat, de quelque maniere qu'il pût être engagé, mais dans la seule vûë de faire lever le blocus de Mons.

Il est aisé de faire sentir le faux de ce projet attribué à ce Prince; en voici les raisons. M. de Montal avec un Corps considérable formoit depuis long-tems le blocus de Mons, par des quartiers pris autour de cette Place; & M. de Luxembourg avoit ordre de protéger ce blocus, avec l'Armée qu'il commandoit. Ainsi l'on voit, que M. le Prince d'Orange devoit compter, que dès que son Armée s'approcheroit de Mons, M. de Luxembourg s'approcheroit aussi des Troupes, qui formoient le blocus, pour le protéger.

Ces mouvemens venoient d'être faits. M. le Prince d'Orange étoit venu camper à Soignies, & M. de

Luxembourg ſur les Bruïeres de Caſteau. Lorſque M. le Prince d'Orange marcha de Soignies, pour s'approcher de l'Armée du Roi, il paſſa par le Rœux, & déboucha dans la plaine, qui eſt entre le moulin du Rœux & l'Abbaïe de Saint Denys.

Ainſi il avoit d'un côté la Hayne entre ſon Armée & celle du blocus, & le ruiſſeau de Saint Denys entre ſon Armée & celle de M. de Luxembourg. Par conſéquent ſa marche ne regardoit pas l'exécution du deſſein, de faire lever le blocus de Mons par une affaire générale, qui ne pouvoit jamais être engagée, que du côté des plaines de Binche, & après avoir paſſé la Hayne, hors de portée de l'Armée du Roi. Ainſi donc le deſſein de M. le Prince d'Orange, en attaquant l'Abbaïe de Saint Denys, ne pouvoit avoir pour objet la levée du blocus de Mons, ni une affaire générale.

Il eſt vrai que M. de Luxembourg, en prenant ſon logement, & mettant ſon Quartier général dans Saint Denys, de la maniere dont je l'ai dit

ci-deſſus, avoit en cela agi contre les régles, que j'ai-moi-même données pour la ſûreté du Quartier général de l'Armée; & il pourroit être accuſé d'imprudence dans cette occaſion, s'il étoit vrai que M. le Prince d'Orange eût enlevé ſon quartier.

Mais ſuppoſé même que lorſque l'Ennemi déboucha dans la plaine au-deſſous de l'Abbaïe, il eût vû les tentes des Troupes qui campoient au-deſſus de l'Abbaïe, & que ſçachant ce Corps ſéparé de l'Armée par le ruiſſeau, le deſſein de M. le Prince d'Orange eût été de battre ce Corps ainſi ſéparé, ce deſſein devoit s'évanoüir à l'approche de ce Camp, qui avoit été levé par l'ordre de M. de Luxembourg, & ſon quartier retiré, dès que les premieres Troupes de l'Ennemi commencerent à ſortir du défilé du Rœux. Il eſt d'une verité conſtante, qu'il y avoit au moins quatre heures que ce Camp, qui couvroit le Quartier général, étoit détendu, & que tout étoit repaſſé en-dedans du ruiſſeau, lorſque le combat commença; ce que l'Ennemi ne pou-

voit ignorer, puiſque ce mouvement s'étoit fait à ſa vûë, & en plein jour. Je puis d'autant mieux aſſûrer cette verité, que c'étoit moi qui commandois ce Camp ſéparé de l'Armée, pour couvrir le Quartier général, & qui ſoûtins le combat à l'Abbaïe de Saint Denys.

Ainſi donc on peut dire, que le combat de Saint Denys n'a eu de raiſon, que celle du ſeul chagrin de M. le Prince d'Orange, de voir la Paix faite dans un tems qu'il ſouhaitoit la continuation de la Guerre, ou le deſſein de troubler cette Paix par un événement, qui ne pouvoit pourtant produire aucune déciſion dans les circonſtances, & de la maniere que ce Prince cherchoit à ſe le procurer. En effet il eſt encore vrai, que quand même M. de Luxembourg auroit laiſſé ce Corps endelà du ruiſſeau, & qu'il eût été entiérement détruit par l'Ennemi, cet avantage ne lui auroit produit, que la ruine de cinq Bataillons & d'un Régiment de Dragons le jour de la Paix, & ne pouvoit jamais conduire ce Prince à une action générale. n'

même à la petite gloire d'avoir fait lever le blocus de Mons.

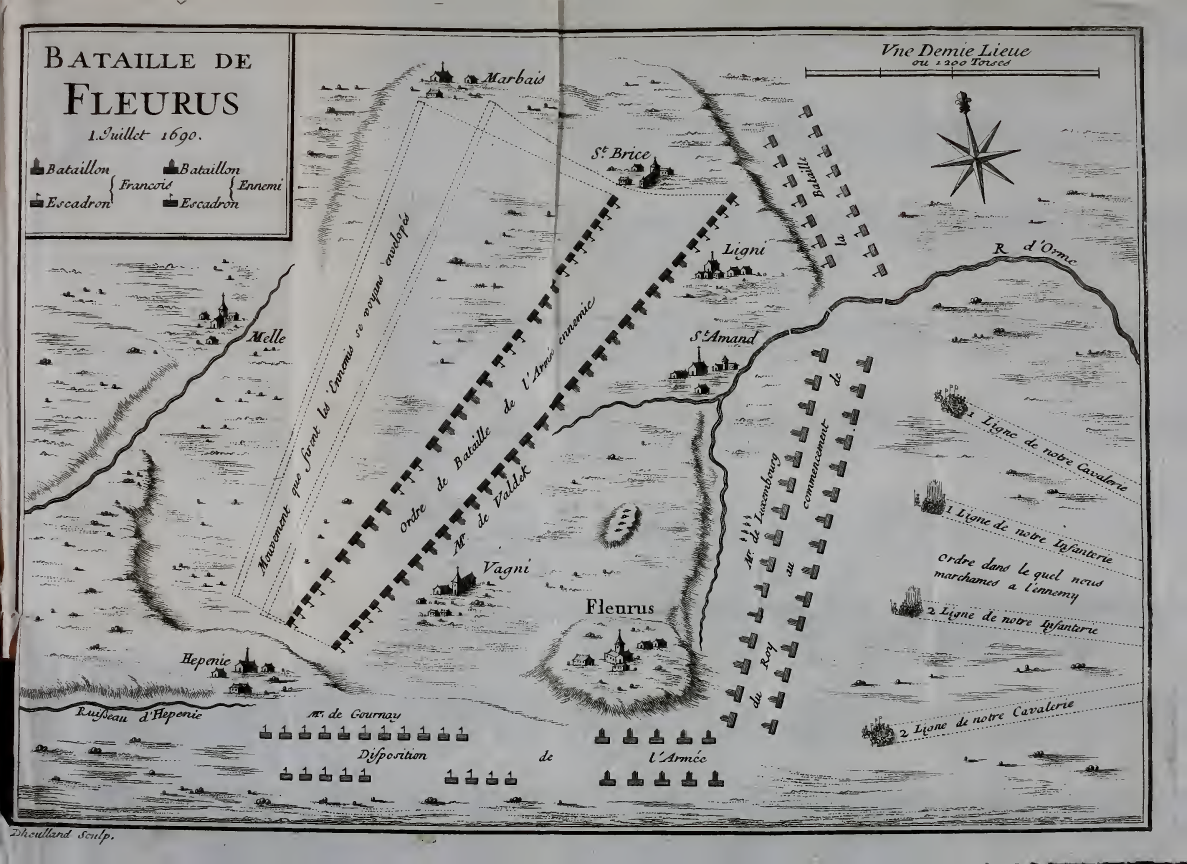
Combat de Walcourt en 1689.

L'année 1689. me fournit l'exemple d'un combat, dont j'avouë que je ne connois pas l'espéce. C'est celui du combat de Walcourt, donné par une Infanterie à découvert, contre les murailles de cette petite Ville. C'étoit M. le Maréchal d'Humieres, qui commandoit l'Armée du Roi.

Je n'ai point de réflexion instructive à faire sur ce sujet, que celle de dire, que ce combat ne doit jamais être cité, que pour en défendre l'imitation.

Bataille de Fleurus en 1690.

L'année 1690. me fournira de belles réflexions à faire sur les Batailles de Fleurus & de Staffarde, qui sont de la premiere espéce des grandes actions, parce que les Armées étoient en bataille, lorsqu'elles ont commencé à combattre, &



BATAILLE DE FLEURUS
1. Juillet 1690.
Bataillon
Bataillon
Francois
Ennemi
Escadron
Escadron
Vne Demie Lieue
ou 1200 Toises
Marbais
St. Brice
Ligni
St. Amand
Melle
Vagni
Fleurus
Hepenie
Ruisseau d'Hepenie
R d'Orme
la Bataille
Mouvement que firent les Ennemis se voyans envelopés
Ordre de Bataille de l'Armée ennemie
Mr. de Valdek
Mr. de Luxembourg au commencement de
du Roy
1 Ligne de notre Cavalerie
1 Ligne de notre Infanterie
Ordre dans le quel nous marchames a l'ennemy
2 Ligne de notre Infanterie
2 Ligne de notre Cavalerie
Mr. de Gournay
Disposition de l'Armée
Dheulland Sculp.

qu'elles ſe ſont abordées par tout leur front, avec des circonſtances pourtant ſi différentes, qu'elles feront juger, que jamais deux Batailles ne peuvent ſe reſſembler en tout, & que ceux qui veulent ſe perfectionner à la Guerre, doivent chercher dans les Hiſtoires, & dans les Relations des Batailles, des inſtructions que le manque d'expérience ne leur a pû fournir ſur cette eſpéce.

Comme j'ai parlé de ce qui a précédé le moment de la Bataille de Fleurus, lorſque j'ai diſcuté la matiere des Chapitres précédens, je m'arrêterai ſeulement ici à ce qui regarde le ſujet de ce Chapitre, qui eſt celui des Batailles, & je ferai voir, que la ſeule ſupériorité du génie de M. de Luxembourg ſur M. de Waldec, fit la déciſion de cette grande journée. Le ſuccès n'en fut dû qu'au tems que prit M. de Luxembourg, pour faire faire à la Cavalerie de ſon aîle gauche un mouvement, que l'Ennemi ne put connoître, parce qu'il fut fait hors de ſa vûë, quoique fort proche de lui.

Voici quel fut ce sçavant & judicieux mouvement, qui n'a pû être pensé que par un grand homme, dont le coup d'œil fut si juste, qu'il sçut qu'il auroit précisément le tems de faire ce mouvement, sans que son Ennemi en pût avoir la connoissance, parce qu'il auroit été trop hazardeux à faire, si l'Ennemi eût pu connoître qu'il se faisoit.

M. de Waldec étoit en bataille sur un terrain, qui s'élevoit un peu à sa droite; par conséquent ce terrain un peu élevé formoit un petit revers, que l'extrémité de la droite ne voïoit point, & qui diminuoit toujours sur la plaine, à mesure qu'il s'approchoit du terrain, par lequel M. de Luxembourg marchoit à son Ennemi.

Ce fut ce moment précieux de l'arrivée du front de l'Armée du Roi, à l'endroit où ce terrain étoit assez élevé, pour que M. de Waldec ne pût plus voir la continuation de la marche de l'aîle gauche de Cavalerie; ce fut, dis-je, ce moment précieux, que M. de Luxembourg saisit avec une capacité surprenante,

prenante, pour ordonner à M. de Gournai, très-bon Officier de Cavalerie, de profiter de ce revers, qui déroboit à l'Ennemi la connoissance du mouvement qui se faisoit, & pour porter toute la gauche de Cavalerie sur le flanc droit de l'Ennemi, avec l'attention dans sa marche, de se trouver par la droite de sa gauche rejoint à la gauche de l'Infanterie, dans le même tems qu'elle seroit à portée de charger le front de l'Infanterie ennemie.

Ce mouvement hazardeux, s'il avoit pû être vû par l'Ennemi, mais décisif pour le gain de la Bataille, aïant été aussi capablement exécuté, qu'il avoit été judicieusement pensé, toute l'aîle gauche de Cavalerie de l'Armée du Roi se trouva en potence sur le flanc de l'aîle droite de l'Ennemi, quoiqu'elle tînt à notre ligne d'Infanterie.

L'Ennemi se trouva ainsi débordé, & pris en flanc par une Armée, qu'il croïoit marcher à lui par un front égal à celui qu'il occupoit; de sorte que se trouvant chargé en flanc à sa droite, dans le même tems

que ſon centre & ſa gauche ſe trouvoient abordés par le centre & la droite de l'Armée du Roi, il ne fut pas poſſible à M. de Waldec de remédier au déſordre de ſa droite. Ce déſordre ſe communiqua aiſément au centre & à la gauche; ce qui cauſa l'abandon du champ de Bataille, la perte de toute l'Artillerie, & de preſque toute l'Infanterie, parce que M. de Waldec qui en avoit trop placé dans le Village de Ligny, ne la put retirer, dès qu'elle fut abandonnée par la Cavalerie.

Ce récit fait connoître, qu'un champ de Bataille, même choiſi avec attention par le Général qui y veut attendre ſes Ennemis, ne peut être ſi uni, ſi ouvert, ni ſi égal, pour les avantages de ſa ſituation, qu'un Général plus capable ne puiſſe trouver les moïens, de profiter de quelque petit avantage du terrain, qui ſouvent lui procure une déciſion glorieuſe & heureuſe.

Cette journée doit être miſe avec raiſon au nombre des plus belles de M. de Luxembourg, par ſa grande capacité dans la ſcience de la Guer-

re, la justesse de son jugement, & la vivacité de son exécution. Car dans cette occasion, ce grand Capitaine a capablement pensé, dans le moment de sa marche à l'Ennemi pour le combattre; il a jugé avec une justesse infinie du tems qu'il lui falloit, pour se mettre en état d'exécuter ce qu'il avoit pensé; & il l'a exécuté avec une vivacité, qui n'a pas laissé à son Ennemi le tems de remédier au coup fatal qu'il lui portoit.

Bataille de Staffarde en 1690.

Dans la même année 1690. & presque dans le même tems, M. de Savoïe perdit la Bataille de Staffarde contre l'Armée du Roi, commandée par M. de Catinat. Ce Prince dans cette occasion fit un assez grand nombre de fautes dans sa disposition, pour leur pouvoir attribuer la perte de la Bataille. Voici quelles elles furent.

Quoique le dessein de M. de Savoïe fût de combattre l'Armée du Roi, lorsquelle passeroit le Pô près de Salusses, il reçut cependant la Ba-

taille, & ne la donna pas; & il la reçut, parce qu'il se crut bien posté, & son champ de Bataille avantageux, quoiqu'il ne le fût pas autant qu'il auroit pû l'être, si ce poste avoit été plus judicieusement occupé par son Armée.

La droite étoit couverte & appuïée au ruisseau, qui passe à l'Abbaïe de Staffarden, & sur le bord duquel il y avoit d'espace en espace d'assez grosses cassines, pour pouvoir mériter d'y mettre de l'Infanterie, laquelle auroit appuïé & protegé les droites de ses deux lignes. Au lieu de porter ses aîles à ces cassines, il les laissa à quelque distance de sa ligne, & y mit de l'Infanterie, qui n'étant pas protegée de la ligne, au moins d'assez près, y fut successivement forcée par l'Armée du Roi, avant même qu'elle attaquât le front de l'Ennemi.

Cette premiere faute fit perdre à M. de Savoïe assez considérablement d'Infanterie, avant que la Bataille commençât sur le front des Armées. Sa gauche pouvoit être couverte d'une vieille digue du Pô,

au-delà de laquelle le terrain jusqu'au Pô étoit fort marécageux ; mais ce Prince négligea un recoude que faisoit cette digue, & ne l'occupa point.

S'il avoit appuïé sa gauche à ce recoude, qui se trouvoit à même hauteur des cassines de la droite, dont je viens de parler, les droites & les gauches de cette Armée auroient été également bien appuïées, avec cet avantage à la gauche, que le terrain en-dedans de ce recoude étant beaucoup plus étendu que celui du dehors, par lequel il falloit que nous abordassions ce front appuïé, une partie de la Cavalerie de la gauche de M. de Savoïe auroit pû charger en flanc celle du Roi, dès qu'elle auroit voulu s'étendre au-delà de ce recoude, en cas qu'on en eût pû déplacer l'Infanterie ennemie.

Par le récit de cette mauvaise disposition de l'Armée de M. de Savoïe pour la droite & la gauche, l'on voit que le front de la premiere ligne étoit également hors de portée, de soutenir à la droite l'Infan-

terie qui étoit dans les caſſines; & d'empêcher à la gauche, que l'Infanterie de l'Armée du Roi ne ſe portât juſqu'à ce recoude.

En y arrivant, elle fut allongée le long du coude de cette digue, où elle trouva ſous ſon feu l'aîle gauche de Cavalerie de l'Ennemi, qu'elle força bien-tôt à quitter ſon terrain, pour ſe placer plus en arriere, que n'étoit le front de ſon Infanterie, * ce qui donna à la Cavalerie de la droite de l'Armée du Roi, qui juſqu'à ce tems-là étoit derriere l'Infanterie, * le moïen d'occuper preſque le même terrain ſur lequel étoit l'aîle gauche de Cavalerie de l'Ennemi; après quoi l'Infanterie devenuë inutile à cette digue, puiſqu'elle y avoit operé ce qu'elle avoit voulu, qui étoit de déplacer l'aîle gauche de Cavalerie de l'Ennemi; cette Infanterie, dis-je, s'étendant ſur ſa gauche, rejoignit le front de l'Infanterie de l'Armée dans ſon ordre de bataille, & marcha au front de l'Infanterie ennemie, qui fut bientôt emportée & battuë.

Si la diſpoſition de M. de Savoie

avoit été exempte des fautes, dont je viens de parler, il eſt apparent que l'Armée de ce Prince n'auroit pas été ſi aiſément battuë, parce que l'Armée du Roi étoit tombée dans un inconvénient, qui ne put être réparé qu'après la Bataille gagnée. Voici quel il fut.

M. de Quinſon Maréchal de Camp commandoit l'aîle gauche de Cavalerie, lorſque l'Armée ſe mit en mouvement pour marcher à l'Ennemi. Il voulut s'ouvrir ſur la gauche, afin de laiſſer ſuffiſamment, de terrain au centre & à la droite, pour marcher de front, & par ce mouvement il ſe trouva, ſans s'en appercevoir, au-dehors de la ſource du ruiſſeau de Staffarden, & ne connut qu'il étoit ſeparé de l'Infanterie, que quand le ruiſſeau ne put plus être paſſé par la Cavalerie. Pendant tout le tems que la Bataille dura, qui fut de plus de ſix heures, il ne put que cottoïer le ruiſſeau, pour y trouver un endroit où il pût le paſſer; ce qu'il ne trouva qu'à l'Abbaïe de Staffarden, qui étoit derriere l'Armée ennemie, où

il y avoit un pont ſur le ruiſſeau ; & cela même après la Bataille gagnée. Ainſi cette Bataille ſe donna & ſe gagna ſans aîle gauche.

Dans cet exemple je trouve la punition d'un Général, qui fait battre ſon Armée, pour n'avoir pas eû aſſez de capacité, pour connoître les avantages qu'il pouvoit tirer du terrain, ſur lequel il avoit réſolu de recevoir la Bataille, que ſon Ennemi venoit lui donner. Cette capacité eſt pourtant bien au-deſſous de celle du Général, qui ſçait ſur le champ décider ſur le parti le plus avantageux, * qui n'a pas le tems de réflechir, & en qui il faut que la premiére penſée ſoit la plus judicieuſe, & ſeule ſûre, pour parvenir à battre ſon Ennemi. *

Combat de Leuſe en 1691.

L'année 1691. me fournit un exemple de la ſeconde eſpéce des grandes actions dans le Combat de Leuſe.

M. le Prince d'Orange étoit campé à la fin de la Campagne à Leuſe, & M. de Luxembourg étoit avec

l'Armée du Roi ſous Tournai, où il ne paroiſſoit penſer qu'à voir la ſéparation des Ennemis, pour faire auſſi-tôt entrer l'Armée du Roi dans ſes quartiers d'hiver.

La diſtance de Tournai à Leuſe étant aſſez conſidérable, pour faire préſumer à M. le Prince d'Orange, que ſon Armée étoit hors de portée d'avoir rien à craindre de la part de M. de Luxembourg, en décampa. Ce Prince crut qu'il lui ſuffiſoit, de laiſſer à la tête du Camp qu'il alloit quitter, un Corps conſidérable de Cavalerie, juſqu'à ce que ſon Armée eût entiérement paſſé le ruiſſeau de la Catoire, qui étoit derriere ſon Camp. Il négligea de placer de l'Infanterie aux ponts, qui étoient ſur ce ruiſſeau, pour recevoir ſon arriere-Garde de Cavalerie, & la protéger au paſſage des ponts, en cas qu'elle fût pouſſée.

M. de Luxembourg, dont le deſſein étoit d'entreprendre ſur ſon Ennemi lorſqu'il décamperoit, étoit attentif ſur ce mouvement, pour en profiter, en cas qu'il ne fût pas fait avec prudence & précaution.

Aïant ſçu que l'Ennemi devoit décamper le lendemain, & prendre ſa marche en arriére, il penſa que ſi M. le Prince d'Orange négligeoit de placer de l'Infanterie au ruiſſeau de la Catoire, il pourroit entreprendre ſur ſon arriere-Garde. Ce Général partit donc de Tournai la nuit avec un Corps de Cavalerie, & arriva à Leuſe de bon matin, ſans que l'Ennemi en eût aucune connoiſſance, parce que l'Officier général qui commandoit l'arriere-Garde de l'Armée de M. le Prince d'Orange, n'avoit pas un Parti au-delà de Leuſe, pour être informé s'il venoit des Troupes à lui.

Ainſi M. de Luxembourg toûjours vif dans l'exécution, traverſa Leuſe avec une diligence extrême ; & aïant trouvé cette Cavalerie d'arriere-Garde, qui n'étoit pas ſeulement en bataille par négligence, mais comme allongée en colonne ſur les Ponts, où elle devoit paſſer le ruiſſeau, il la fit charger ſi bruſquement, qu'elle n'eut pas le tems de ſe former en ligne ; il la battit entiérement, & la mena juſqu'au

ruiſſeau, où ſon déſordre fut fort grand, parce que comme je l'ai dit, il n'y avoit point d'Infanterie placée à ce ruiſſeau, pour recevoir cette Cavalerie.

Ce fut là où finit le combat, parce que les colonnes d'Infanterie qui étoient encore près du ruiſſeau, y revinrent, ſans y pouvoir produire aucun effet, que celui d'être les ſpectatrices du déſordre de leur arriere-Garde, & de la ſatisfaction que M. de Luxembourg devoit avoir du châtiment qu'il venoit de faire d'un Général préſompteux, qui avoit crû pouvoir décamper de devant lui, ſans prendre toutes les précautions néceſſaires pour la ſûreté d'une arriere-Garde d'Armée, qu'on eſt obligé de laiſſer pour un tems ſéparée par un défilé, de quelque nature qu'il ſoit.

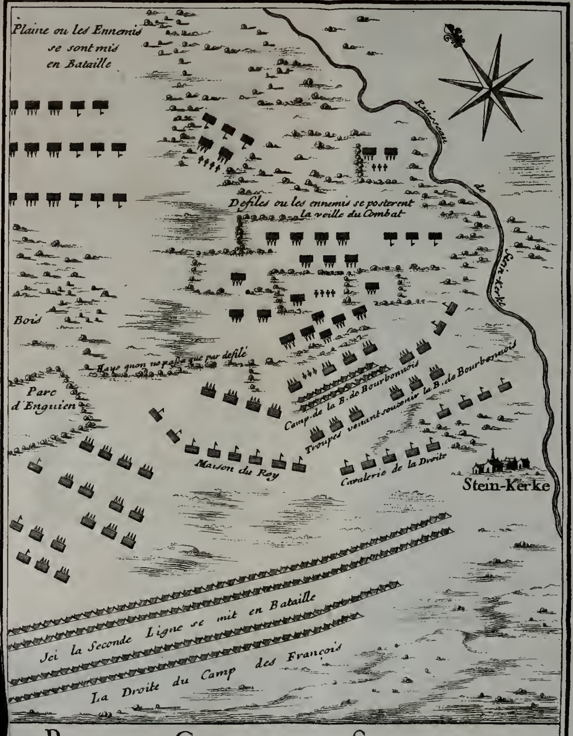
Cet exemple juſtifie mes maximes ſur cette maniere de marcher en arriére, lorſqu'on eſt à portée de ſon Ennemi ; * & fait voir, qu'il eſt dangéreux à un Général de ſe croire légerement hors de portée de ſon Ennemi, pour en être à une diſtance

raisonnable, parce que cet Ennemi peut avoir sçu assez tôt le mouvement que l'on a résolu de faire, * pour se mettre en état d'en profiter, comme il est arrivé au combat de Leuse.

Cette action fait encore sentir, qu'un Général dans la pensée que son Armée est hors de portée de celle de son Ennemi, ne doit jamais se négliger sur les attentions à prendre pour la sûreté de ses mouvemens. Il ne s'en doit jamais faire aucun à la guerre que de la même maniere, & avec les mêmes précautions, que s'ils étoient faits en présence de l'Ennemi. Dailleurs par la tolérance pour la négligence dans le service & dans les mouvemens, un Général autorise les Troupes à s'accoûtumer au relâchement & à l'inapplication.

Bataille de Steinkerque en 1692.

L'année 1692. me fournit un exemple remarquable de la seconde espéce dans le combat de Steinkerque, sur lequel il y a plusieurs réflexions à faire.



PLAN DU COMBAT DE STEIN-KERKE

Au commencement de l'action le 3 Aoust 1692.

Dheulland Sculp.

Après la priſe de Namur, le Roi aïant quitté l'Armée, en laiſſa le commandement à M. de Luxembourg, qui fut ſeulement chargé de la conſervation des conquêtes & du païs. Ainſi ce Général ſe contentoit d'obſerver ſoigneuſement M. le Prince d'Orange, qui chagrin de n'avoir pû empêcher la perte de Namur, cherchoit dans les mouvemens qu'il faiſoit faire à ſon Armée, les occaſions d'entreprendre ſur celle du Roi, où au moins de ſubſiſter aux dépens d'un païs, dont les Eſpagnols n'étoient plus les maîtres.

M. de Luxembourg étoit campé, ſa droite à Steinkerque, & ſa gauche à Anghien ; & M. le Prince d'Orange entre Tubiſe & S. Arnelle, païs fort couvert, & rempli de défilés, qui ſéparoient les deux Armées.

Ainſi il paroiſſoit impoſſible, qu'il pût ſe paſſer une action générale entr'elles. Cependant M. le Prince d'Orange aïant découvert que M. de Luxembourg étoit en commerce avec un homme de ſa ſécretairerie, qui inſtruiſoit réguliere-

ment ce Général de tout ce qui venoit à ſa connoiſſance, ce Prince réſolut de ſe prévaloir de cette découverte, pour cacher la marche de ſon Armée ſur celle du Roi.

Pour cet effet il arrêta ſecrettement ce ſécretaire dans ſon Cabinet, & le força d'écrire en ſa préſence à M. de Luxembourg, & de lui mander, que le lendemain l'Armée de M. le Prince d'Orange feroit un grand fourage de l'autre côté du ruiſſeau de Steinkerque, devant la droite de l'Armée du Roi, & que pour couvrir ce fourage, il marcheroit cette même nuit un Corps conſidérable d'Infanterie avec du canon, pour occuper les défilés qui ſéparoient les Armées, afin que le fourage ne fût point troublé à ſon retour

Ce faux avis porté à M. de Luxembourg, comme bon, & de la part d'un Eſpion qu'il croïoit fidéle & ſûr, fut cauſe que ce Général négligea celui qui fut donné par un Partiſan, qui étoit à la guerre, qui lui mandoit, que tous les défilés qui ſéparoient les Armées, étoient

pleins d'Infanterie, de Cavalerie, & de canon ; & comme ce que lui marquoit le Partiſan, ſe trouvoit conforme à l'avis qu'il avoit reçu de ſon Eſpion, il crut que ces Troupes avancées dans les défilés, n'étoient que l'effet des précautions, qu'il ſçavoit par ce faux avis que M. le Prince d'Orange devoit prendre, pour la ſûreté de ſon fourage.

Ainſi ne pouvant troubler un fourage, pour la ſûreté duquel l'Ennemi prenoit de ſi grandes précautions, il demeura tranquille dans ſon Camp, juſqu'à ce qu'il apprit, que tout à coup l'Armée Ennemie ſortoit de toutes parts des défilés, qui étoient fort près de la tête de ſon Camp, qu'elle ſe mettoit en Bataille, & que la Brigade de Bourbonnois, qui étoit campée hors de la ligne, couvrant l'aîle droite de Cavalerie, étoit déjà attaquée par un Corps d'Infanterie, qui lui étoit fort ſupérieur.

Dans cette ſurpriſe preſque générale ſur tout le front de l'Armée, M. de Luxembourg ſe ſervit de toute ſa vivacité ordinaire. Dans

un moment l'Armée eut pris les armes, & se trouva en Bataille à la tête de son Camp. Ce Général porta même un si prompt secours à la Brigade de Bourbonnois, qui avoit perdu son Camp, & abandonné quelques pieces de canon placées à sa tête, que l'Ennemi exécutoit déjà contre l'Armée du Roi, que cette Brigade, & les Troupes qui avoient marché à son secours, chasserent les Ennemis de ce poste qu'ils venoient d'occuper, reprirent notre canon; ainsi l'affaire commença à se rétablir à la droite.

Le front de l'Ennemi, qui devoit attaquer notre front, trouva des difficultés à l'aborder, parce qu'il y avoit en des endroits des haïes, assez claires pourtant, qui entouroïent de petites prairies; desorte que cette lenteur à aborder la ligne par tout son front en même tems, donna à nos Troupes le tems de se former, lorsque l'Ennemi enflé du bon succès de sa gauche contre la Brigade de Bourbonnois, voulut venir à la charge. Il trouva une si grande résistance de notre part, que non

non ſeulement il ne put aborder notre front, mais même il fut contraint de ſe remettre en arriére, lorſqu'il vit que les Troupes de ſa gauche, avoient perdu le terrain du Camp de la Brigade de Bourbonnois.

Ce terrain abandonné par tout le front, donna le moïen à notre premiere ligne de s'avançer, & de donner par ce mouvement un eſpace ſuffiſant à la ſeconde ligne, pour ſe former derriere la premiere. Car juſqu'alors nos deux lignes avoient bien été ſous les Armes, mais ſeulement à la tête de leur Camp; deſorte que le Camp de la premiere ſe trouvoit encore tout tendu entre les deux lignes.

Enfin tout le front de l'Armée, qui venoit de ſe faire un champ de Bataille à la faveur de ſon feu, s'avança ſur l'Ennemi, qui étant mis un peu en déſordre par la perte d'hommes qu'il avoit faite, fut rejetté en confuſion dans les défilés, dont il étoit ſorti pour combattre, & contraint d'abandonner le canon qu'il avoit porté à ſa tête, & un

champ de Bataille couvert de dix à douze mille morts.

Il eſt pourtant vrai-ſemblable de croire, que ſi la droite de l'Ennemi deſtinée à attaquer Anghien & notre gauche, ne s'étoit point égarée la nuit dans ſa marche, & ſi elle avoit attaqué la gauche, en même tems que le combat avoit commencé à la droite & au centre, il auroit été bien plus difficile à M. de Luxembourg de ſoûtenir un effort général, depuis la droite juſqu'à la gauche, dans une circonſtance auſſi imprévûë.

Ce combat eſt le plus ſanglant qui ait été donné de cette guerre. On ne lui a pas donné le nom de Bataille, quoique de notre part l'Armée fût en bataille, mais ſeulement celui de combat, parce qu'effectiment le front n'a pas chargé en même tems partout, mais ſucceſſivement. Le récit que je viens d'en faire m'engagera à pluſieurs réflexions; les unes regarderont M. le Prince d'Orange; les autres M. de Luxembourg.

Il eſt certain, qu'il n'eſt pas poſ-

ſible à un Général de ſe ſervir plus avantageuſement de la découverte d'un Eſpion domeſtique, que M. le Prince d'Orange le fit en cette occaſion. Il eſt certain même, que le deſſein de ce Prince étoit grand, & devoit réuſſir, s'il avoit été auſſi vivement exécuté, qu'il avoit été judicieuſement conduit au point de de ſon exécution.

Car enfin M. de Luxembourg n'avoit fait aucune attention aux avis donnés par ſon Partiſan. D'ailleurs tout ce que ce Partiſan lui envoïa dire ſe trouvoit ſi conforme au faux avis, que M. le Prince d'Orange lui avoit fait donner par cet Eſpion découvert, qu'il ne ſervit qu'à lui confirmer la fidélité exacte de ſon Eſpion, & ne put le mettre en aucune défiance. Ce qui paroiſſoit d'autant plus raiſonnable, que le Partiſan qui ne pouvoit voir que ce qui ſe faiſoit à la tête des défilés, & qui ne pouvoit porter ſa vûë ſur ce qui ſe paſſoit à la queue, n'étoit en état d'informer M. de Luxembourg, que de ce qu'il croïoit avoir déjà appris par ſon Eſpion.

Ainſi donc l'Armée du Roi, avec des défilés fort longs & fort difficiles à paſſer, commandée par un Général fort vigilant, alloit être ſurpriſe dans ſon Camp, & battuë, ſi M. le Prince d'Orange avoit, comme je l'ai dit, auſſi vivement exécuté, que judicieuſement penſé.

Ce Prince ne devoit pas ſe former, & ſe mettre en bataille à la ſortie des défilés. Comme il marchoit ſur pluſieurs colonnes, qu'il débouchoit par pluſieurs défilés, toutes ces colonnes devoient attaquer le front du Camp qui leur étoit oppoſé, afin de porter par tout la difficulté de prendre les Armes, & de former un front. Il lui ſuffiſoit que ſes colonnes pénétraſſent ce Camp, pour mettre le déſordre partout, & pour faire proſpérer en un moment les efforts, qu'il faiſoit faire en colonne par les Troupes de ſa premiere ligne.

Voilà comme il devoit ſe conduire pour l'attaque du Camp avec les Troupes de ſa premiere ligne. Celles de la ſeconde devoient ſe mettre en Bataille, tant pour ſoûte-

nir la premiere, qui attaquoit en colonne, que pour montrer à notre Armée ce front prêt à agir, & lui ôter par cette démonſtration la penſée de ſe former derriere le Camp, après l'avoir abandonné par l'impoſſibilité d'en conſerver la tête.

L'attaque d'une Armée entiere ſurpriſe dans ſon Camp doit être exécutée par des colonnes fortes, qui ouvrent, qui pénétrent, & qui ſéparent le Camp. Cela ſuffit pour ſa deſtruction. Un Champ de Bataille ſe trouve ordinairement à la tête du Camp, & preſque jamais à ſa queue.

Ainſi donc il ne faut pas donner le tems à une Armée, que l'on veut ſurprendre dans ſon Camp, de ſe mettre en bataille à la tête de ſon Camp, & il faut l'aborder avec tant de vivacité, qu'on lui ôte la poſſibilité de ſe former à ſa tête. Cela ſeul force l'Armée à une fuite honteuſe, & en déſordre, & à l'abandon de ſon Artillerie & de tous ſes Bagages.

Voilà quelle a été la principale faute commiſe par M. le Prince

d'Orange, dans l'exécution d'un projet, d'ailleurs fort bien concerté, & fort heureusement conduit au point de son exécution.

A l'égard de M. de Luxembourg, il doit être loüé de la vivacité avec laquelle il donna ses ordres, pour mettre son Armée en bataille, & remédia au premier désordre de la droite ; de la hardiesse avec laquelle il fit prendre un Champ de Bataille à son Armée, qui n'en avoit point au commencement de l'action, & de la conduite avec laquelle il profita du premier mouvement en arriere qu'il vit faire à l'Ennemi, pour le rejetter dans ses défilés, & le mettre en désordre.

Dans cet exemple je trouve une réflexion générale à faire, utile à tous ceux qui se trouvent chargés des affaires, soit de Guerre, soit de Politique. C'est qu'on doit toujours comparer tous les différens avis, que l'on reçoit sur un même sujet, sans que la prévention de la sûreté de l'un fasse négliger la moindre précaution, pour se garantir contre l'événement, que pourroit avoir

celui que l'on aura crû le moins sûr, en cas qu'il se trouvât pourtant être le plus véritable.

Quoique de tous les avis, ceux qui viennent d'un correspondant, ou d'un Espion, dont on a souvent éprouvé la fidélité, paroissent devoir être les plus sûrs, il est pourtant possible que ce correspondant, ou cet Espion, qu'on croit le plus fidéle, puisse être double, ou qu'il puisse avoir été découvert, & forcé à donner un faux avis. C'est pourquoi il est toujours prudent, de comparer ensemble tous les avis que l'on reçoit sur un même sujet, & de chercher à s'assurer de la vérité de plusieurs manieres.

Combat du Spireback en 1692.

En cette même année 1692. il se donna en Allemagne un assez grand combat sur une branche du Spireback, entre un Camp détaché de l'Armée de M. le Maréchal de Lorges, & l'Armée entiere des Ennemis.

J'avois eu ordre d'aller prendre le commandement de neuf Batail-

lons, d'un Régiment de Cavalerie, & d'un Régiment de Dragons détachés de l'Armée, qui étoit à Markeim, & qui sous les ordres de M. de Melac devoient veiller à ce que l'Armée ennemie, campée auprès de Manheim, ne fît pas de pont sur le Rhin. M. de Melac étant tombé malade, notre Général m'ordonna d'aller prendre le commandement de ce Corps.

Lorsque j'arrivai, je trouvai qu'à la faveur d'une cruë du Rhin, l'Ennemi achevoit son pont, entre l'Isle de Santhouen & le Palatinat, sans que M. de Melac en eût eu connoissance; & même qu'il y avoit déja plus de quatre mille hommes des Ennemis passés. Ce Corps seul étoit supérieur au mien, réduit par la maladie qui s'y étoit mise, à moins de trois mille hommes sous les armes. Je n'eus donc de parti à prendre, que celui de me couvrir de la branche du Spireback qui passe autour de Spire, & d'en donner promptement avis à notre Général, qui étoit à neuf lieuës de moi, afin de recevoir ses ordres; & en attendant,

dant, de chicaner aux Ennemis le débouché de la digue d'Opau, à laquelle leur pont aboutiſſoit.

Cela me réuſſit durant vingt-quatre heures, pendant lequel tems je me retranchai ſur le bord du Spireback, par le front que je pouvois occuper. Dans cette diſpoſition j'attendis les ordres de M. le Maréchal de Lorges, & les Ennemis. Les ordres que je reçus de M. de Lorges furent de quitter ce poſte, & de me retirer à Philisbourg, d'y paſſer le Rhin, & de lui aller marquer un Camp pour ſon Armée.

Il eſpéroit par ce mouvement de forcer l'Ennemi à repaſſer le Rhin ; mais lorſque je reçus cet ordre, il ne m'étoit plus poſſible de l'exécuter, parce que l'Armée ennemie entroit dans le Landwert de Spire, & n'étoit plus qu'à une portée & demie de canon de moi.

La lenteur de l'Ennemi à entrer dans le Landwert, & à faire ſa diſpoſition pour m'attaquer, fit qu'il ne marcha à moi que ſur les quatre heures du ſoir. Je ſoûtins ſon feu & ſes efforts juſqu'à minuit, qu'il ſe

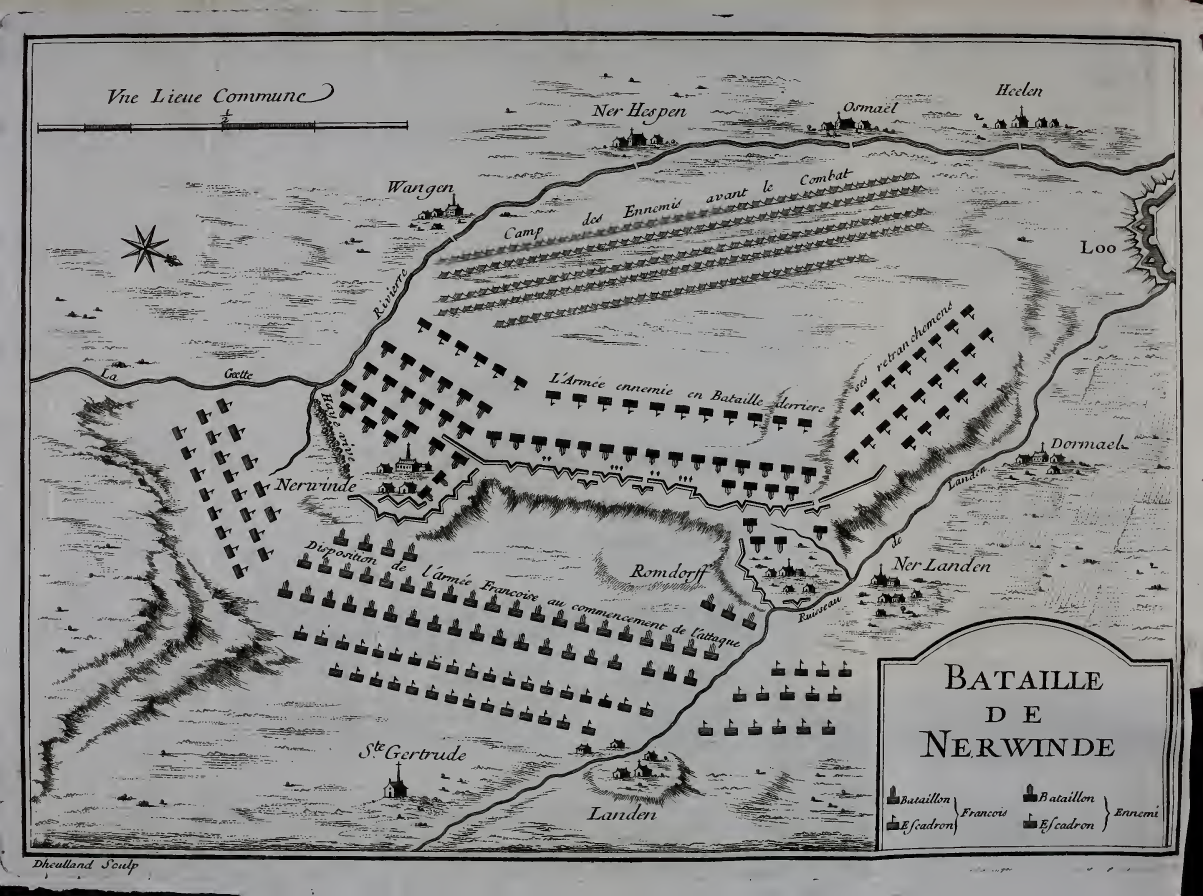
remit en arriere, laiſſant mille à douze cens hommes tués ſur le front de l'attaque, avec fort peu de perte de mon côté, parce que j'étois retranché.

Deux fautes que l'Ennemi fit, ſauverent ce foible Corps attaqué par quarante-deux Bataillons & cent Eſcadrons. La premiere fut ſa lenteur à entrer dans le Landwert, & ſon attention ſur le feu de cinq piéces de canon que j'avois. La ſeconde fut dans ſa diſpoſition pour m'attaquer, qu'il n'étendit que contre le front, que je pouvois lui oppoſer. S'il m'avoit embraſſé, comme il le pouvoit facilement faire par ſa ſupériorité, il eſt certain que j'aurois été accablé en fort peu de tems.

Le récit de ce combat ſervira d'exemple pour faire connoître, combien grand eſt le danger que court un petit Corps, qu'on laiſſe trop long-tems expoſé à portée d'une Armée ſupérieure.

J'étois retenu par les ordres de M. le Maréchal de Lorges, & lorſque je reçus de lui celui de me retirer à Philisbourg par la petite Hollan-




Vne Lieue Commune
1/2
Ner Hespen
Osmaël
Heelen
Wangen
Camp des Ennemis avant le Combat
Loo
Riviere
La
Goette
Haye avive
L'Armée ennemie en Bataille derriere
ses retranchemens
Dormael
Nerwinde
Landen
de
Ruisseau
Ner Landen
Romdorff
Disposition de l'armée Françoise au commencement de l'attaque
BATAILLE
DE
NERWINDE
Bataillon
Escadron
Francois
Bataillon
Escadron
Ennemi
Ste Gertrude
Landen
Dheulland Sculp

de, l'Ennemi étoit trop proche de moi, pour le pouvoir exécuter. J'avois trois lieuës de plaine à passer près d'une Cavalerie de cent Escadrons, qui m'auroit taillé en piéces dans ce trajet.

Bataille de Nerwinde en 1693.

L'année 1693. me fournit les réflexions à faire sur la Bataille de Nerwinde. Comme j'ai déja parlé ailleurs de cette action, dans les réflexions sur les matieres des Chapitres précédens, je ne dirai ici que ce qui convient au Chapitre des Batailles.

L'Ennemi à la premiere vûë de la Cavalerie de l'Armée du Roi auroit pû, s'il n'avoit point voulu combattre, quitter son Camp, & mettre la Getthe devant lui. Il avoit plus de tems qu'il ne lui en falloit, pour faire avec sûreté ce mouvement; mais il crut pouvoir rendre son poste si bon, que M. de Luxembourg n'oseroit l'y attaquer.

Voici quelle fut la disposition de M. le Prince d'Orange. Il retrancha

le front de ſon Camp où il le crut néceſſaire; il mit de l'Infanterie dans le Village de Nerwinden, qui fut auſſi retranché. Ce Village ſe trouvoit dans ſon centre, & par le derriere il tenoit à ſa ligne d'Infanterie, & au retranchement par les flancs, de ſorte qu'il ne pouvoit être embraſſé. M. le Prince d'Orange occupa à ſa gauche le Village de Romſdorff ſur le bord du ruiſſeau de Landen; il retrancha auſſi la tête de ce Village, qui par le flanc tenoit au retranchement. Sa droite étoit appuïée à la Getthe, & couverte depuis cette riviere juſqu'à Nerwinden d'une forte haïe, qu'on ne pouvoit paſſer qu'en défilant un à un. Tout le front étoit couvert de plus de cent pieces de canon.

La diſpoſition de M. de Luxembourg fut telle que je vais le dire. Ce Général, comme je l'ai déja fait remarquer, étoit arrivé à la vûë du Camp ennemi ſur les trois heures après midi, ſeulement avec ſon aîle droite de Cavalerie; le reſte de l'Armée ne put arriver que depuis ce tems-là juſqu'à minuit. M. de

Luxembourg ne laiſſa pas de s'avancer avec ſa Cavalerie, juſqu'à la hauteur du Village de Ste. Gertrude, où le front de la plaine étant aſſez ſerré, il y plaçoit les Troupes ſur pluſieurs lignes, à meſure qu'elles arrivoient.

Les quatre premiers Bataillons qui arriverent, furent emploïés à chaſſer les détachemens de l'Armée ennemie, qui occupoient Landen, qui ſe trouvoit un peu à la tête de la gauche du Camp de l'Ennemi, & qui devoit le lendemain, jour de la Bataille, être la droite de l'Armée du Roi, lorſqu'elle marcheroit à l'Ennemi.

Cette premiere faute que fit M. le Prince d'Orange, en ne ſoûtenant point ce Poſte, & en l'abandonnant trop facilement, donna le moien à M. de Luxembourg de placer pendant la nuit plus de quarante Bataillons entre Landen & Romſdorff, & à la gauche de Landen, devant la gauche de l'Ennemi, dont la Cavalerie de l'aîle gauche n'aïant pas aſſez de terrain ſur le front, ni même de fond pour ſe placer der-

riere l'Infanterie retranchée, fut obligée de ſe mettre en potence, la droite au deſſus de Romſdorff, & la gauche ſur Loo, faiſant tête au ruiſſeau de Landen.

Cette diſpoſition particuliere de la gauche de l'Ennemi, dont je n'ai point parlé, en diſant qu'elle étoit la générale pour ſon front, rendit cette aîle inutile pendant la Bataille, comme je le dirai dans la ſuite.

Voilà quelle fut la diſpoſition de l'Infanterie de la droite de l'Armée du Roi pour l'attaque du lendemain.

La Cavalerie de la droite étoit, comme je l'ai dit, reſtée à la hauteur du Village de Ste. Gertrude, & les ſeize Eſcadrons de Dragons de la droite reſterent pendant la nuit à la droite de Landen, & furent avant que le combat commençât, placés au-deſſus de ce ruiſſeau, vis-à-vis de l'aîle gauche de Cavalerie de l'Ennemi, tant pour la contenir, que pour chercher des paſſages ſur le ruiſſeau, & agir contre le flanc de l'Ennemi, ſi l'occaſion s'en préſentoit.

Le centre où M. de Luxembourg,

manque de front, s'étoit pendant la nuit placé ſur onze lignes, tant de Cavalerie que d'Infanterie, fut par ce Général ébranlé entre cinq & ſix heures du matin, par un mouvement en avant ſi beau & ſi ſçavant, que ſa marche à l'Ennemi forma ſon ordre de bataille ſur deux lignes; ce qui fut exécuté ſous le feu du canon de l'Ennemi, qui avoit commencé à tirer à quatre heures & un quart du matin.

L'Infanterie de la gauche des premiere & ſeconde lignes fut deſtinée pour l'attaque du Village de Nerwinden, & l'aîle gauche de Cavalerie ſe plaça en s'étendant vers la Getthe devant la droite de l'Ennemi, avec ordre de pénétrer la haïe, que j'ai dit qui couvroit un peu de loin la droite de l'Ennemi, & de charger la Cavalerie de cette aîle, en cas qu'elle pût ſe former en dedans de la haïe, & ſuivant qu'elle verroit que l'attaque du Village de Nerwinden proſpereroit; parce qu'il auroit été impoſſible à notre Cavalerie d'occuper ce terrain en dedans de la haïe, tant que l'Ennemi

uroit été le maître de ce Village.

Voilà quelle fut la diſpoſition générale des deux Armées, au moment qui précéda la Bataille. Elle fait voir que du côté des Ennemis, quoique leur Armée fût en bataille derriere des retranchemens, cependant ce front retranché nous réduiſoit à des points d'attaque, préalables à celle de tout le front ; c'étoient les Villages de Nerwinden & de Romſdorff, excédans le front retranché, qui ne pouvoit être abordé, ſans eſſuïer en flanc le feu de ces deux Villages.

Ainſi donc avant que de combattre l'Ennemi par tout ſon front, il falloit lui avoir fait abandonner les deux Villages, & par conſéquent il falloit encore que l'Armée du Roi eſſuiât tranquillement le feu du canon de l'Ennemi, & celui du front du retranchement, au moins juſqu'à ce que le Village de Nerwinden fût emporté, & que les fronts de l'Armée puſſent s'avancer au front du retranchement, pour l'attaquer en même tems.

Le combat commença ſur les ſix

heures du matin par l'attaque du Village de Nerwinden, qui fut emporté en peu de tems. Mais comme l'ordre que M. de Luxembourg avoit donné, pour que sa droite attaquât le centre & la gauche de l'Ennemi, dans le moment que l'on verroit prospérer l'attaque du Village de Nerwinden, ne fut point exécuté par le Général qui commandoit la droite de l'Armée du Roi, les Troupes qui étoient entrées dans Nerwinden un peu trop en désordre, & qui n'avoient pas eu la précaution de se placer dans tout le travers du Village du côté de l'Ennemi, en furent chassées par l'Infanterie ennemie de la gauche, qui se déposta du front du retranchement, pour aller faire cette attaque.

Ce mouvement étoit vû de toute notre droite, & il fut proposé au Général qui la commandoit d'en profiter, en faisant sur le champ attaquer ce front, qui venoit d'être dégarni en partie de l'Infanterie, qui avoit marché pour reprendre Nerwinden. Ce fut en vain que cette proposition fut faite, quoique ce

mouvement & cette attaque euſſent vrai-ſemblablement décidé du gain de cette Bataille dès ce moment même.

L'Infanterie de l'Armée du Roi qui avoit été chaſſée de Nerwinden, s'étant rétablie de ſon déſordre, ce Village fut une ſeconde fois attaqué, & emporté par M. de Luxembourg. Mais les Troupes ne purent encore s'y maintenir, parce que ceux qui les commandoient, ne ſçûrent pas ſe mieux placer dans le Village, qu'ils l'avoient fait la premiére fois, & furent une ſeconde fois rechaſſés par la même Infanterie de la gauche des Ennemis, qui s'étoit encore déplacée pour marcher à cette attaque; ce qu'elle fit auſſi impunément que la premiére fois.

Par ce que je viens de dire il eſt aiſé de comprendre, que ſi le Général de la droite de l'Armée du Roi avoit ces deux fois exécuté les ordres de M. de Luxembourg, & avoit fait attaquer la gauche & le front du retranchement, dans le tems qu'il voïoit que l'Ennemi le

dégarniſſoit, il eſt certain que non-ſeulement la Bataille de Nerwinde auroit duré cinq ou ſix heures de moins, mais qu'elle auroit infiniment moins coûté d'hommes.

Dans cet état M. de Luxembourg, qui n'étoit pas homme à ſe rebuter par ces deux attaques malheureuſes, vint lui-même prendre à ſa droite une partie de l'Infanterie qui y étoit, & la maiſon du Roi. Avec ces troupes fraîches il attaqua une troiſiéme fois Nerwinden, & l'emporta.

Les Ennemis qui deux fois avoient impunément dégarni leur gauche pour reprendre Nerwinden, en furent punis cette troiſiéme fois. Le Général de la droite aiant marché lui-même avec les troupes que M. de Luxembourg étoit venu prendre, je reſtai ſeul pour commander la droite, que je mis d'abord en diſpoſition d'attaquer la gauche de l'Ennemi, dès qu'il m'en fourniroit l'occaſion. C'eſt ce qu'il ne manqua pas de faire, en déplaçant encore ſon Infanterie, même plûtôt qu'il n'avoit fait les deux premiere fois,

parce qu'il voïoit que M. de Luxembourg avoit attaqué le Village avec un plus grand nombre de troupes.

Je laiſſai donc marcher l'Infanterie ennemie, juſqu'à ce que je la jugeai hors de portée de revenir à ſon retranchement, avant qu'il pût être abordé par l'Infanterie du Roi. Je chargeai de cette attaque le Marquis de Crequi,& je me mis à la tête de la Cavalerie de la droite, que je menai à l'endroit du front de l'Ennemi, qui n'étoit fermé que par des chariots d'Artillerie mis en travers.

L'Infanterie ennemie de la gauche, qui étoit en marche pour aller ſoûtenir Nerwinden, voïant toute la droite de l'Armée du Roi en mouvement vers le front du retranchement, & jugeant que l'Infanterie qui y étoit reſtée, ne ſeroit pas capable de ſoûtenir l'effort de celle du Roi, voulut revenir à ſon poſte; mais elle n'en eut pas le tems, parce qu'il ſe trouva abordé par l'Infanterie que le Marquis de Créqui y avoit conduite. Ainſi cette Infanterie ennemie, qui étoit de neuf bataillons, ſe forma en bataillon

quarré, pour résister à la Cavalerie, avec laquelle j'étois entré dans les retranchemens.

Mais dans ce moment la destruction de ces neuf bataillons ne faisoit pas mon objet principal. L'endroit par où j'avois forcé le retranchement étoit le plus élevé du Camp de l'Ennemi, d'où je voiois au-dessous de moi que M. le Prince d'Orange faisoit marcher toute sa droite, pour r'attaquer Nerwinden, ignorant encore que toute sa gauche étoit forcée.

Je mis donc la Cavalerie en Bataille, faisant tête au flanc de M. le Prince d'Orange, pour le charger, en cas qu'il s'avançat à Nerwinden. M. de Luxembourg à qui j'avois fait sçavoir que toute la droite étoit maîtresse de la gauche du Camp des Ennemis, fit en même tems faire un grand effort à toute sa gauche & à son centre, & se forma entre Nerwinden & le front de l'Ennemi, qui se trouvant trop serré par un recoude de la Getthe, fut aisément débordé par notre gauche, & entiérement taillé en piéces, ou noïé

dans la Getthe. Ainſi toute la droite & le centre de l'Ennemi furent entiérement battus.

La Cavalerie ennemie de la gauche, qui n'avoit pas eu de place ſur le front de la ligne, avoit été miſe, comme je l'ai dit, en potence, faiſant tête au ruiſſeau de Landen. Dès qu'elle vit l'Infanterie de la droite de l'Armée du Roi maîtreſſe du retranchement, elle ne ſongea qu'à ſe retirer à Loo; ce qu'elle fit aſſez paiſiblement, parce qu'elle ſe trouvoit éloignée du lieu, où le fort de l'action venoit de ſe paſſer. Elle ne pouvoit même faire mieux, parce qu'elle n'avoit pas aſſez de terrain pour faire un mouvement, qui pût la mettre en état de charger de front les troupes de notre droite, qui avoient forcé le retranchement.

Ce fut ainſi que ſe termina la Bataille de Nerwinde, dans laquelle les Ennemis perdirent plus de dix-huit mille hommes, tués ou pris, cent quatre piéces de canon, & un nombre prodigieux d'Officiers, de Drapeaux, & d'Etendarts.

Il me paroît à propos de dire ici

une raiſon particuliere, qui fut en partie cauſe de ce que l'Infanterie du Roi, deux fois maîtreſſe de Nerwinden, ne pût s'y maintenir; c'eſt que dans ce païs-là les païſans dans les Villages, au lieu de haïes, ſéparent leurs héritages par de petits murs de terre, d'environ cinq pieds de haut & d'un pied d'épais, & que l'Infanterie qui abordoit en même tems les avenuës retranchées & baricadées du Village, & ces petits murs qui ſe trouvoient ſur la campagne, ſe reſſerroit ſur l'Infanterie qui avoit chaſſé l'Ennemi des avenuës retranchées, pour entrer avec elle dans le Village, & qu'ainſi elle ne pouſſoit plus l'Ennemi que par un front, qui n'avoit d'étenduë que la largeur de la ruë, ſans penſer qu'il lui fût capital, pour ſe procurer un front, de démolir ces petits murs de terre, qui auroient pû l'être dans un moment du côté par où on avoit attaqué, & ſans ſonger à border d'Infanterie ces petits murs, du côté par lequel le Village tenoit à la ligne, pour faire un front au moins égal à celui de l'Ennemi, lorſqu'il revien-

droit attaquer le Village ; ce qui étoit pourtant bien aisé à penser, puisque l'on voioit toute la ligne d'Infanterie de l'Ennemi placée à portée de revenir au Village ; desorte qu'effectivement lorsque l'Ennemi revint attaquer le Village, il aborda lui-même ces petits murs, qu'il ne trouva pas garnis de Troupes, en même tems qu'il abordoit l'avenuë du Village, qu'il avoit eû soin d'ouvrir de son côté. Ainsi il se trouvoit un front pour son attaque, plus étendu que celui que notre Infanterie occupoit pour sa défense.

Les Ennemis de la gloire de M. de Luxembourg on dit fort mal-à-propos, que ce Général auroit pû sur le champ profiter de cette grande Victoire plus qu'il ne le fit. Je renvoïe à ce que j'ai dit ailleurs, pour en faire connoître l'impossibilité, cette discussion n'étant pas du sujet de ce Chapitre.

Le récit de cette grande journée me servira donc à faire voir, qu'une Armée quoique bien retranchée par son front, & avec ses aîles couvertes, peut être attaquée, & battue par

par une Armée égale ; parce que les mouvemens de l'Attaquant ſont libres, ſon front ſans embarras, & que ſouvent l'Attaqué n'a pû ſe donner aſſez de fond, & le faire occuper par un nombre de troupes ſuffiſant, pour réſiſter à celui par lequel il eſt attaqué.

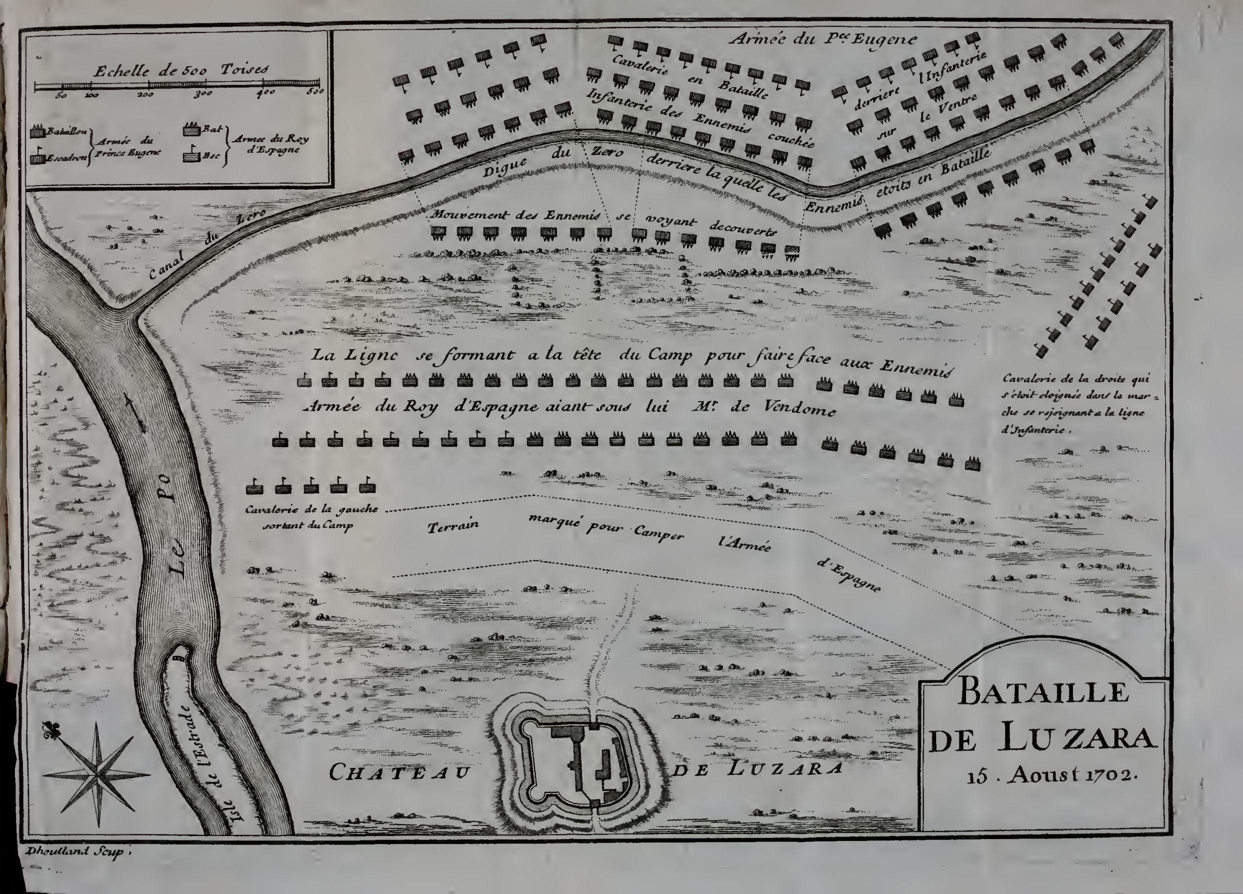
En ce cas ſes aîles couvertes l'embarraſſent, plus quelles ne lui ſervent, puiſqu'elles reſtent ſans action, par le manque de terrain pour faire leurs mouvemens. Cet Ennemi retranché n'aïant pas aſſez de fond, pour placer toutes ſes troupes ſur pluſieurs lignes, aſſez diſtantes les unes des autres, pour ſe pouvoir procurer une liberté entiére dans leurs mouvemens, ſe trouve obligé à mettre des Troupes en potence, leſquelles lui deviennent inutiles pour ſon front, dont elles ne peuvent réparer le déſordre, parce qu'elles ne peuvent préſenter un front capable de charger avec ſuccès un Ennemi, qui a mis en déſordre les Troupes qui gardoient le front retranché.

Ainsi dès que son front est ouvert, & que l'Ennemi qui l'a abordé peut s'y maintenir un peu de tems, il est certain qu'il faut qu'il perde de son terrain intérieur ; ce qui le mettant dans l'impossibilité de faire ses mouvemens, il faut de nécessité que le désordre de la tête se communique au reste de l'Armée, sur laquelle tombe ce premier front en désordre, & sans terrain pour se réformer, ou pour donner à la seconde ligne un espace libre, pour se porter en avant sur l'Ennemi.

Bataille de la Marsaille en 1693.

Cette même année 1693. me fournit encore des réflexions à faire sur la Bataille de la Marsaille, gagnée en Piémont par l'Armée du Roi, commandée par M. le Maréchal de Catinat.

M. le Duc de Savoïe avoit poussé ce Général jusqu'au fond de la valée de Pragelas. Il avoit ensuite pris le fort de Ste. Brigide au-dessus de la Citadelle de Pignerol. Il avoit bombardé la place, & se préparoit


Echelle de 500 Toises
50 100 200 300 400 500
Bataillon
Escadron
Armée du Prince Eugene
Bat
Esc
Armée du Roy d'Espagne
Armée du Pce Eugene
Cavalerie en Bataille
Infanterie des Ennemis couchée
derriere l'Infanterie sur le Ventre
Digue du Zero derriere la quelle les Ennemis etoits en Bataille
Canal du Zero
Mouvement des Ennemis se voyant decouverts
La Ligne se formant a la tête du Camp pour faire face aux Ennemis
Armée du Roy d'Espagne aiant sous lui Mr. de Vendome
Cavalerie de la droite qui s'étoit eloignée dans la marche se rejoignant a la ligne d'Infanterie.
Cavalerie de la gauche sortant du Camp
Terrain marqué pour Camper l'Armée d'Espagne
Le Po
Isle de l'Estrade
CHATEAU DE LUZARA
BATAILLE DE LUZARA
15. Aoust 1702.
Dhoulland Sculp.

à l'assiéger dans les formes.

M. de Catinat auroit peut-être pû s'opposer aux entreprises de ce Prince avec le Corps d'Infanterie qui étoit à ses ordres, fort supérieur à celui de M. le Duc de Savoïe, si son plan général de défensive avoit été different de ce qu'il étoit ; mais comme je ne parle ici que des Batailles, je n'entrerai pas dans cette discussion, en aïant parlé ailleurs.

Je dirai seulement, que dans la circonstance présente M. de Catinat n'avoit pas assez de Cavalerie, pour entrer dans la plaine de Piémont, & y combattre M. de Savoïe, pour lui faire abandonner son dessein sur Pignerol. Il attendit donc dans la situation où il s'étoit mis, que la Cavalerie détachée de l'Armée d'Allemagne pour le venir joindre, fût arrivée.

Par la situation de M. de Savoïe on voit, que M. de Catinat ne pouvoit plus assembler sa Cavalerie que dans la vallée de Suze, & déboucher ensuite par Rivoli, pour marcher à l'Ennemi; M. de Savoïe qui

ſe faiſoit un capital de tenir Pignerol ſerré du côté du Pragelas, & qui étoit réſolu de combattre l'Armée du Roi, en cas qu'elle marchât à lui par le côté du Piémont, laiſſa paiſiblement déboucher M. le Maréchal de Catinat de la vallée de Suze.

Cette premiére faute de ce Prince étoit fort grande. Car il laiſſoit placer l'Armée du Roi entre ſon Armée & Turin; & par conſéquent, ſuppoſé que M. de Catinat eût pû faire vivre ſon Armée quelque tems où elle étoit, il eſt certain que pendant tout ce tems-là M. de Savoïe n'auroit rien pû tirer de Turin, ni du Piémont.

Mais comme ce Prince croïoit battre, au lieu qu'il fut battu, il comptoit qu'il détruiroit totalement l'Armée du Roi, qui n'auroit de retraite après le combat qu'à Suze; & qu'après la Bataille gagnée, en faiſant prendre le revers de cette vallée par Cumiane & Javen à toute ſon Infanterie, il empêcheroit que les débris de l'Armée ne puſſent ſe raſſembler à Suze, prendroit cette

place dès qu'il se présenteroit devant, poursuivroit l'Armée jusques dans la Savoïe, après quoi la prise de Pignerol lui seroit seure. Le projet étoit bon s'il avoit réussi, mais sujet à de trop grands inconvéniens, s'il ne réussissoit pas.

La seconde faute que fit M. de Savoïe, fut celle de quitter trop tard le voisinage de Pignerol; de sorte qu'il ne put venir au devant de l'Armée du Roi qu'à Marsaglia, entre les ruisseaux de la Cisola & de Non, qui dans cette saison sont presque à sec.

L'avantage que ce Prince crut avoir trouvé dans cette disposition, étoit qu'il prenoit son champ de Bataille de maniére, qu'en cas qu'il fût battu, il pouvoit se retirer au Pô du côté de Ville-Franche & de Salusses, & que si au contraire il battoit l'Armée du Roi, il se trouvoit à portée de faire passer, comme je viens de le dire, une partie de son Infanterie par Cumiane & Javen, pour achever de détruire l'Armée du Roi dans sa retraite par la vallée de Suze.

Cette diſpoſition fait voir que M. de Savoïe abandonnoit les hauteurs de Pioſaſc, où il auroit pû appuïer ſa gauche, en relevant ſa droite vers le Sangon, de ſorte que ſa gauche ſe trouva ſans protection, & que ſa droite ne fut appuïée qu'aux petits bois de la Volvera, où il avoit jetté quelques Bataillons, & ces bois à proprement parler n'étoient que des brouſſailles, pénétrables même à la Cavalerie.

Par l'abandon des hauteurs de Pioſaſc, l'Armée du Roi eut le moïen d'étendre ſa droite juſqu'au pied des hauteurs, & de déborder ainſi la gauche de l'Ennemi, par où ſon déſordre commença, & ſe communiqua enſuite aiſément au centre. La gauche & le centre ſe reploïant ſur la droite, il fut facile à l'Armée du Roi de s'avancer ſur le terrain du champ de Bataille de l'Ennemi, & de le lui faire abandonner.

Dans cet exemple de la premiére eſpéce des grandes actions, qui ſont celles où les deux Armées ſont en Bataille, & ſe chargent de front par

tout, je trouve plusieurs réflexions à faire, les unes sur la maniére de combattre, les autres sur le choix du lieu où l'on veut combattre, & enfin sur les raisons pour combattre.

Sur la maniére de combattre, je dirai qu'il est essentiel à un Général, qui veut recevoir la Bataille de son Ennemi, de le forcer au moins de la lui donner avec tous les désavantages, qui se peuvent trouver à l'attaque d'une Armée bien postée.

Si M. le Duc de Savoïe avoit appuié sa gauche aux hauteurs de Piosasc, comme je l'ai dit, il est certain que M. de Catinat auroit trouvé beaucoup plus de difficulté à battre son Armée, parce que ç'auroit été un préalable à M. de Catinat de déposter l'Infanterie ennemie de cette hauteur; ce qui auroit pû être fort difficile par la nature du terrain, élevé & difficile à déborder en se soutenant sur la hauteur.

Sur le choix du lieu où l'on veut combattre, je dirai que si M. de Savoïe s'étoit avancé avec toute son Armée au débouché de la Vallée de

Suze, il auroit été impoſſible à M. de Catinat de s'étendre dans la plaine devant ce Prince, pour le combattre. A la vérité par ce mouvement M. de Savoïe s'éloignoit de Pignerol, & laiſſoit M. de Catinat le maître de porter ſon Infanterie à cette Place, par les cols qui ſont entre la Vallée de Suze & le Pragelas; mais dans le fond qu'eſt-ce que cela auroit produit? Il auroit été abſolument impoſſible à la Cavalerie de l'Armée du Roi, de ſubſiſter dans la Vallée de Suze, & elle auroit été contrainte de repaſſer inceſſamment en Savoïe, & en Dauphiné.

Ainſi puiſque le ſiége de Pignerol n'étoit pas encore formé, il n'y avoit aucun inconvénient pour M. de Savoïe de s'éloigner de cette Place, pourvû que cet éloignement lui produisît un avantage capable de détruire l'Armée du Roi, ou au moins de mettre par le manque de ſubſiſtances, M. de Catinat dans l'impoſſibilité de ſe rapprocher une ſeconde fois de lui avec ſa Cavalerie.

Ainſi

Ainſi donc M. le Duc de Savoïe, en s'éloignant de Pignerol, n'abandonnoit point une entrepriſe formée, & ne faiſoit que la remettre à un tems plus favorable.

Sur les raiſons pour combattre, je dirai que M. de Savoïe n'en a eu en cette occaſion aucune de celles, que j'ai dit être les véritables & bonnes raiſons, qui doivent porter un Général, à chercher les occaſions de combattre ſon Ennemi.

Ce Prince n'a été porté à donner la Bataille à la Marſaglia que par préſomption, & enflé de quelques ſuccès heureux, qu'il avoit eus la Campagne précedente, & dans le commencement de celle-ci. Il a cru qu'il battroit l'Armée du Roi, & que la battant à la Marſaglia, ainſi engagée dans la plaine, il détruiroit l'Infanterie, avant qu'elle pût avoir trouvé ſa retraite à Suze, où elle n'oſeroit même ſe raſſembler ſous la protection de cette Place, dont la Ville ne valoit rien, & le Château étoit trop petit pour la contenir.

Il crut auſſi que la Cavalerie, en

cas qu'elle pût rentrer dans la Vallée de Suze, ne pourroit s'y arrêter & repasseroit en Savoïe & en Dauphiné, après quoi il prendroit Pignerol en fort peu de tems avec une partie de son Infanterie, & passeroit avec toute son Armée, pour la faire hiverner jusques dans Lyon & Grenoble.

Voilà comme M. de Savoïe a pensé, lorsqu'il a donné la Bataille de la Marsaille; d'où je concluds, que toutes les fois qu'un Général s'écarte des principes & des bonnes régles, il risque de manquer son projet, qui pour n'être point judicieusement concerté, le jette dans de grands inconvéniens pour la suite.

L'on a reproché à M. le Maréchal de Catinat de n'avoir pas assez profité d'une victoire aussi complette, de n'avoir pas pris Coni, & fait hiverner l'Armée du Roi dans la plaine de Piémont. Comme je ne servois pas dans cette Armée je ne dirai sur ce sujet que ce que j'en ai appris, qui est, que l'onn'a point administré à ce Général les muni-

tions de Guerre & de bouche néceſſaires, pour exécuter le Siége de Coni, & pour faire ſubſiſter l'Armée au-delà des monts. Ainſi il ſe pourroit, que ce ne ſeroit pas un reproche équitable à faire à M. le Maréchal de Catinat.

Juſqu'à préſent j'ai eu à faire remarquer bien plus de fautes faites par les Généraux de nos Ennemis, que par ceux que le Roi a emploïés dans le commandement de ſes Armées. Il n'en ſera pas de même pour ce qui me reſte à dire ſur la diſcuſſion des Batailles, ou grands combats, qui ſe ſont donnés depuis le commencement de cette Guerre. Tous leurs évenemens malheureux ne peuvent raiſonnablement être attribués, qu'à ceux qui ont été chargés en chef de la conduite des Armées; ce qui ſera aiſément prouvé par la maniére dont ils ſe ſont conduits, tant avant, que le jour même de ces grandes actions.

Combat de Carpi en 1701.

La premiére action de la Guerre qui a commencé en 1701. est de la seconde espéce. C'est celle du combat de Carpi donné en Lombardie. Le hazard seul fut cause, que son évenement ne fut pas entiérement décisif contre les deux Couronnes, pour la Guerre d'Italie dans son commencement. Pour prouver cette vérité, il est nécessaire de dire, quel étoit le projet de cette Guerre de notre part, & ce qui s'étoit passé avant cette journée.

Le Plan général que le Roi se fit, pour soûtenir la Guerre en faveur de la Monarchie d'Espagne, dévoluë à Philippe V. contre l'Empereur, & tous ses Alliés, étoit d'une Guerre défensive, comme je l'ai dit ailleurs. Ainsi M. le Maréchal de Catinat, à qui le commandement de l'Armée d'Italie fut donné, eut des instructions pour sa conduite, qui le gênerent trop dans ses premiers mouvemens. Il ne lui avoit pas été permis de s'opposer au débouchement de l'Armée de l'Em-

pereur à la ſortie du Trentin. Cette Armée étoit commandée par M. le Prince Eugéne ; * de ſorte que ce Prince ſe trouvoit avec toute ſon Armée, dans la plaine de Veronne, en-delà de l'Adige, * ſans qu'il eût été permis à M. de Catinat de s'y oppoſer, ſur les terres de la République de Veniſe au-delà de cette riviere.

On voit par ce récit, que M. le Prince Eugéne ſe trouvoit en Italie avec une Armée puiſſante, à l'entrée de laquelle il auroit été facile de s'oppoſer avec apparence d'un ſuccès heureux. M. le Maréchal de Catinat étoit en-deçà de l'Adige avec toute ſon Armée. Ses ordres lui défendoient le premier acte d'hoſtilité. Ainſi il voïoit défiler devant ſes yeux l'Infanterie de l'Armée de l'Empereur, qui deſcendoit les montagnes, pour s'approcher de l'Adige auprès de Veronne, ſans oſer s'y oppoſer.

L'Armée du Roi étoit ſéparée en pluſieurs Corps. Une partie de l'Infanterie occupoit le poſte de Rivoli ſur le bord de l'Adige, au-deſſus

de Veronne, & pouſſoit des poſtes ſur le mont Baldo, pour empêcher ſeulement, que l'Ennemi ne prît ſa marche entre le Lac de Guardia & l'Adige, & ne ſe portât d'abord auprès de Peſchiéra & du Mincio. La plus grande partie de la Cavalerie, & le reſte de l'Infanterie, étoient vis-à-vis de Veronne. Par cette 1re. diſpoſition M. le Maréchal de Catinat crut s'oppoſer également aux premiers efforts de M. le Prince Eugene, ſoit que ſon deſſein fût de porter ſon Armée d'abord à Peſchiéra, ſoit que ce Prince voulût paſſer l'Adige à Veronne, ou ſur des ponts proche de cette Place; car on ne pouvoit douter, que la neutralité des Venitiens ne fût entiérement favorable à l'Empereur.

On ne croïoit pas d'ailleurs, que dans le commencement de la révolution d'Eſpagne, le Milanès fût bien diſpoſé pour ſon nouveau Roi. C'eſt ce qui fit imaginer, qu'il ſuffiſoit d'empêcher, que l'Armée de l'Empereur n'y pût entrer; ce que l'on croïoit opérer, en retenant cette Armée de l'autre côté de l'Adige.

Cette premiere diſpoſition ne dura guere, parce que M. le Prince Eugéne s'étendit le long de l'Adige, au-deſſous de Veronne juſques vis-à-vis de l'Abadia. M. de Catinat s'étendit auſſi de ſon côté ; & porta ſa droite juſqu'à S. Pierre de Laigniago, & à Carpi, ſans diminuer pourtant le Corps d'Infanterie qu'il avoit à Rivoli, parce que M. le Prince Eugéne avoit auſſi laiſſé de l'Infanterie vis-à-vis de Rivoli, qui paroiſſoit toujours vouloir paſſer l'Adige en cet endroit.

On ſçait que l'Adige qui coule au Midi depuis ſa ſource juſqu'au Pô, un peu au-deſſus de Veronne, tourne tout à coup au Levant. Il eſt donc aiſé de voir, que M. le Prince Eugéne ainſi étendu, pouvoit être enſemble en bien moins de tems que M. de Catinat, qui avoit bien plus de chemin à faire pour ſe raſſembler.

Auſſi ce Prince ſe ſervit-il de cet avantage, pour faire paſſer une partie de ſon Armée au-deſſous de l'Abadia, pendant qu'il laiſſoit encore à M. de Catinat les attentions

du côté de Rivoli. Après cela ce Prince mit ce Corps aſſez en force, pour à l'aide du païs fort coupé, qui eſt entre l'Adige & le Pô, ne pas craindre ce quartier trop foible de Carpi, ni celui de ſaint Pierre de Laigniago, où étoit M. de Teſſé avec la plus grande partie de la Cavalerie, comme dans un centre à ſe pouvoir porter également à Carpi, & du côté de Veronne, ſuivant qu'il en ſeroit beſoin.

Cette ſeconde diſpoſition de M. le Maréchal de Catinat ne m'a jamais paru bonne. Son Armée étoit trop ſéparée. Je ſuis perſuadé, qu'on ne peut efficacement s'oppoſer à un Ennemi, qui eſt, ou qui peut être enſemble, en moins de tems qu'on ne peut en avoir pour ſe raſſembler, en ſe ſéparant ſoi-même, & que l'on court toujours riſque d'avoir des quartiers battus, quand on ſe ſépare ainſi.

Tout ce que je viens de dire de ces premiers mouvemens, qui ne ſont pas du ſujet de ce Chapitre, & & qui ont même été traités ailleurs, n'eſt que pour faire connoître, que

ce fut véritablement cette séparation de l'Armée du Roi, qui fit concevoir à M. le Prince Eugéne le dessein de la battre en détail.

Pour y parvenir, ce Prince crut qu'il falloit donner à M. de Catinat de nouvelles attentions, sans pourtant lui ôter celles, qu'il continuoit d'avoir du côté de Rivoli & de Veronne. Pour cela M. le Prince Eugéne avança un Corps de Troupes jusqu'au Pô, vis-à-vis Ferrare, & fit travailler à un pont sur cette riviere; comme s'il eût eu dessein de faire passer son Armée dans l'Etat de la Mirandole, & dans le Modenois, dont on sçavoit que le Prince étoit affectionné à la Maison d'Autriche. Il fit même passer quelque Cavalerie sur un pont volant, laquelle se montra aux portes de Ferrare. Ce mouvement engagea M. de Catinat à s'étendre encore plus qu'il ne l'étoit, & à faire passer un Corps d'Infanterie sur le pont du Pô, qu'il avoit dans le Seraglio. Ce Corps vint occuper le poste de la Stellata, presque vis-à-vis M. le Prince Eugéne.

Ce fut ce tems, que ce Prince jugea favorable à l'exécution de son projet, de battre l'Armée du Roi en détail. Il marcha à Carpi avec un Corps de Troupes, & fit marcher M. le Prince de Commerci avec un plus gros Corps de Cavalerie, pour pénétrer entre Carpi & l'Adige, dans le même tems qu'il pourroit avoir forcé le quartier de Carpi; après quoi ces deux Corps rejoints auroient aisément pû battre M. de Tessé, qui étoit à saint Pierre de Laigniago, ce qui achevant de séparer le Corps qui étoit * le long de l'Adige, & à Rivoli, de celui qu'on avoit posté * à la Stellata, & à portée de notre pont du Pô, il étoit sûr que toute l'Armée du Roi se seroit trouvée battuë en détail. Dès lors le Milanès & l'Italie auroient été perdus. Voilà l'effet qu'auroient produit les mouvemens de M. le Prince Eugéne, dont M. de Catinat n'avoit pas pénétré la vûë, prise sur la disposition trop étenduë qu'il avoit donnée à son Armée.

Tout sembloit concourir de no-

tre part, à rendre l'exécution de ce grand projet facile & sûre. M. de Catinat avoit continuellement pris pour vraïes, toutes les fausses attentions que M. le Prince Eugéne lui avoit données. Nous étions séparés en sept ou huit Corps, pendant que M. le Prince Eugéne, qui paroissoit être séparé aussi-bien que nous, ne laissoit pas de s'être ménagé les moïens de se rejoindre en deux Corps, supérieurs à ceux que l'on auroit pû lui opposer.

Les Elemens seuls nous furent favorables, & empêcherent ce jour-là la ruine entiere de l'Armée du Roi. Un orage prodigieux, qui survint au moment que M. le Prince Eugéne commença sa marche, rendit le païs par lequel la colonne de M. le Prince de Commerci devoit passer, si impratiquable pour la Cavalerie, qu'elle fut obligée de prendre un détour de plus de cinq lieuës, pour arriver à son rendez-vous, entre Carpi & l'Adige ; desorte que le quartier de Carpi fut attaqué & battu par M. le Prince Eugéne, sans que la colonne de M. de Commerci y parût.

Ainſi le quartier de ſaint Pierre de Laigniago eut le tems de recueillir les débris du quartier de Carpi ; de monter à cheval ; de lever ſon Camp, & de ſe reploïer ſur les autres quartiers voiſins du Mincio, en abandonnant Rivoli, & les bords de l'Adige.

Quoique ce grand projet n'ait pas eu tout le ſuccès, que ſon auteur en devoit raiſonnablement eſpérer, puiſqu'il ne produiſit qu'un fort leger combat à Carpi, il n'en doit cependant pas être moins admiré par ceux qui ſçavent la guerre. Il y faut remarquer un deſſein capablement conçu, & ſagement conduit, par des mouvemens couverts de démonſtrations différentes du véritable objet, mais pourtant ſi apparentes, & ſi propres à perſuader, que le Général oppoſé, & attentif a continuellement pris le faux apparent pour le vrai, quoique toujours à portée de pouvoir diſtinguer le véritable d'avec l'apparent.

Ce combat quoique fort peu conſidérable pour la perte des hom-

mes, ne laiſſa pas de produire des effets remarquables. Les Troupes du Roi ne purent ſe raſſembler qu'auprès du Mincio, parce que toute l'Armée de l'Empereur paſſa l'Adige ſans perte de tems. On ne put même ſe tenir que peu de jours en-delà du Mincio, parce que M. le Prince Eugéne paſſa cette riviere auprès de Monzabano; & l'on fut contraint de ſe retirer derriere l'Oglio & l'Adda, pour empêcher l'Ennemi d'entrer dans le Milanès par le Breſſan; parce que dans ce commencement on craignoit une révolution entiere dans cet Etat, où il n'y avoit que des Troupes Eſpagnolles & Italiennes. Ainſi M. le Prince Eugéne reſta le maître de tout le païs entre l'Adige & l'Adda, à la réſerve de Mantouë, où on laiſſa une forte garniſon.

J'ai dit ci-deſſus, que M. le Maréchal de Catinat avoit été dans ſa premiere diſpoſition trop gêné par les ordres de la Cour, & qu'il ne lui avoit pas été permis de s'oppoſer à M. le Prince Eugéne, lorſque ſon Armée débouchoit du Tren-

tin, pour entrer dans l'Etat de Venise.

Cette premiere faute, qui constamment étoit fort grande, par rapport au plan général de la guerre, ne peut donc être attribuée à ce Général. Mais aussi peut on lui pardonner, de n'avoir pas réflechi avec attention sur les premiers mouvemens de M. le Prince Eugéne, après que ce Prince eut fait passer l'Adige à une partie de son Armée, laissant l'autre-vis-à-vis de Rivoli & de Veronne ? Ce raisonnement même, qui l'auroit conduit à pénetrer le véritable dessein de son Ennemi, me paroît fort simple, & ne consistoit que dans la position des deux Armées. Voici comme il devoit être fait.

Le véritable dessein de M. le Prince Eugéne ne peut plus être de passer l'Adige avec toute son Armée, au-dessus de Veronne, pour chercher à s'approcher du Milanès par le côté du Bressan, puisqu'il a passé cette riviere avec une partie de ses Troupes, au-dessous de l'Abadia, & qu'il s'est même étendu

jusqu'au Pô, parce qu'il ne pouvoit plus tenter ce passage de l'Adige au-dessus de Veronne, qu'avec un Corps peu considérable, tel qu'est celui qu'il a laissé à portée de Veronne ; par conséquent quand le Corps que je laisserai à Rivoli, seroit inférieur à celui qui lui sera opposé, l'Ennemi ne sera pas pour cela en état de forcer ce poste, que je puis même accommoder avant que je m'y sois posté avec de nouvelles Troupes, pour le forcer à abandonner ce dessein. Ainsi il est inutile de garder au poste de Rivoli, un Corps d'Infanterie aussi considérable, que celui que j'y ai laissé; & il est plus à propos de porter une partie de cette Infanterie au quartier de la droite de l'Armée, puisque c'est un païs coupé, où l'Infanterie conviendra.

L'Ennemi ne peut tenter de passer l'Adige entre Veronne & l'Abadia, parce que tous les bords de cette riviere sont gardés, & qu'il ne pourroit tenter d'y faire un pont, sans que j'en eusse assez tôt connoissance, pour m'y opposer. Ainsi

lorſque je vois, que M. le Prince Eugéne commence à s'étendre le long de l'Adige, au-deſſous de Veronne, je ne dois pas craindre, que ſon véritable deſſein ſoit de faire des ponts ſur cette riviere, & de la paſſer devant moi, tant qu'il laiſſe vis-à-vis de Rivoli une partie de ſon Infanterie.

Puis donc que ce Prince a paſſé l'Adige au-deſſous de l'Abadia, & qu'il eſt de ſa perſonne avec la plus grande partie de ſon Armée entre l'Adige & le Pô, il ne peut plus avoir que deux vûës, celle de donner des attentions fort éloignées les unes des autres, pour parvenir à ſéparer l'Armée du Roi, & agir contre la partie la plus foible; ou celle de paſſer le Pô, entrer dans le Modenois, & dans cette ſituation tenter une revolution dans le Roïaume de Naples.

De ces deux vûës de l'Ennemi, la plus raiſonnable à lui donner, après la diſcuſſion que je viens de faire, eſt celle de croire, que M. le Prince Eugéne cherche à agir contre les quartiers trop foibles de la droite

droite de l'Armée du Roi. Ainsi donc ce sont ces quartiers-là, où il faut que je me mette en force par un Corps d'Infanterie, parce que c'est un païs où elle servira avec succès.

Je dois même me déterminer d'autant plûtôt à ce parti, que si effectivement M. le Prince Eugéne songeoit à passer le Pô dans ce commencement de Campagne, ce qui n'est pas raisonnable à penser, tant qu'il y aura une Armée en-delà de l'Adige, au-dessus de Veronne, il faut toujours que le quartier de Carpi, & ceux qui sont derriere, soient en force, pour s'opposer à la réunion de la partie de l'Armée ennemie qui est en-delà de l'Adige, avec celle qui a passé cette riviere.

Je n'ai point fait ce raisonnement depuis le combat de Carpi. Des gens dignes de foi pourroient dire, que plusieurs jours avant ce combat j'ai improuvé cette disposition de l'Armée du Roi, par les conséquences que je craignois qu'elle n'eût; & je ne repete ici que ce que

j'ai dit dans ce tems-là, que pour apprendre, que lorsqu'on est chargé d'observer les mouvemens de son Ennemi, & qu'on est obligé de se régler sur ce qu'il fait, il faut soigneusement & avec application examiner à fonds jusqu'aux moindres circonstances de ses mouvemens, se mettre à sa place pour penser, comme s'il connoissoit parfaitement notre disposition, & les avantages qu'il peut tirer de ses défauts. Quand on se conduit de cette maniere à la guerre, on donne difficilement dans les panneaux qui sont tendus, même par un Ennemi capable.

Combat de Chiari en 1701.

Le second événement de cette Campagne en Italie, est celui du combat de Chiari, qui est de la seconde espéce des grandes actions.

Nous étions dans cette occasion les Attaquans d'un poste accommodé, & préparé par l'Ennemi à la tête de son Armée, & que nous n'avions même pas reconnu; circonstance bien remarquable, pour

faire voir l'inutilité de cette entreprise, quand même elle auroit pû être exécutée avec un succès heureux : voici le fait.

M. le Duc de Savoïe étoit Généralissime des Armées des deux Couronnes ; & ce n'est pas sans fondement que l'on a crû que dès ce tems là, ce Prince étoit d'intelligence avec M. le Prince Eugéne, auquel il faisoit sçavoir toutes les dispositions & les mouvemens de notre Armée.

Comme la Cour n'étoit pas contente de M. le Maréchal de Catinat, tant à cause de ses premieres dispositions, qui avoient attiré l'affaire de Carpi, qu'à cause de ses marches précipitées, pour se venir mettre derriere l'Oglio & l'Adda, le Roi envoïa M. le Maréchal de Villeroi, pour prendre le commandement de son Armée de Lombardie. Ce Général voulut à son arrivée se signaler par quelque exploit, qui remît le cœur aux Troupes, que les marches en arriére de M. de Catinat avoient un peu découragées. Quoique M. de Catinat lui

eût communiqué les justes sujets qu'il avoit eû de se défier de la probité de M. le Duc de Savoïe, ce nouveau Général ne laissa pas de concerter avec ce Prince le dessein d'attaquer le petit Corps d'Infanterie, que l'Ennemi avoit dans Chiari, à la tête de son Camp.

Ce projet étoit d'autant plus vain, & inutile à exécuter, que sa réussite n'auroit produit aucun avantage à l'Armée dans la circonstance présente. M. le Prince Eugéne fut bien tôt averti de notre dessein, & de notre disposition. Sur ces connoissances il se prépara à nous en rendre la tentative sanglante; en quoi il réussit parfaitement. Nous y perdîmes beaucoup de monde; & après nous être opiniâtrés, autant que M. de Savoïe le jugea nécessaire pour augmenter notre perte, il fallut enfin se retirer, sans avoir eû pendant que le combat dura, un seul instant, où l'on pût croire que l'événement en seroit heureux, tant M. le Prince Eugéne s'étoit bien préparé.

Je ne crois pas devoir oublier ici

une circonſtance bien remarquable, qui m'a été dite par des perſonnes préſentes à ce combat. C'eſt que M. de Savoïe ſe comporta pendant toute l'action avec une valeur diſtinguée, & qui ſeule auroit été capable de ſervir de preuve de la droiture de ſon cœur, ſi l'on n'en avoit eû d'ailleurs de convaincantes de ſa perfidie, & de ſa trahiſon.

De ces deux actions de Carpi & de Chiari, qui ſe ſont ſuivies, je tirerai des réflexions oppoſées. Dans le projet de Carpi tout étoit grand de la part du Général ennemi, & portoit, par la ſageſſe de ſa diſpoſition, à la déciſion d'une Guerre en ſa naiſſance, qui auroit dû être comme impoſſible à commencer; & cela par la ſeule ſupériorité de génie de M. le Prince Eugéne ſur M. de Catinat.

Dans celui de Chiari tout étoit petit de la part de M. le Maréchal de Villeroi, puiſque la poſſeſſion du Poſte de Chiari ne pouvoit le conduire à rien de conſidérable, pas même à la poſſibilité de le garder, après s'en être rendu maître, parce

qu'il étoit trop près du front du Camp ennemi.

Ainſi donc M. le Prince Eugéne par l'enlévement du ſeul Poſte de Carpi, s'ouvroit un chemin vraiſemblablement ſûr, pour la ruine de toute l'Armée des deux Couronnes, & pour la conquête de toute l'Italie; & c'eſt ce qui s'appelle penſer avec profondeur d'eſprit; & M. de Villeroi par l'attaque du Poſte de Chiari, ne penſoit à ſe procurer aucun avantage ſolide, pour éloigner M. le Prince Eugéne de la frontiere du Milanès, ni même pour ſe procurer aucune aiſance, qui lui fût néceſſaire.

Combat du Croſtolo en 1702.

Le Combat de Cavalerie, donné l'année ſuivante 1702. auprès du Croſtolo en Lombardie, eſt encore de la ſeconde eſpéce des grandes actions. M. de Vendôme commandoit l'Armée du Roi ſous le Roi d'Eſpagne, qui y étoit en perſonne.

Après la levée du blocus de Mantoue par ce côté-ci du Pô, & la priſe

de Berſel, l'Armée des deux Couronnes marchoit en avant vers le bas-Pô, pour ôter à M. le Prince Eugéne la communication qu'il s'étoit établie avec le Modénois & la Mirandole, par les ponts qu'il avoit ſur le Pô, & par un Poſte qu'il avoit à Revere.

Ce Prince qui étoit dans le Seraglio avec ſon Armée, avoit détaché trois mille chevaux, qui s'étoient avancés juſqu'au Croſtolo. Les bords de cette riviere, ou torrent, étoient difficiles & eſcarpés. Ainſi l'Officier Général qui commandoit ce Corps de Cavalerie, crut pouvoir y tenir de trop près devant l'Armée qui marchoit en avant, comme je viens de le dire. Cette imprudence donna le tems de viſiter les bords du Croſtolo, au-deſſous du front de cette Cavalerie. On trouva un endroit pratiquable; on y paſſa; & ce Camp fut entiérement battu.

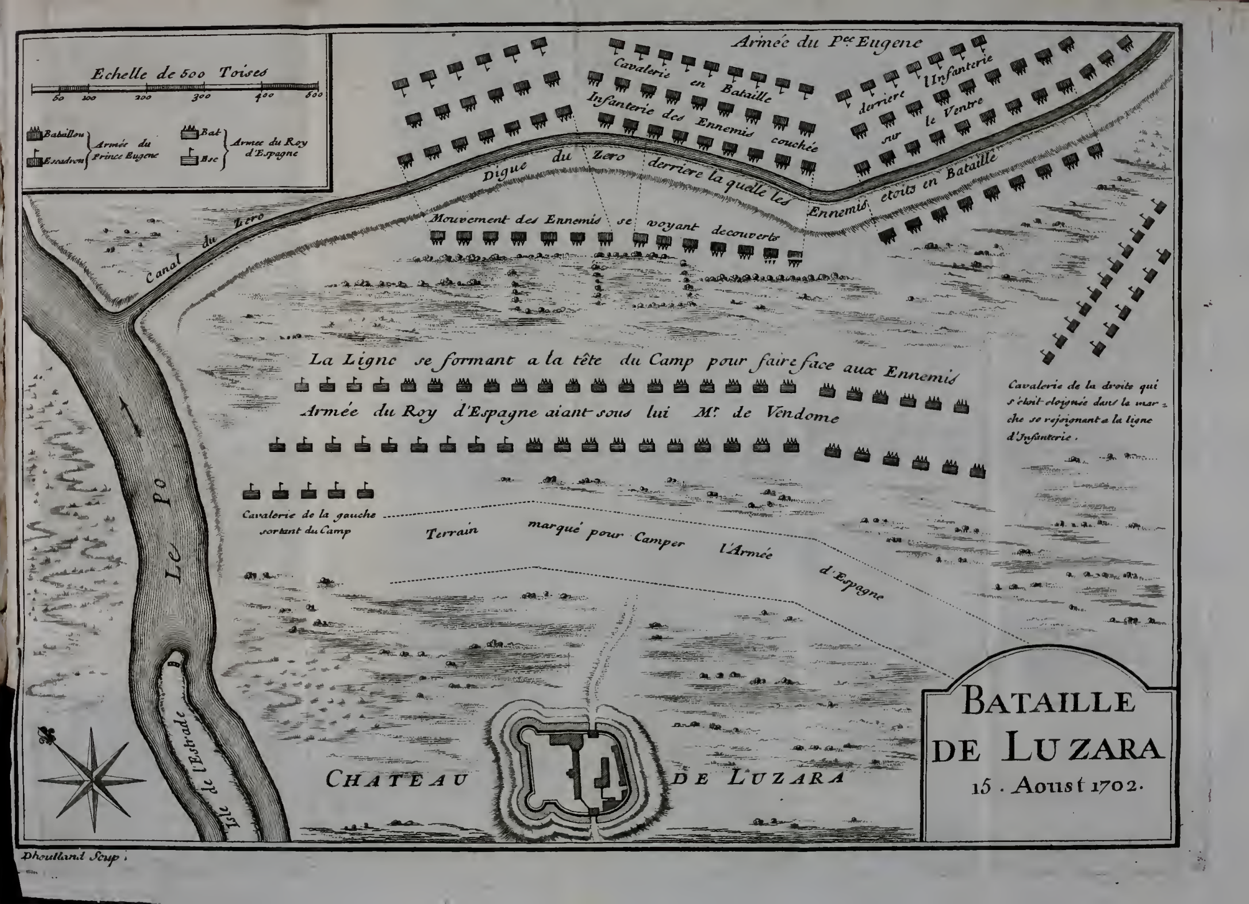
Il n'y a rien eu de remarquable dans cet événement. La ſeule réflexion à faire ſur ce ſujet n'eſt qu'une répétition de ce que j'ai dit,

du risque que court un Corps inférieur, lorsqu'il veut tenir de trop près devant une Armée qui marche à lui; parce que le plus petit engagement qu'il a la témérité de prendre avec un Ennemi supérieur, se communique en un instant à tout son Corps, par la vivacité de l'Attaquant; après quoi la fuite même ne peut plus le dégager.

Bataille de Luzara en 1702.

La Bataille de Luzara, donnée en Lombardie peu de jours après le combat du Crostolo, est une action de la premiere espéce. Quoique les deux Armées ne se soient pas chargées par tout leur front, elles étoient toutes deux en Bataille. Le Roi d'Espagne y étoit en personne; & l'Armée étoit commandée sous lui par M. de Vendôme.

Après le combat du Crostolo, l'Armée du Roi marcha à Luzara, & aux ponts que les Ennemis avoient sur le Pô, à dessein de leur ôter toute communication avec le Mirandolois & le Modénois. Comme



Echelle de 500 Toises
50 100 200 300 400 500
Bataillon
Escadron
Armée du Prince Eugene
Bat
Esc
Armée du Roy d'Espagne
Armée du Pce Eugene
Cavalerie en Bataille
Infanterie des Ennemis couchée
derriere l'Infanterie sur le Ventre
Digue du Zero derriere la quelle les Ennemis etoits en Bataille
Canal du Zero
Mouvement des Ennemis se voyant decouverts
La Ligne se formant a la tête du Camp pour faire face aux Ennemis
Armée du Roy d'Espagne aiant sous lui Mr. de Vendome
Cavalerie de la droite qui s'etoit eloignée dans la marche se rejoignant a la ligne d'Infanterie.
Cavalerie de la gauche sortant du Camp
Terrain marqué pour Camper l'Armée d'Espagne
Le Po
Isle de l'Estrade
CHATEAU DE LUZARA
BATAILLE DE LUZARA
15. Aoust 1702.
Dheulland Sculp.



me il y avoit plusieurs petites rivieres, & Naviles à passer, on fit cette marche avec assez de précaution dans son commencement. On marchoit sur autant de colonnes qu'il avoit été possible de le faire, & il y avoit un Corps de Cavalerie commandé, pour précéder la marche de l'Armée, & l'avertir de ce qu'il verroit.

On n'avoit point d'avis que M. le Prince Eugéne eût fait aucun mouvement, & on le croïoit dans le Seraglio, comme il y étoit, lorsqu'on s'étoit approché de lui par le côté de Mantouë. Cependant ce Prince avoit passé le Pô avec la plus grande partie de son Armée, & il étoit entre le Zero & le Pô, si bien couvert de la digue du Zero, qu'on n'eut aucune connoissance du voisinage de son Armée ; parce que dans la fin de la marche, l'Officier qui commandoit le Corps de Cavalerie, qui précédoit l'Armée, n'avoit point porté sa curiosité jusques sur cette digue du Zero, derriere laquelle toute l'Armée de l'Empereur se trouvoit en bataille : négli-

gence trop grande, & qui doit au moins à l'avenir servir d'instruction, pour ne plus tomber dans un pareil inconvénient.

Lorsque l'Armée du Roi, qui marchoit, & qui étoit par conséquent encore en colonne, fut prête à entrer dans son Camp auprès de Luzara, elle se trouva sous le feu de l'Infanterie ennemie, qui étoit en bataille dessous le revers de la digue, & qui n'eut qu'à monter sur la digue pour faire son feu. Il fallut donc en arrivant sur le terrain du Camp, se former & combattre.

Plusieurs haïes se trouverent entre le front de l'Armée & la digue, ensorte qu'il étoit impossible que les lignes pûssent s'aborder de front. L'Ennemi hazarda pourtant en plusieurs endroits de marcher à nos Bataillons, mais ce fut sans succès.

A notre droite, la Cavalerie trouva un païs plus ouvert; aussi y eût-il quelques charges, mais de peu de conséquence, parce que l'Ennemi vit que l'attaque du front ne lui réussiroit pas, & que la Cavalerie de la droite, qui dans sa marche

s'étoit trouvée un peu trop éloignée de la marche des colonnes d'Infanterie, avoit dans ce tems-là repris ſon terrain, & formé ſa ligne à la droite de l'Infanterie.

Ainſi cette journée ſe paſſa, ſans avantage marqué de part ni d'autre ſur le Champ de Bataille. Notre Armée ſe campa pourtant à la portée du canon de celle des Ennemis, ſans la voir, parce qu'elle étoit derriere la digue ; & retrancha ſon Camp, parce qu'elle vouloit prendre Luzara & Guaſtalla, qui étoient derriere la gauche de l'Armée du Roi, & que l'on prit effectivement. Ce qui ne laiſſe pas de marquer un avantage décidé, puiſque l'Ennemi qui reſta dans ſon Poſte, ne tenta rien les jours ſuivans pour ſauver Guaſtalla.

Ce projet de M. le Prince Eugéne étoit beau, & il ne lui a manqué que le bonheur d'être exécuté auſſi heureuſement, qu'il avoit été judicieuſement concerté. Ce n'a même été qu'un hazard, que M. le Prince Eugéne ne pouvoit prévoir, qui a ſauvé l'Armée du Roi dans cette

occasion, & qui mérite d'être sçû.

L'Armée de l'Empereur étoit, comme je l'ai dit, cachée derriere la digue du Zero, & M. le Prince Eugéne qui n'avoit pas été découvert par le Corps de Cavalerie, qui devoit précéder la marche de l'Armée, parce qu'il s'étoit arrêté à la hauteur du front du Camp, sans porter ses attentions plus loin, se trouvoit ainsi à portée de l'Armée du Roi, sans qu'elle le sçût. Ce Prince compta donc que l'Armée du Roi, en arrivant sur son terrain, poseroit les armes, & se camperoit, après quoi la Cavalerie iroit au fourage, & l'Infanterie à la paille & à l'eau; & qu'ainsi prenant ce tems favorable, pour marcher de front au Camp de l'Armée du Roi, dont il étoit fort près, il en prendroit toutes les armes aux faisceaux, & une partie des chevaux au piquet; ce qui auroit en un moment produit la perte entiére de toute l'Armée.

Ce projet se trouvoit au point d'être exécuté, & M. le Prince Eugéne n'attendoit que ce moment heureux, lorsque le hazard seul fut

cause que ce Prince fut découvert assez à tems, pour y porter reméde, & avant que l'Infanterie se fût écartée.

Voici quel fut ce hazard. La digue du Zero n'est pas droite, parce qu'elle sert à contenir les eaux dans ce canal, qui va du Pô au-dessus du Seraglio au Pô du côté de Revere, & qu'elle suit les niveaux de la terre pour le cours des eaux. Dans quelques endroits du front du Camp, cette digue s'en trouvoit si proche, qu'un Aide-Major ne crut pas pouvoir mieux placer la Garde de son Camp, qu'en la portant sur cette digue. Ce fut donc en conduisant cette Garde, que cet Officier monta sur la digue, par simple curiosité de voir le païs au-delà de la digue. Il y vit toute l'Infanterie ennemie sur le ventre contre le revers de la digue, & la Cavalerie en bataille derriere l'Infanterie. Cette découverte donna sur le champ l'allarme sur toute la ligne, qui eut assez tôt pris les armes, pour s'opposer à un Ennemi, qui avoit, comme je l'ait dit, entre lui & le Camp, un païs cou-

vert de haïes à paſſer, & qui l'obligeoit à défiler. L'Ennemi découvert ne laiſſa pas de marcher en avant, eſpérant de mettre du déſordre en aſſez d'endroits du front de la ligne, pour en pouvoir profiter; mais comme je l'ai dit, ſon eſpérance fut vaine, & il ne put en aucun endroit parvenir juſqu'au front du Camp.

Ce récit me fournit pluſieurs remarques importantes à faire. La premiere eſt, qu'un Général ne doit jamais marcher, ni faire aucun mouvement, ſans avoir examiné tous les moïens de faire cette marche, ou ce mouvement, avec toutes les précautions requiſes. M. de Vendôme marchoit vers un Ennemi ſage, vigilant, & habile, & qui par la ſituation du païs pouvoit lui ôter la connoiſſance d'un mouvement. Il ne devoit donc pas ſuffire à M. de Vendôme, de commencer ſa marche avec attention; il la falloit finir de même; & le plus circonſpect de ſes Officiers Généraux ne l'étoit pas trop, pour être chargé du commandement du Corps, qui devoit non ſeulement éclairer la marche de

l'Ennemi, mais aſſurer ſon Camp, juſqu'à ce que les Gardes fuſſent poſtées, & même les fourageurs revenus. Cela ne ſe trouva pas ainſi; car lorſque l'Armée du Roi arriva ſur le terrain, où l'on avoit réſolu de la faire camper, ce Corps détaché ne ſe trouvoit point avancé, & n'avoit pas penſé à viſiter la digue, ni le terrain qui étoit au-delà.

La ſeconde remarque à faire eſt, qu'une Armée qui arrive ſur le terrain de ſon Camp, ne doit pas poſer les armes, que les Gardes ne ſoient poſées & aſſurées, principalement lorſque le païs qui eſt à la tête du Camp, n'a point été viſité, & bien reconnu.

La troiſiéme remarque eſt, qu'une Armée peut être ſurpriſe, en arrivant dans ſon Camp, lorſque l'Ennemi a pû faire un mouvement pour s'en approcher, qui n'ait pû être connu, & que la nature du païs lui a fourni un terrain, à la tête ou ſur les flancs de l'Armée, derriere lequel il ait pû ſe cacher.

Ainſi il ne faut, ni marcher ſans précaution, ni camper ſans avoir

reconnu les environs du Camp ; parce qu'il ne faut pas combattre ſans y être préparé, ou ſans avoir eu le tems de ſe préparer à combattre ; Ce qui ſeroit arrivé à Luzara, ſi le hazard dont j'ai parlé, n'avoit point fait découvrir l'Ennemi.

Bataille de Fridlinghen en 1702.

On a donné le nom de Bataille à l'action qui s'eſt paſſée à Fridlinghen, quoiqu'à proprement parler ce ſoit plûtôt un grand combat d'Infanterie & de Cavalerie, puiſque ces deux Corps ont combattu ſéparément. Voici comme cette action s'eſt paſſée.

M. de Villars aïant été détaché de l'Armée principale du Roi en Alſace, pour veiller avec un Corps de Troupes à la conſervation de l'ouvrage, que l'on avoit rétabli pour couvrir le pont d'Huningue, que les Ennemis paroiſſoient vouloir attaquer, campoit en-deçà d'Huningue, à portée de protéger l'ouvrage extérieur, & de profiter du décampement de l'Ennemi, s'il

lui en donnoit occaſion.

L'Armée ennemie étoit campée dans la plaine, qui eſt entre le Rhin & la montagne, vis-à-vis l'ouvrage qui couvroit le pont. Sa gauche proche du territoire de Bâle, & ſa droite s'étendant vers le Village de Fridlinghen, au-devant duquel il avoit une groſſe redoute, conſtruite depuis la Guerre, pour la ſûreté du païs contre les partis de la Garniſon d'Huningue.

Dans cette diſpoſition de part & d'autre, M. de Villars étoit attentif, ſur la maniere dont l'Ennemi décamperoit, lorſqu'il ſe retireroit, pour aller prendre ſes quartiers d'hiver. L'Ennemi donc préſumant que lorſqu'il voudroit décamper, il pourroit faire ce mouvement, ſans craindre d'être ſuivi dans ſa retraite, & qu'il pourroit être aſſez tôt hors de portée, pour n'avoir pas à appréhender, qu'une Armée qui avoit le Rhin à paſſer ſur un ſeul pont, pût être aſſez diligente, pour troubler ſon arriere-Garde, ſe négligea dans la ſûreté à prendre en décampant. Il crut pouvoir en quittant

ſon Camp, ſéparer ſon Infanterie de ſa Cavalerie. Il fit marcher ſon Infanterie par le derriere de ſon Camp, ſur les hauteurs par leſquelles il lui vouloit faire prendre ſa marche; & ſa Cavalerie marcha par ſa droite, pour entrer dans le défilé de Fridlinghen, au-devant duquel défilé étoit la redoute, dont j'ai parlé.

Dès le commencement de ce mouvement, qui ſe faiſoit à la vûë de M. de Villars, ce Général avoit donné ſes ordres, pour faire paſſer le Rhin à l'Armée du Roi; ce qui fut exécuté avec toute la diligence poſſible. Quand l'Armée fut paſſée, il la partagea pour marcher à l'Ennemi, comme il avoit vû partager la marche de l'Ennemi pour ſa retraite.

L'Infanterie ſous la conduite de M. Desbordes marcha devant elle, à la hauteur par laquelle l'Infanterie ennemie prenoit ſa marche, qui négligeant de revenir s'oppoſer à celle du Roi, qui avoit beaucoup de peine à monter, trouva peu après ſon arriere-Garde approchée, par

la vivacité même trop grande de la marche de notre Infanterie, qui fut obligée de s'arrêter pour reprendre haleine.

Si l'Ennemi dans ce tems-là avoit marché à nos Bataillons, fort essoufflés & en désordre, il y a beaucoup d'apparence qu'il auroit eu de l'avantage sur notre Infanterie. Mais M. de Villars, qui avec beaucoup de raison craignit cet inconvénient, s'y porta de sa personne, & fit prendre le tems à son Infanterie de se former. Ces deux Corps ne se chargerent pourtant point en ligne. Notre Infanterie suivit de près la retraite de celle de l'Ennemi, sans pouvoir l'engager à combattre de front. Ainsi on ne peut pas dire qu'elle ait été battuë en cette occasion.

Le combat de la Cavalerie fut beaucoup plus décidé, par la faute de l'Officier qui commandoit celle de l'Ennemi, & par la sagesse & la capacité de M. de Maignac, qui commandoit celle du Roi.

Comme la conduite de cet Officier Général dans cette occasion, m'a paru fort judicieuse & fort sen-

ſée, j'en ferai un détail exact, qui pourra peut-être un jour ſervir d'inſtruction à mon fils.

J'ai dit que la plaine, où l'Armée ennemie étoit campée, s'étendoit juſqu'au Village de Fridlinghen, dont le paſſage faiſoit un défilé conſidérable, & qu'au-devant de ce défilé il y avoit une redoute, où l'Ennemi avoit du canon, & un poſte d'Infanterie.

L'Officier Général qui commandoit la Cavalerie ennemie, en ſe mettant en marche, crut qu'il auroit le tems de faire paſſer le défilé à ſa Cavalerie, avant qu'elle pût être jointe par la nôtre, qui n'avoit pas encore achevé de paſſer le pont du Rhin; mais il fut trompé par la vivacité de notre marche, qui fut telle, que l'Ennemi fut obligé de faire reſſortir ce qui étoit entré dans le défilé, & de ſe mettre en bataille, pour recevoir notre Cavalerie, qui s'avançoit pour le charger. Cette Cavalerie ennemie, en ſe formant, auroit pû appuïer ſa droite à la redoute, & ſa gauche pouvoit être couverte par un païs ſerré, & imprati-

quable à la Cavalerie, qui se trouvoit au pied de la hauteur, par laquelle l'Infanterie ennemie marchoit.

Dans cette disposition l'Ennemi pouvoit être en bataille sur trois ou quatre lignes, & recevoir la charge de notre Cavalerie, dont la gauche auroit essuïé le feu de l'Infanterie & du canon de la redoute, avant que de pouvoir charger. Mais M. de Maignac, par un mouvement d'un Officier expérimenté & habile, sçut déranger la disposition dans laquelle l'Ennemi auroit pû se mettre, & l'engagea à perdre son avantage. Prêt à charger, il feignit de craindre de s'engager, & fit repasser sa premiere ligne dans les intervalles de la seconde, comme s'il avoit voulu se retirer avec précaution, & sans combattre.

L'Ennemi présomptueux, & supérieur, prit ce mouvement de M. de Maignac pour un effet de sa crainte, d'entrer en engagement avec un Ennemi dont il n'avoit eu dessein que de troubler la retraite, en trouvant sa tête engagée dans le dé-

filé ; & perdant par cette présomption l'avantage de sa disposition, il marcha en avant, en s'ouvrant pour faire entrer ses lignes redoublées dans sa premiere & seconde lignes.

Ce mouvement ne pouvoit se faire sans danger, si près d'un Ennemi qui cherchoit à combattre. Aussi M. de Maignac en profita-t-il avec beaucoup de capacité. Il prit le moment du dérangement de l'ordre de bataille de l'Ennemi, qui en étendant sa droite, venoit de perdre l'avantage de la protection du feu de la redoute ; & il le chargea si à propos, dans le tems qu'il n'étoit point en bataille, qu'il renversa la premiere ligne sur les autres, qui n'étoient pas encore formées, & le jetta en confusion dans le défilé, sans crainte du feu de l'Infanterie de la redoute, qui ne pouvoit plus le diriger sur nous, parce qu'elle auroit également tiré sur ses propres Troupes mêlées avec les nôtres, dans le tems que l'on auroit pû essuïer ce feu en flanc.

Du récit de la Bataille de Fridlinghen, il en faut tirer une réfle-

xion, opposée à celles que j'ai faites sur la Bataille de Luzara ; & dire qu'une Armée peut aisément être battuë, quand elle décampe à portée de son Ennemi, & quand elle croit pouvoir marcher en arriere, sans avoir pris les précautions requises en pareil cas.

Car il est certain que si l'Infanterie ennemie, au lieu de se remonter sur les hauteurs précisément derriere son Camp, avoit occupé celles qui étoient sur sa droite, à portée de proteger la Cavalerie, jusqu'à ce que son arriere-Garde eût été entiérement entrée dans le défilé de Fridlinghen, la gauche de la Cavalerie se trouvant ainsi protegée par l'Infanterie de l'Armée, & la droite par la redoute, il auroit été impossible à la Cavalerie de l'Armée du Roi d'entrer en action contre celle de l'Ennemi.

Si même l'Infanterie ennemie, au lieu de prendre sa marche par les hauteurs pour sa commodité, avoit décampé avant le jour, & avoit pris sa marche par le pied de la montagne, à la gauche du défilé de Frid-

Tinghen, il eſt certain que l'Infanterie de l'Armée du Roi n'auroit pas eû aſſez de tems pour la joindre, & qu'ainſi toute cette Armée ſe feroit paiſiblement retirée.

Ainſi donc la préſomption de l'Ennemi, par le mouvement en avant que ſa Cavalerie voulut faire, & ſa négligence dans les précautions à prendre pour décamper avec ſûreté, furent les cauſes de ſa perte.

Bataille de Spire en 1703.

Comme il eſt certain, qu'il eſt preſque impoſſible qu'il ſe trouve deux actions de guerre tout-à-fait ſemblables, & quoique je n'aïe diſtingué les grandes actions qu'en deux claſſes, celle des Batailles rangées; & celle des grands combats, dont l'événement ne laiſſe pas de produire des effets auſſi conſidérables, que ceux qui ſuivent les Batailles rangées; le récit de la Bataille de Spire donnée en 1703. & gagnée par M. de Tallard, eſt d'une eſpéce ſi particuliere, qu'elle mérite d'être examinée avec ſoin, afin de faire

faire connoître, que la conduite qui y a été tenuë ne doit jamais servir d'exemple à imiter.

L'Armée du Roi commandée par M. le Maréchal de Tallard, avoit formé le Siége de Laudau, & la Place commençoit à être pressée, lorsque l'Armée ennemie aïant passé le Rhin à Spire, au-dessous de cette Ville, marcha en avant pour combattre M. de Tallard. Notre Général ne voulant pas attendre l'Ennemi dans ses lignes, en quoi il agissoit prudemment, ne laissa devant la Place que la Garde de la tranchée, & marcha au-devant de l'Armée ennemie, qu'il trouva qui achevoit de passer la branche du Spireback la plus proche de lui, & étoit déja presqu'en bataille.

La raison auroit voulu que M. de Tallard eût fait deux choses, avant que de marcher à l'Ennemi pour le combattre. La premiere que comme depuis ses lignes jusqu'à ce qu'il fût à vûë de l'Ennemi, son Armée avoit marché en colonne, il commençât par se former, & se mettre en bataille. La seconde, qu'en se mettant

en bataille il ne prît pas son terrain en s'avançant sur son Ennemi, afin de donner le tems à M. de Precontal d'arriver avec un Corps considérable qu'il conduisoit, & qui venoit de plus loin, que le reste de l'Armée du Siége.

Mais ces deux préalables furent également négligés par M. de Tallard. Il fit charger en colonne une Armée qui étoit en bataille; ce qui rendit dans le commencement de l'action le combat si désavantageux, que M. de Tallard crut son Armée battuë sans ressource. Mais l'Ennemi peu capable de profiter de cette faute, & de notre désordre, aïant négligé de faire avancer sa gauche, sur le terrain que nous aurions dû occuper pour le front de notre droite, si nous avions été en bataille, notre Infanterie de la gauche, toujours en colonne, rechargea avec tant de vigueur ce qui étoit devant elle, qu'elle ouvrit l'Infanterie ennemie qui étoit en bataille; de sorte que cette charge aïant fait reculer le front de l'Ennemi, notre Infanterie se forma un front plus étendu,

& se trouva à portée par son feu, de faire perdre du terrain à la Cavalerie ennemie de la gauche.

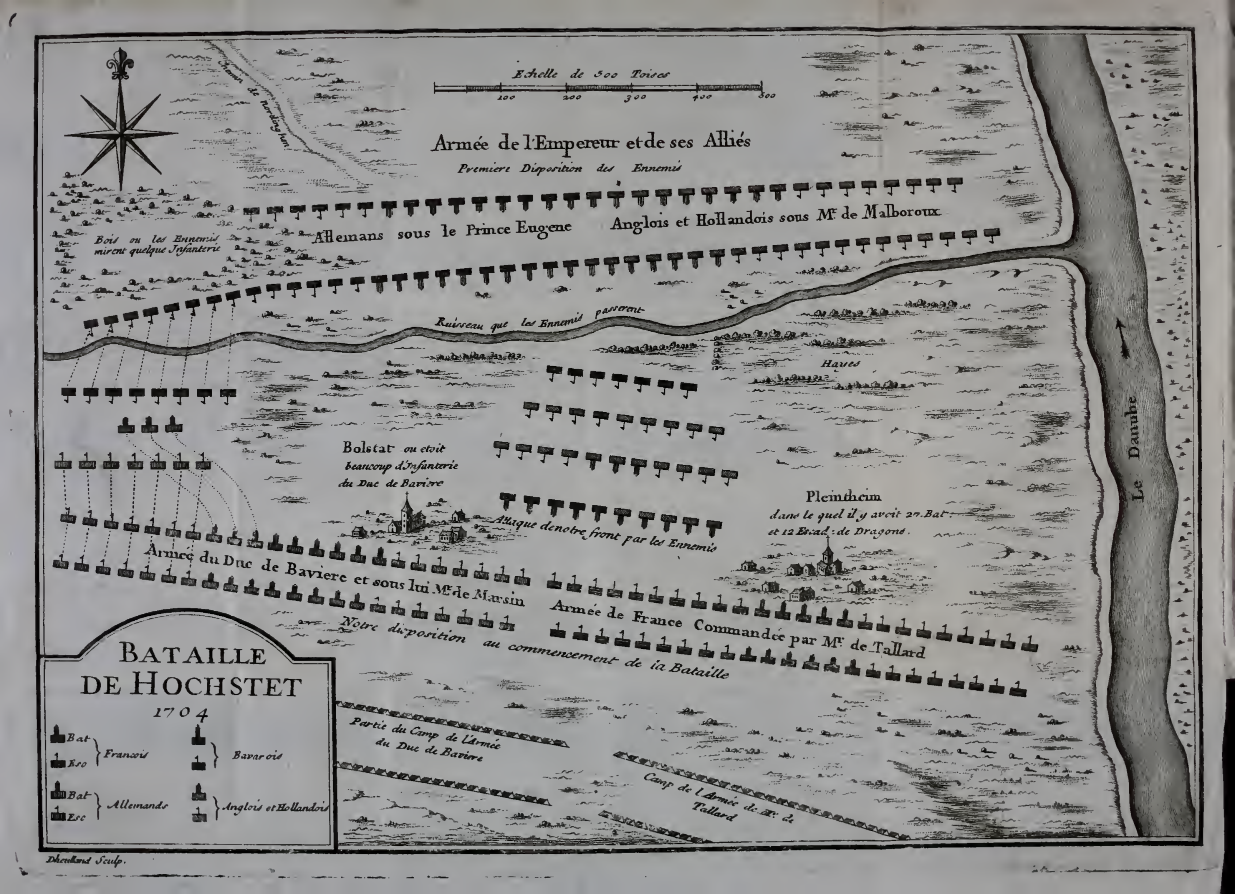
Ce petit avantage donna le moïen à notre Cavalerie de la droite, de se former à la hauteur de notre Infanterie ; après quoi ce petit front aïant chargé avec succès, il mit un tel désordre par toute la gauche de l'Ennemi, qu'elle se rejetta en confusion sur la droite, où elle porta aussi le désordre, parce que dans ce même tems, notre gauche un peu formée commençoit aussi à faire un front sur la ligne, après quoi la Cavalerie ennemie pressée par la notre, abandonna son Infanterie, qui fut presque toute détruite.

Cet exemple d'un succès heureux avec une mauvaise disposition, ne doit jamais être suivi, & le Général qui est tombé dans une faute aussi grossiere, n'en doit pas moins être blâmé, quoiqu'il se soit trouvé favorisé de la fortune ; parce que ce ne doit point être elle seule à qui il doive être obligé de son bonheur, mais à la bonne disposition, qui doit toujours être la raison de la

réuſſite dans les actions de la Guerre.

La foibleſſe de la vûë de M. de Tallard, qui le mit dans la triſte néceſſité de voir par les yeux d'autrui, lui procura le gain de cette Bataille, par une mépriſe qui devoit la lui faire perdre. Cette circonſtance eſt aſſez remarquable, pour n'être point oubliée.

Notre Général ſe confioit à la bonté de la vûë de M. de Waillac & à ſon diſcernement, & l'avoit chargé de lui dire la diſpoſition de l'Ennemi, & ſes mouvemens. Cet Officier prit un mouvement, que la Cavalerie de la gauche des Ennemis faiſoit pour s'étendre, & déborder notre front droit, pour un mouvement de crainte, & propoſa à M. de Tallard de faire charger dans ce moment notre droite, quoiqu'elle ne fût point encore en bataille. Notre bonheur voulut que cette charge ouvrît le front de l'Ennemi, comme je l'ai dit, & que cette aîle gauche au lieu de ſe reploïer ſur notre droite, & la charger en flanc, ſe reploïa ſur ſon centre, & ſur ſa droite, où elle porta le déſordre.



Echelle de 500 Toises
100 200 300 400 500
Chemin de Nordlinghen
Armée de l'Empereur et de ses Alliés
Premiere Disposition des Ennemis
Allemans sous le Prince Eugene
Anglois et Hollandois sous Mr. de Malboroux
Bois ou les Ennemis mirent quelque Infanterie
Ruisseau que les Ennemis passerent
Hayes
Bolstat ou etoit beaucoup d'Infanterie du Duc de Baviere
Attaque de notre front par les Ennemis
Pleintheim dans le quel il y avoit 27 Bat. et 12 Escad: de Dragons.
Le Danube
Armée du Duc de Baviere et sous lui Mr. de Marsin
Armée de France Commandée par Mr. de Tallard
Notre disposition au commencement de la Bataille
BATAILLE DE HOCHSTET 1704
Bat Esc Francois
Bavarois
Bat Esc Allemands
Anglois et Hollandois
Partie du Camp de l'Armée du Duc de Baviere
Camp de l'Armée de Mr. de Tallard
Dheulland Sculp.

Notre gauche fit aussi une grande faute. Elle étoit conduite par M. de Precontal, & s'avançant pour charger la droite de l'Ennemi, elle ne s'étendit point jusqu'au Spireback; de sorte qu'en allant à la charge, elle eut à essuïer le feu de quelques Bataillons, dont le flanc droit de l'Ennemi étoit couvert, & qui tenoient ce ruisseau. Elle en fut si déconcertée, qu'elle fut obligée de se remettre en arriere, pour se rétablir de ce désordre.

Les événemens qui ont suivi cette journée heureuse, ne justifient que trop la nécessité, de n'emploïer à la Guerre que des Généraux, capables de donner une bonne disposition aux actions qu'ils veulent entreprendre; ce qui malheureusement pour les affaires du Roi, ne s'est point trouvé depuis ce tems-là.

Bataille d'Hochstet en 1704.

La Bataille d'Hochstet perduë en 1704. est l'événement de la premiere espéce des grandes actions, qui a suivi celui dont je viens de parler.

Cette époque malheureuſe à l'Etat a eu des ſuites ſi fâcheuſes, que je crois devoir inſtruire mon fils de ce qui a précedé cette fatale journée, avant que de parler de ce qui eſt arrivé le jour de la Bataille, pour lui mieux faire ſentir les conſéquences d'une bonne diſpoſition, & la néceſſité à amener les événemens avec ſageſſe & réflexion, afin de les rendre auſſi heureux, que la prudence humaine les peut faire juger le devoir être, par les conſéquences d'une conduite judicieuſe.

Je crois néceſſaire pour l'intelligence de mes réflexions, de dire ici un mot de l'état, où étoient les affaires du Roi en Allemagne avant cette Bataille.

M. l'Electeur de Baviere étoit dans les intérêts des deux Couronnes, & ſoutenoit la Guerre dans ſes Etats, & dans le centre de l'Allemagne contre l'Empereur & l'Empire, qui la lui avoient déclarée, par la ſeule raiſon de n'avoir pas voulu entrer dans la ligue contre les Couronnes de France & d'Eſpagne.

Comme ce Prince auroit été trop

aiſément accablé avec ſes ſeules forces, le Roi avoit fait paſſer pour ſon ſecours un Corps de vingt mille hommes, ſous le commandement de M. de Villars.

Pendant que ce Général a été en Baviere, la Guerre s'eſt faite en ce païs-là avec des ſuccès tout au moins égaux; & l'on peut dire même avantageux en pluſieurs occaſions. Mais le malheur de la France aïant voulu que la méſintelligence ſe mit entre M. l'Electeur & M. de Villars, ce Prince demanda ſon rappel avec tant de chaleur, que le Roi crut devoir avoir cette complaiſance pour lui. M. le Maréchal de Villars fut donc rappellé, & eut pour Succeſſeur dans ce commandement M. le Comte de Marſin, que le Roi fit Maréchal de France, quoiqu'il ne fût que des derniers Lieutenans Généraux, & qu'il n'ait jamais ſeulement été chargé à la Guerre d'un commandement de cinq cens chevaux.

Cela arriva vers la fin de la Campagne de 1703. de ſorte que ce changement ne ſe fit point ſentir d'abord.

Mais l'année suivante, l'Empereur & ses Alliés aïant résolu de faire un grand effort, pour accabler M. l'Electeur de Baviere, ils rassemblerent toutes les forces de l'Empire sous le commandement de M. le Prince Eugéne, & la plus grande partie de celles des Anglois & des Hollandois sous les ordres de M. le Duc de Malboorouk, pour venir attaquer M. l'Electeur dans ses Etats.

Le Roi voïant ce grand orage prêt à aller fondre sur ce Prince son Allié, fit encore passer à son secours une nouvelle Armée de trente-cinq mille hommes, sous le commandement de M. de Tallard; de sorte que de part & d'autre les Armées se trouverent presque d'égales forces, & nombreuses chacune d'environ quatre-vingt mille hommes.

Comme je ne discute ici que la matiere des Batailles, je ne parlerai des fautes qui ont été faites avant celle de Hochstet, & de celles qui l'ont suivie, qu'autant qu'il sera nécessaire, pour rendre intelligible tout ce qui s'est fait dans cette journée, qui a pû contribuer à la rendre

dre malheureuſe, par l'oppoſition que ces fautes ſe trouveront avoir, aux régles que j'ai données ſur ce grand ſujet.

Je commencerai donc, pour faire entendre quelle étoit la ſituation des affaires de la Guerre en Allemagne, par dire, que quelques jours avant la Bataille de Hochſtet, l'Ennemi avoit forcé le Camp retranché de Schalemberg ſous Donnawert, & avoit enſuite pris cette Place, où il y avoit un pont ſur le Danube.

Les Places ſituées ſur cette riviere, tant au-deſſus qu'au-deſſous de Donnawert, étoient occupées par M. l'Electeur, dont toutes les forces, jointes à celles du Roi commandées par Mrs. les Maréchaux de Tallard & de Marſin, étoient enſemble auprès de Dilinghen, à la réſerve des garniſons des Places, & d'un Corps d'Infanterie retranché ſous Ausbourg.

Voilà quel étoit l'état des affaires. Dans cette ſituation l'Ennemi, quoique le maître d'un pont ſur le Danube, ne pouvoit s'établir dans l'Electorat de Baviere, parce qu'il n'au-

roit pû y ſubſiſter long-tems, ſans pénétrer plus avant dans le païs, & par conſéquent s'éloigner de ſon pont & de ſes vivres, qu'il ne pouvoit tirer que de Nuremberg, ou de Nortlinghen, où étoient ſes farines.

Les convois qu'il auroit pû tirer de Nuremberghen, auroient eu de grandes difficultés à arriver juſqu'à Donnawert, parce qu'ils pouvoient continuellement être enlevés par les Troupes, qui étoient dans le haut-Palatinat, & dans les Places du Danube au-deſſous de Donnawert.

Ceux qu'il auroit pû tirer de Nortlinghen, étoient encore plus difficiles à y conſerver, parce que dès que l'Armée ennemie auroit paſſé le Danube, il auroit été bien aiſé de détruire ſes magazins dans une Ville ſans fortifications.

Il falloit donc que les farines qui étoient dans Nortlinghen, fuſſent protegées par l'Armée même, ſans quoi elles couroient riſque d'être enlevées. Ainſi les convois de Nortlinghen étoient plus difficiles à tirer que ceux de Nuremberg, parce qu'il falloit conſerver les farines

dans cette Ville, qui pouvoient y être enlevées facilement, & en tirer le pain par des Convois, qui ne se pouvoient faire que très-difficilement.

Par ces raisons il est aisé de conclure, que nos Généraux, n'ont eu aucune bonne raison, de rechercher à combattre un Ennemi, qui bientôt auroit été forcé d'abandonner les bords du Danube, parce qu'il n'y auroit pû vivre, & qu'il étoit bien plus prudent de l'obliger à se retirer jusqu'à Nuremberg, ou jusqu'au Mein, en lui rendant ses convois difficiles, & même impossibles, tant qu'il se seroit opiniâtré à demeurer près du Danube.

Il étoit donc imprudent de chercher une décision par une affaire générale, dans une conjoncture où il ne falloit que de la patience, pour être le maître de toute l'Allemagne entre le Mein & le Danube, après la retraite du secours amené par M. de Malboorouk. Cependant le mauvais destin de la France imprima tant de présomption & d'orguëil

à nos deux Maréchaux, que ſans réflechir ſur les raiſons que je viens de dire, qui devoient les porter à ne rien précipiter dans cette conjoncture, ils firent marcher les deux Armées en avant, juſqu'au Village de Plentheim près du Danube.

L'Ennemi de ſon côté à qui il devenoit tous les jours d'une néceſſité abſoluë de combattre, par les raiſons de la ſubſiſtance, dont j'ai parlé ci-deſſus, & qui ſçavoit qu'il ne pouvoit demeurer encore que fort peu de jours auprès du Danube, ſe porta auſſi en avant, dans le deſſein de venir reconnoître de près, ſi nos mouvemens, ou notre ſituation, pourroient lui fournir les occaſions de combattre notre Armée.

Voici comme notre Armée étoit campée. Elle avoit le Danube à ſa droite, le Village de Plentheim à peu de diſtance du Danube ſur le front de la droite de la ligne, un autre Village un peu par-delà le centre, & la gauche dans la plaine, un ruiſſeau devant tout le front de l'Armée fort difficile à paſſer, &

même impoſſible devant un Armée, ſi notre ordre de bataille nous en eût approché à une diſtance raiſonnable.

Mais ce qu'il y eut de plus extraordinaire dans notre campement, c'eſt que quoique nos deux Armées fuſſent campées ſur un même front, & que ſuivant mes maximes, une Armée ne doive jamais camper que comme elle veut marcher, & comme elle veut combattre, nos deux Armées ſur un même front campoient effectivement comme deux Armées toutes ſéparées, & le centre du Camp étoit formé des deux aîles de droite & de gauche de Cavalerie des deux Armées.

L'Ennemi étoit de l'autre côté du ruiſſeau, aïant le Danube à ſa gauche, le front couvert par le ruiſſeau, & des haïes qui nous cachoient ſes mouvemens, & un Bois devant ſa droite.

Le jour qui précéda la Bataille, l'Ennemi, dont comme je viens de le dire, les mouvemens étoient cachés, voïant que par la maniere dont nous avions pris notre Camp,

ous ne ſongions pas à l'empêcher de paſſer le ruiſſeau devant le front de notre droite, ne ſongea qu'à former ſon ordre de Bataille, pour ſe prévaloir de notre mauvaiſe diſpoſition. Il nous cachoit aiſément tout ce qu'il faiſoit à ſa gauche, & devant ſon centre, parce que nous n'y avions pas la moindre attention. Il lui pouvoit être plus difficile, de nous cacher les mouvemens de ſa droite. Il le fit pourtant, en jettant un Corps d'Infanterie dans le Bois qui la couvroit.

Nos deux Maréchaux, qui comme je l'ai dit, ne s'étoient portés en avant, que par un eſprit de préſomption, s'applaudiſſant de leurs mouvemens, ne regarderent cette Infanterie qui occupoit le Bois, que comme un Corps, que l'Ennemi deſtinoit à couvrir ſa marche du lendemain ſur Nortlinghen, pour s'approcher de ſes vivres, ou pour couvrir un Convoi de pain. Ils étoient ſi contents de s'être avancés à Plentheim, qu'ils croïoient que cette ſeule marche éloigneroit l'Ennemi du Danube. Ainſi ils ne pen-

ſerent jamais, que ce Corps d'Infanterie avancé au Bois, étoit deſtiné pour couvrir & proteger la droite de l'Ennemi le lendemain, jour qu'il vouloit nous combattre. Deſorte que le lendemain matin, nos Généraux laiſſerent aller une partie de la Cavalerie au fourage, avec auſſi peu d'attention ſur les mouvemens que l'Ennemi pouvoit avoir faits pendant la nuit, que s'ils en avoient été hors de portée.

Les premiers mouvemens même, qu'on vit que l'Ennemi faiſoit faire à la Cavalerie de ſa droite, pour venir ſe former au-devant du Bois, ne furent pris d'abord que pour un Corps de Cavalerie, deſtiné à couvrir la marche de l'Armée ſur Nortlinghen; tant nos Maréchaux étoient prévenus, que l'Ennemi ne pouvant les attaquer, parce qu'ils étoient bien placés, étoit forcé de quitter le Danube, pour aller vivre à portée de Nortlinghen. Enfin ils étoient d'une tranquillité parfaite, & d'une ſatisfaction infinie, d'avoir obligé M. le Prince Eugéne & M. de Malboorouk, de s'éloigner de

la Baviére, lorſqu'ils virent tout à coup la droite de l'Ennemi s'ébranler pour marcher à nous.

Notre Armée qui avoit pris les armes, mais qui n'étoit en bataille qu'à la tête de ſon Camp, & comme elle étoit campée, reçût à la gauche la charge que l'Ennemi venoit lui faire, non ſeulement avec vigueur, mais même renverſa l'aîle droite de l'Ennemi, & la ramena juſqu'au Bois, où elle ſe réforma ſous la protection du feu de l'Infanterie, qui étoit dans le Bois. Une ſeconde charge de l'Ennemi ne lui fut pas plus heureuſe.

Ces deux charges de la droite des Ennemis contre notre gauche s'étoient faites, ſans qu'il parût encore rien à notre droite, parce que l'Ennemi étoit occupé à paſſer le ruiſſeau; ce qu'il faiſoit ſans que nous nous en apperçuſſions à la droite, parce que comme je l'ai dit, notre diſpoſition nous éloignoit du ruiſſeau.

J'ai dit ci-deſſus que l'Armée en prenant les armes, s'étoit ſeulement miſe en bataille à la tête de ſon

Camp, dans le même ordre que les deux Armées étoient campées; de maniere que les Corps d'Infanterie étoient séparés par les deux aîles droite & gauche de Cavalerie des deux Armées. Ainsi l'on voit, que le centre de ces deux Armées sur un même front étoit de la Cavalerie, qui occupoit la plaine, entre le Village de Plentheim & celui de.... & depuis ce Village jusqu'à l'Infanterie de l'Armée de M. l'Electeur; car c'étoit celle que M. le Maréchal de Tallard avoit amenée, qui occupoit la droite du front.

On ajoûta encore une seconde faute à celle de cette disposition bizare. Ce fut celle de mettre la plus grande partie de l'Infanterie dans les deux Villages; desorte que l'on voit encore, qu'il n'y avoit presque que de la Cavalerie dans la plaine, & que l'on avoit mis l'Infanterie, hors d'état de faire aucun mouvement.

L'Ennemi qui vit notre mauvaise disposition dans notre ordre de Bataille, & à qui nous avions laiſ-

ſé le paſſage du ruiſſeau libre, en profita avec diligence, & fit paſſer ce même ruiſſeau à toute ſon Infanterie, laquelle en s'avançant, donna le moïen à la Cavalerie de paſſer auſſi ce ruiſſeau, & de ſe former derriere l'Infanterie, ſur pluſieurs lignes.

Cet ordre de Bataille étoit bizarre auſſi, mais judicieuſement penſé ; d'autant que l'Ennemi ne voïant preſque point d'Infanterie en bataille devant lui, parce qu'elle étoit dans les Villages, trop diſtans les uns des autres, pour que ſon feu pût ſe croiſer, jugea que notre Cavalerie qui étoit entre les deux Villages, ne pourroit pas ſoûtenir le feu de ſon Infanterie, protegée de ſes deux lignes de Cavalerie, & qu'ainſi mettant notre premiere ligne de Cavalerie en déſordre, & la renverſant ſur la ſeconde, il nous feroit par cette ſeule charge abandonner l'Infanterie qui étoit dans les Villages, vû qu'il s'avançeroit avec tout ſon front entre les Villages, & mettroit ainſi notre Infanterie, qui étoit dans les Villages, derriere les

lignes d'Infanterie, qui étoient dans la plaine.

Toute cette diſpoſition fut priſe par l'Ennemi pour marcher à notre front de Cavalerie, ſans qu'on s'y oppoſât en aucune maniere ; parce que pendant tout ce tems-là, M. le Maréchal de Tallard, qui ne voïoit encore aucun mouvement de l'Ennemi devant ſa droite, étoit allé voir inutilement ce qui ſe paſſoit à la gauche, & que pendant ſon abſence, les Officiers Généraux de ſon Armée n'oſerent prendre ſur eux, d'ébranler la ligne, & de tirer l'Infanterie des Villages, pour charger l'Ennemi qui ſe formoit devant eux, mais qui ne l'étant pourtant pas encore, auroit fort aiſément été renverſé dans le ruiſſeau & ſur ſa Cavàlerie, qui le paſſoit en défilant.

Enfin avant que M. de Tallard fût revenu de la gauche, l'Ennemi avoit chargé ce grand front de Cavalerie, dans la diſpoſition où j'ai dit qu'il s'étoit mis, & le feu de ſon Infanterie avoit renverſé nos deux lignes de Cavalerie au-delà

des Villages, dans lesquels une partie de notre Infanterie étoit enfermée.

La Cavalerie de l'Armée de M. de Tallard, qui faisoit la gauche de notre grand front de Cavalerie qui venoit d'être chargé, se reploïa sur sa droite, comme celle de l'Armée de M. l'Electeur se reploïa sur sa gauche; de maniere que par ce mouvement, les deux Armées se trouvoient séparées, & l'Ennemi maître du terrain qui les séparoit, qui étoit celui sur lequel notre Cavalerie étoit en Bataille, avant qu'elle eût été chargée. M. de Tallard, dont la vûë est fort courte, en revenant de la gauche au bruit du feu qu'il entendit à la droite, fut pris par la Cavalerie ennemie qui avoit passé entre les Villages. Personne depuis ce tems-là ne donna d'ordre, & ce ne fut plus que confusion dans son Armée.

M. le Maréchal de Marsin qui commandoit sous M. l'Electeur, dont les charges contre l'aîle droite de M. le Prince Eugéne avoient eu des succès heureux, craignit

que cette Armée ne fût chargée en flanc par la gauche victorieuse de l'Ennemi, dans le tems qu'elle seroit chargée en tête par la droite. Il ne songea qu'à faire sa retraite à Ulm, & abandonna son Champ de Bataille, sans penser à un mouvement aisé à faire, qui étoit de se ploïer sur la droite, & de charger en flanc la Cavalerie ennemie, qui avoit passé en-deçà des Villages.

Par cette charge il retiroit, ou protégeoit l'Infanterie qui étoit dans les Villages, donnoit le tems à la Cavalerie de l'Armée de M. de Tallard, qui avoit été mise en désordre, de se remettre ensemble, & de reprendre un ordre de Bataille, derriere, ou sur les aîles de l'Armée de M. l'Electeur, & de rétablir ainsi la Bataille, ou peut-être même la gagner.

Mais M. le Maréchal de Marsin n'en sçavoit pas assez, pour penser à un tel mouvement. Il retira son Armée sous Ulm, comme je viens de le dire, & abandonna l'Armée de M. de Tallard, & l'Infanterie qui étoit dans les Villages, sans y

faire la moindre attention.

L'ennemi ne ſongea pas un moment à troubler M. de Marſin & M. l'Electeur dans leur retraite, parce qu'il ſentoit bien, que la deſtruction entiére de l'Armée de M. de Tallard lui ſuffiſoit, pour acquérir la ſupériorité des armes le reſte de la Campagne.

Il y avoit, comme je l'ai dit, vingt-ſept Bataillons de la meilleure Infanterie du Roi, & douze Eſcadrons de Dragons, renfermés dans le Village de Plentheim. Il ne falloit pas qu'ils y fiſſent une bien longue réſiſtance, pour laiſſer revenir M. de Marſin de ſon étourdiſſement, & pour lui faire penſer à faire alte à une lieuë du Champ de Bataille, à y raſſembler les débris de l'Armée de M. de Tallard, & à revenir donner une ſeconde Bataille à un Ennemi fort en déſordre, & occupé au pillage d'un Camp.

Les Généraux ennemis propoſerent donc à nos Officiers Généraux enfermés dans le Village, de faire mettre les armes bas aux Troupes, & de les recevoir priſonniers de

Guerre. Ce parti fut accepté, & ils remirent ainsi à nos Ennemis une Armée entiére sans combattre: action honteuse, qui auroit mérité une punition sévére, au lieu des récompenses & des avancemens de dignité, dont les principaux Auteurs de cette lâcheté ont été comblés.

Telle a été la Bataille de Hochstet, dont le blâme ne doit point tomber sur les Troupes, qui s'y sont valeureusement comportées, mais seulement sur les deux Maréchaux, par leur ignorante disposition pour combattre, & sur les Officiers Généraux de la droite, qui n'ont point pensé à redresser les premiers mauvais succès, après la prise de M. de Tallard, ni même à retirer cette Infanterie des Villages.

Après le récit assez simple de cette Bataille, qu'on peut dire avoir été le terme du bonheur du régne du Roi, il me paroit à propos d'étendre mes réflexions sur cette malheureuse journée, & de faire voir qu'elle n'a été funeste, que parce que les Généraux qui l'ont donnée,

n'ont pas ſuivi les maximes, qui doivent ſervir de régle ſûre, pour examiner ſi l'on a de bonnes raiſons de donner une Bataille, & ſi en la voulant donner, ou recevoir, l'on ſe met par ſa diſpoſition particuliere, en état de pouvoir raiſonnablement eſpérer de battre ſon Ennemi.

Pour examiner ce ſujet avec la méthode que je me ſuis propoſée, qui eſt celle de prouver toujours la vérité de mes régles ſur la Guerre, par des exemples ſur le ſujet du chapitre que je traite, je commencerai par faire mes remarques, ſur les fautes faites, par rapport à la conſtitution générale des affaires de la Guerre en Allemagne, dans le tems qui préceda la Bataille de Hochſtet, & je finirai par faire remarquer les fautes faites dans la diſpoſition particuliere, pour prouver, que preſque toujours les fautes générales entraînent après elles les particulieres.

Il ne pouvoit aucunement convenir dans ce tems-là, de commettre la déciſion de toute la Guerre en Allemagne, au ſort d'une ſeule Bataille

Bataille. Cette vérité étoit d'autant plus constante, que l'on voïoit, que les Anglois & les Hollandois avoient dans cette Campagne comme abandonné la Guerre en Flandres, pour venir faire un effort décisif en Allemagne, sans lequel l'Empereur ne pouvoit plus s'y soûtenir, ni eux-mêmes tirer des hommes d'Allemagne. Il falloit donc éviter de combattre, puisqu'il suffisoit de se maintenir, pour forcer les Anglois & les Hollandois à se retirer, ou à abandonner entiérement la Guerre en Flandres.

Pour prouver cette proposition générale, il faut faire connoître quelle étoit la situation particuliére des choses. M. l'Electeur de Baviére dans les interêts des deux Couronnes étoit le maître de tout le cours du Danube, presque depuis sa source jusqu'aux frontieres de l'Autriche, dans laquelle il pouvoit pénetrer quand il voudroit; par conséquent l'Empereur, occupé d'ailleurs par les mécontens de Hongrie, étoit encore forcé de veiller continuellement à l'Autriche & au

Tirol, tant pour la conſervation de ces deux Provinces, que pour ſe garder une communication libre avec l'Armée qu'il avoit en Italie.

Les ponts que M. l'Electeur de Baviére avoit ſur le Danube, lui laiſſoient la communication libre avec le Haut-Palatinat; par conſéquent l'Empereur avoit toujours à craindre, qu'il n'entrât un Corps de Troupes dans la Boheme, où les Peuples ſont fort irrités de la dureté de ſon Gouvernement, & où ils ne lui ſont ſoûmis que par crainte; ce qui obligeoit encore l'Empereur à tenir un Corps de Troupes, pour couvrir la Boheme & la Moravie.

Nuremberg, Ville Impériale preſque dans le centre de l'Empire, eſt la plus conſidérable du cercle de Franconie. Il falloit auſſi que l'Empereur la conſervât dans les intérêts de la ligue, de peur que M. l'Electeur de Baviére ne s'en ſaiſit, comme il avoit fait d'Ulm & d'Ausbourg. Nuremberg donc ne pouvoit ſe conſerver, que par la protection de l'Armée des Alliés; ainſi elle ne pouvoit pas s'éloigner beau-

coup de cette Ville, dont la conſervation étoit d'autant plus capitale à l'Empereur, que par ſa perte il ne pouvoit communiquer de ſes Etats au Rhin, que par l'autre côté du Mein; ce qui lui auroit été abſolument impoſſible.

Par ce que je viens de dire de la ſituation de Nuremberg on voit encore, que l'Armée des Alliés ne pouvoit s'éloigner d'une Ville, dans laquelle étoient ſes principaux dépôts de vivres & de munitions de Guerre.

Quelques jours avant la Bataille de Hochſtet, les Alliés avoient forcé le Camp retranché de Schalemberg, & pris Donnawert. Cette conquête leur avoit donné un pont ſur le Danube,& ſéparoit nos places du haut Danube, d'avec celles qui étoient au-deſſous. Cependant comme leurs vivres étoient dans Nuremberg, & dans Nortlinghen, ils n'avoient pas oſé quitter la Franconie & la Suabe, pour paſſer en Baviére,

Cette ſeule réflexion aiſée à faire, ſuffiſoit pour perſuader à nos

Généraux, qu'il n'y avoit aucune bonne raiſon pour combattre; qu'il falloit au contraire éviter une action générale, puiſqu'en prenant ce parti, on étoit ſûr de forcer l'Ennemi d'abandonner le voiſinage du Danube, dès qu'il auroit achevé de conſommer les fourages, qui étoient près de cette riviere.

M. le Maréchal de Villeroi étoit avec une Armée conſidérable devant les lignes de Bihel, dont M. le Prince Eugéne étoit ſorti avec la plus grande partie des Troupes réglées qui y étoient, ſans que ce Général s'en fut apperçû. La jonction de M. le Prince Eugéne à M. de Malboorough étoit trop connuë, pour pouvoir être ignorée, & M. le Maréchal de Villeroi pouvoit revenir de ſon inaction, forcer ces lignes, qui n'étoient plus gardées que par quelques milices, & s'avancer enſuite avec ſon Armée par le Duché de Wirtemberg juſques ſur le Neckre; auquel cas l'Ennemi ne pouvoit conſerver la communication avec le bas-Neckre, pour les vivres qui lui venoient du Rhin &

du Mein à Nortlinghen.

Ainſi encore ce ſeul mouvement réduiſoit l'Ennemi à ne pouvoir plus vivre que par Nuremberg, & par conſéquent à ne pouvoir s'éloigner de cette Ville. Il auroit même ſuffi, pour obliger les Ennemis à revenir en partie au Rhin, & laiſſer agir librement M. l'Electeur de Baviere au milieu de l'Allemagne, que M. le Maréchal de Villeroi, après avoir forcé les lignes de Bihel, eût deſcendu le Rhin avec ſon Armée, & ſe fût approché de Philisbourg. Ce mouvement ſeul auroit forcé les Ennemis à ſe ſéparer, pour venir protéger Philisbourg & le bas-Neckre. Il n'y avoit aucun danger à faire cette marche, parce que ces lignes étant forcées, M. le Maréchal de Villeroi étoit le maître de faire un pont ſur le Rhin, où il auroit voulu, & y auroit repaſſé le Rhin, en cas que l'Ennemi ſe fût approché de lui avec toutes ſes forces; auquel cas auſſi il abandonnoit à M. l'Electeur l'Autriche & Vienne même.

Dans cette diſpoſition générale de la Guerre en Allemagne dans

l'année 1704. il eſt aiſé de ſentir, qu'il n'y avoit aucune bonne raiſon de vouloir combattre un Ennemi, qui ne pouvoit encore reſter longtems enſemble, dans le voiſinage du Danube, & qui après s'être éloigné de cette riviere, ne pouvoit trouver entre le Mein & le Danube un endroit à ſe placer, pour garantir l'Autriche de l'autre côté du Danube, & le Neckre en même tems.

Voilà quelles ont été les fautes faites, par rapport à la diſpoſition générale de la Guerre d'Allemagne. Les autres fautes qui ont été faites ſont celles, qui regardent la diſpoſition particuliere & l'ordre de Bataille.

La premiere a été, d'avoir campé les deux Armées, comme ſi elles avoient dû combattre ſéparément.

La ſeconde, de les avoir miſes en bataille le jour du combat dans l'ordre de leur campement, & ſeulement à la tête du Camp.

La troiſiéme, de ne s'être pas choiſi un Champ de Bataille aſſez proche du ruiſſeau, pour que l'En-

nemi ne pût le paſſer, & avoir du terrain, pour ſe former entre le ruiſſeau & le front de notre ligne.

La quatriéme, de n'avoir point ébranlé la droite & le centre pour marcher à l'Ennemi, dès que l'on vit qu'il paſſoit le ruiſſeau, & qu'il ſe formoit devant nous.

La cinquiéme, de n'avoir point reconnu le ruiſſeau en arrivant dans ce Camp, & de n'avoir pas eû des Poſtes d'Infanterie le long de ce ruiſſeau, tant pour la ſûreté du Camp, que pour pouvoir être informé des mouvemens de l'Ennemi.

La ſixiéme, d'avoir fait des aîles droite & gauche de Cavalerie des deux Armées le centre de la Bataille, au lieu d'avoir eû un centre formidable d'Infanterie.

La ſeptiéme, d'avoir enfermé la plus grande, & la meilleure partie de l'Infanterie de l'Armée de M. de Tallard, dans le Village de Plentheim, où elle étoit ſans aucun ordre de Bataille, hors d'état de faire aucun mouvement, & même ſans avoir pris des précautions, pour ſe procurer des communications d'une

Brigade, ou d'un Régiment à l'autre.

La huitiéme, de n'avoir point reconnu le terrain de la droite de l'Armée, jusqu'au ruisseau & au Danube; de maniere que l'on y plaça des Dragons, au lieu d'y mettre de l'Infanterie.

La neuviéme, de n'avoir pas détaché en arrivant dans ce Camp, un Corps de Cavalerie au-delà de la gauche des deux Armées, pour être informé de la situation du Camp de l'Ennemi; ce qu'on ignora toujours de telle maniere, qu'on ne sçavoit pas que M. le Prince Eugéne eût joint M. de Malboorough avec son Corps d'Armée, & qu'on croïoit M. le Prince de Baden occupé au Siége d'Ingoldstadt avec un Corps considérable.

La dixiéme, d'avoir paisiblement laissé former l'Ennemi en-deçà du ruisseau, & faire sa disposition telle qu'il lui convenoit de faire, pour attaquer notre grand centre de Cavalerie avec son Infanterie sur deux lignes, soûtenuë de plusieurs lignes de Cavalerie, sans avoir pendant tout ce tems-là songé à changer

notre

notre ordre de Bataille, ſur la diſpoſition que l'on voïoit prendre à l'Ennemi.

La onziéme, en ce qu'après le premier déſordre de notre grand centre de Cavalerie, & après qu'il eut abandonné le terrain, qui le mettoit en hauteur avec l'Infanterie, embarraſſée dans le Village de Pleintheim, l'Armée de M. l'Electeur ne s'eſt pas ſerrée ſur ſa droite, pour charger en flanc l'Ennemi, qui avoit paſſé dans l'intervalle des Villages. Par ce mouvement elle auroit ſoûtenu, ou retiré notre Infanterie de Pleintheim, & elle auroit donné le tems à la Cavalerie, qui avoit été miſe en déſordre par le feu de l'Infanterie, de ſe remettre en Bataille. Au lieu de ce mouvement aiſé à penſer, cette Armée ne ſongea qu'à ſe retirer toute entiére à Ulm, & elle abandonna l'Infanterie de l'Armée de M. de Tallard, dont la Cavalerie ne penſa plus à ſe réformer, ni à faire un effort pour venir dégager ſon Infanterie, dès qu'elle vit que l'Armée de M. l'Electeur abandonnoit vo-

lontairement ſon champ de Bataille, & qu'elle ſe retiroit.

La douziéme faute fut, en ce que pas un des Officiers Généraux de l'Armée de M. de Tallard, après la priſe de ce Général & le déſordre du centre de Cavalerie, ne ſongea à rétirer l'Infanterie du Village de Plentheim, pendant qu'il étoit encore tems de le faire, en la faiſant marcher du côté du Danube, juſqu'à ce qu'elle eût réjoint la Cavalerie; & qu'aucontraire ceux qui étoient chargés en particulier du commandement de cette Infanterie, ou l'abandonnerent, même avant qu'elle fût attaquée, dès qu'ils virent la Cavalerie battuë, & allérent ſe noïer dans le Danube, en le voulant paſſer à la nage; ou reſterent dans le Village, n'oſant en ſortir, ſans ſonger à faire aucun mouvement pour ſe débaraſſer du Village, ni même à ſe pratiquer des communications entre les Bataillons, & ne ſemblerent y être reſtés, que pour ſe charger de la honte de faire mettre les armes bas aux Bataillons malgré eux, & livrer aux

Ennemis vingt-ſept Bataillons & douze Eſcadrons des meilleures Troupes du Roi : Action dont l'infamie eſt ſi grande, que je ſuis perſuadé qu'elle ne ſera pas cruë de la poſterité, quand elle apprendra en même tems, qu'à la réſerve d'un ſeul Brigadier d'Infanterie, qui a été caſſé, tous les autres Auteurs, ou témoins de cette lâcheté, ont été récompenſés, ou élevés en dignité.

Fin du troiſiéme Volume.

